

**LE TRÉSOR**

**DU**

**PARNASSE.**

LONDRES  
M. D. C. C. L. X.





LE TRÉSOR  
DU  
PARNASSE,  
OU  
LE PLUS JOLI  
DES RECUEILS.

---

..... *Facies non omnibus una,*  
*Nec diversa tamen.....* OVID. *Métam.*

---

TOME QUATRIÈME.



A L O N D R E S.



M. D C C. L X X.

THE

BRITISH

MUSEUM

OF NATURAL HISTORY

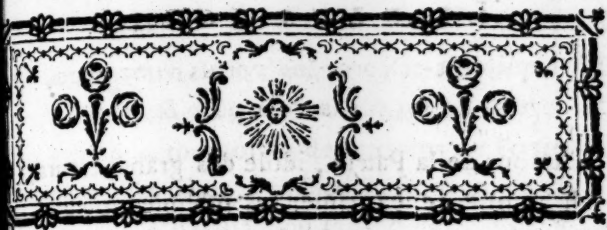
AND MINERALOGY



LONDON



M. DCC. LXX.



A

LA NATION,  
POÈME.

DU Sage & du Héros l'Ecole & la Patrie ,  
O FRANCE , dans ton sein j'aurois puisé la vie ,  
Je verrois l'Univers à ton zèle applaudir ,  
Et mes timides chants n'oseroient s'enhardir !  
Je craindrois de mêler à l'hommage unanime ,  
Des accens que mon cœur , que le vrai seul anime !  
Je n'irois point porter , dans ce jour solennel ,  
Mon rameau de laurier au pied de ton Autel !  
Je ne publierois pas ta splendeur véritable ,  
Cette soif de l'honneur qui te rend indomptable ;  
Qui t'élève sans doute au dessus des succès ,  
Qui prête à ta grandeur d'ineffaçables traits !

Tome IV.

A

## 2 LE PLUS JOLI

Eh ! qui doit célébrer les vertus d'une mere ;  
Si ce n'est de ses fils la voix pure & sincere !

Amour de la Patrie , idole des grands cœurs ;  
Ah ! puiffai-je exprimer tes sublimes ardeurs !  
Dans mes vers embrasés de ta plus vive flamme,  
Que d'un François , enfin , on reconnoisse l'ame !

Et vous qui partagez avec moi ce beau nom ,  
Cet amour de l'État , ma noble passion ,  
Vous êtes mes Héros ; mon offrande est la vôtre ;  
Votre estime est mon prix , je n'en connois point  
d'autre.

Pleine de cet orgueil sans frein & sans pudeur ,  
Dont s'enivre le crime , alors qu'il est vainqueur ,  
Fiere parmi ses Dieux de compter la fortune ,  
Fiere de disputer l'Empire de Neptune ,  
D'asseoir sur nos vaisseaux son trophée impuni ,  
Le parjure infracteur à l'artifice uni ,  
Albion jouissoit de sa grandeur coupable ;  
Elle n'entendoit point l'orage formidable  
Qui rouloit sur sa tête & menaçoit ses tours ;  
Ses regards insolens se rejettoient toujours  
Sur l'antique tableau de nos pertes passées :

*Sur l'antique tableau.* Qu'on parcoure les Ecrivains Anglois depuis Dryden , Addisson , Pope , &c. c'est-à-dire , depuis leurs premiers Génies , jusqu'aux Barbouilleurs les plus obscurs de Pamphlet ; on y verra répétées jusqu'au dégoût , les batailles de Poitiers & d'Azincourt.

Cette image attachoit ses superbes pensées ,  
Lui peignoit nos Etats asservis sous sa loi ;  
Ses yeux se détournoient des champs de Fontenoi.  
L'audace à ses côtés , l'audace au front impie ,  
Conservoit l'échafaud d'où le sang des Rois crie.  
Ces attentats, Grands Dieux ! les a-t'elle expiés ?  
Les ondes en grondant , apportotent à ses pieds  
Le prix de cent forfaits , ces richesses captives  
Dont le Gange indigné vit dépouiller ses rives.  
Sans cesse elle évoquoit tous les Dieux infernaux ,  
Et ranimoit leur rage & leurs sombres flambeaux :  
Sans cesse elle excitoit le Démon de la guerre ,  
Et dans sa main sanglante irritoit le tonnerre.  
C'est en vain que LOUIS , par un suprême effort ,  
Faisant céder sa gloire aux trahisons du sort ,  
Immoloit le Monarque aux sentimens du pere ,  
Et vouloit pour l'Europe être un Dieu tutélaire.  
En vain se désarmant du glaive des combats ,  
Lorsque la foudre encor s'allumoit sur ses pas ,  
Et qu'il pouvoit frapper une hydre rugissante ,  
Il daignoit présenter l'olive bienfaisante.  
Tu repoussas la Paix , intraitable Albion ;  
Tu disois dans ton cœur enflé d'ambition ,  
Tu disois , sur ce Trône entouré de l'orage ,  
Ecueil toujours flottant , si voisin du naufrage :  
Que m'importe la Paix , les droits de l'Univers ,  
Quand de mille vaisseaux je puis couvrir les mers ;

De mon immense chaîne embrasser les deux Mondes,  
 Et ravir les trésors à leurs sources fécondes ?  
 Eh ! quels sont ces Traités que l'on vient m'opposer ?  
 Qui reconnoît des loix , quand on peut tout oser ?  
 Craignons le malheur seul ; le succès déifie ;  
 Ma force a fait mon crime , elle me justifie.  
 Le coupable est le foible , & celui qu'on punit :  
 Contre lui le Ciel même à mon pouvoir s'unit.  
 O toi , qui me nourris de tes leçons sublimes ,  
 Qui m'appris que les pas sont toujours légitimes ;  
 Lorsqu'ils peuvent porter au faite des grandeurs ,  
 De ton art viens m'ouvrir les sombres profondeurs ,  
 O mon puissant Génie , ame de mon Empire ,  
 Cromwel , viens enflammer le Démon qui m'inspire ;  
 Avec tous ces forfaits dont l'appareil te suit ,  
 Éleve-toi du sein de l'éternelle nuit ;  
 Guide mes légions , & marchant à leur tête ,  
 Va , cours de l'Amérique achever la conquête ;  
 C'est-là que tu brûlois d'affermir mon pouvoir ;  
 Et le jour brille enfin que hâtoit mon espoir !  
 Allons de la fortune envahir les largesses ,  
 Rassasier ma faim d'États & de richesses.  
 Qu'un nouvel Univers courbé sous mon Trident ;  
 De mes destins heureux subisse l'ascendant ;

*Cromwel.* On sçait qu'il est le premier qui a fait concevoir aux  
 Anglois la chimérique idée d'étendre leurs usurpations en Améri-  
 que , & même de s'en rendre les uniques possesseurs : rêve extra-  
 vagant , qui prend tous les jours plus de créance dans cette Nation

M'enrichir, dominer, voilà ma politique ;  
Au cri du *Droit des Gens* le fer est ma réplique ;  
C'est par le fer, le sang que mes droits sont écrits.  
Je triomphe, je régne... il n'importe à quel prix.  
Au Trône de Neptune où m'appelle la guerre,  
Anglois, associons le Trône de la terre.  
Défions ma rivale & ses fiers bataillons ;  
Son génie a cédé devant mes Pavillons :  
Plus d'une fois j'ai sçu lui ravir la victoire.  
Qu'il tombe & soit brisé ce Colosse de gloire ;  
Qui toujours se relève & toujours me combat !  
France ! ressouvienst-toi... que tu fus mon État....  
Dans tes fers, rentre esclave à son maître échappée ! ....

Une esclave ! s'écrie, embrassant son épée,  
Un Vieillard... De ses yeux il lance la terreur....  
Il rugit.... c'est Achille & toute sa fureur.  
Il rappelloit, hélas ! ce Roi couvert de gloire,  
Dont la France, en pleurant, conserve la mémoire :  
Il offroit de HENRI le front doux & guerrier,  
Ces traits du vrai Héros, du brave Chevalier ;  
Ses cheveux blanchissans, de nobles cicatrices,  
Du Soldat respectable attestoient les services ;  
Toujours prompt à voler dans l'horreur des combats,  
Le temps affermissoit son courage & ses pas ;  
Sa vieillesse n'est point par les ans outragée ;  
D'un panache flottant sa tête est ombragée ;



Bellonne à ses côtés suspend son fer vengeur,  
Ce fer dont l'aspect seul frappe & répand la peur.  
O gloire ! il avoit ceint ton écharpe brillante,  
Dont les lys relevoient la parure éclatante ;  
Par-tout de la valeur il marche accompagné.

Ton esclave ! reprend le Vieillard indigné :  
Insolente Albion ! si j'en croyois ma rage !  
C'est en vain que tes mers me ferment le passage,  
S'opposent à mes coups.. malgré les mers, les Dieux,  
J'irois te renverser , Tyran audacieux ,  
Et sous un pied d'airain humilier ta tête ! ....  
Ecoute encor , je veux détourner la tempête.  
Un vieux soldat te parle avec cette candeur  
Que l'art ne connoît point, & qui fait ma grandeur.

Rappelle-toi ces jours où les champs de la Flandre,  
De son char triomphal virent LOUIS descendre  
Pour arrêter le sang de tes Guerriers blessés ;  
De sa main paternelle ils furent caressés ;  
Le Héros se cachoit sous les bienfaits de l'Homme.  
Carthage alors ployoit sous l'ascendant de Rome.

*Insolente Albion* , On a tâché de faire parler ce vieillard avec ce ton de *Chevalerie* , l'esprit de notre Nation ; caractère qui, peut-être par malheur pour nous , s'est altéré par ces prétendus avantages de politesse & d'urbanité que nous nous piquons d'avoir acquis. On rira d'abord de ce trait singulier du brave *Crillon* , qui s'écria, en entendant réciter la Passion : où étois-tu , *Crillon* ! Ensuite , en y réfléchissant , on l'admira comme un élan de courage sublime. La franchise & la noblesse d'ame ignorante de nos Peres , a produit d'aussi belles actions que la vertu féroce des Spartiates.



Mais que fit ce Vainqueur si grand dans ses succès ,  
Qui pouvoit t'accabler ? . . . il te donna la paix ,  
Rendit les Forts détruits , les Provinces conquises ,  
Ne gardant que l'honneur de les avoir soumises ,  
De servir de modèle aux Héros bienfaiteurs :

Antonin ne voulut régner que sur les cœurs.  
Dieux ! avec de tels Rois vous partagez vos Temples !

Et toi , présente-nous tes hauts faits , tes exemples.  
La terre jouissoit des bontés de LOUIS ,  
Elle s'embellissoit de l'ombrage des lys.

L'Europe offroit aux yeux une famille entière ,  
Que resserroient d'un nœud , & durable & sincère ,  
Les vertus , les plaisirs , le commerce & les arts ,

Jaloux d'appriivoiser tes cruels Léopards :

Bientôt ils ont repris leur fureur ennemie ,  
Elle a sçu nous tromper , & n'étoit qu'endormie ;

Eh ! qui la dompteroit , quand de leur propre sang  
On les voit avoir soif , & déchirer leur flanc ?

Ils s'élancent sur nous ! . . . La France sans alarmes ,  
Sous l'Olive sacrée avoit posé ses armes.

*Quand de leur propre sang.* Qu'on lise l'Histoire d'Angleterre ,  
les atrocités inouïes des deux partis , la *Rose rouge* & la *Rose*  
*Blanche* , les regnes de sang de *Henri VIII* , de *Marie* & d'*Elisabeth* ; le tissu de crimes audacieux de l'heureux Tyran *Cromwel* ,  
le plus détestable des hommes , & l'on conviendra sans peine  
que nos Poètes auront toujours des couleurs trop foibles , quand  
ils tenteront de représenter ces horreurs , bien au-dessus en-  
core de toutes celles qui souillent la dégoûtante & abomina-  
ble Histoire Byzantine. On laisse le Lecteur tirer les consé-  
quences d'une suite continue de forfaits , &c.

A d'utiles travaux nos mains s'abandonnoient,  
Des innocentes fleurs nos fronts se couronnoient...  
Tout-à-coup l'Amérique en proie à tes ravages,  
Éprouve que l'Europe a ses Peuples sauvages!  
Dans le sein de la paix, le flambeau des combats,  
Du François qui t'embrasse éclaire le trépas:  
Et des perfides mers les coupables abymes  
Vomissent contre lui tes vaisseaux & tes crimes.  
Le sort défavouoit ta noire trahison:  
Il se rangea d'abord du parti de Caron;  
De tous les grands forfaits lâche & digne complice,  
La fortune a depuis opprimé la Justice;  
La fortune est pour toi; nous avons la vertu.  
Le François peut souffrir, il n'est jamais vaincu.  
A force de bonheur, d'artifice & d'audace,  
Tu prétends vainement que sa valeur se lasse;  
Ton Sénat t'a dépeint ce Peuple de Héros  
Rebuté de combattre & le sort & les flots,  
Supportant à regret ces malheurs réparables,  
Des fureurs de la Guerre excès inséparables,  
Fatigué de répandre & ses biens & son sang;  
Il n'est point de François qui n'épuise son flanc;  
Albion, il peut tout; il adore son Maître,  
Les armes à la main, ils t'ont appris peut-être,  
Quels mirables produit ce noble amour des Rois:  
Il chassa les Tyrans, il vengea les Valois.  
Un astre impérieux cède au courage ferme,

Comme l'adversité, la fortune a son terme.  
Sparte a sçu de la Perse abaisser la hauteur :  
Tu n'as que son orgueil & son or corrupteur....

Qu'une fois l'équité détermine ton ame.  
Foule aux pieds l'intérêt, ce séducteur infame,  
Qui cache & qui trahit l'auguste vérité :  
La Nature a ses droits, c'est le premier traité ;  
C'est lui qu'il faut suivre, il est ineffaçable ;  
Albion, soumets - lui ta balance coupable.  
Dans sa justice imite & la France & LOUIS :  
Ses yeux d'un faux éclat ne sont point éblouis.  
De l'Univers entrer LOUIS soutient la cause :  
Accepte cette Paix qu'en Héros il propose.  
Rejette les erreurs d'un songe ambitieux ;  
N'attends pas que ta chute ait dessillé tes yeux.  
Pense qu'après Trébie, & Trafimene & Cannes,  
Où de tant de Héros on vit errer les mânes,  
Rome reprit la foudre & le sceptre de Mars,  
Et de Carthage enfin détruisit les remparts....  
Mais ton farouche orgueil refuse de m'entendre,  
Quand jusqu'à te parler j'ai bien voulu descendre...  
Quand il faut te punir... N'accuse donc que toi ;  
Tremble! tu vas connoître & les François & moi.

Amis, brave François, que ce nom vous réveille;  
Nous sommes offensés, notre cause est pareille;  
Que d'un semblable esprit l'État soit animé ;

Ne formez tous qu'un cœur de mes feux enflammé,  
Peuples, entendez-vous cette voix qui vous crie ;  
Ouvrez les yeux , voyez l'appui de la Patrie,  
Votre ame , votre Dieu , l'honneur, l'honneur  
François.

Il dit , & du Vieillard ont disparu les traits.  
Le Dieu dans sa grandeur se découvre & s'élève ;  
Dans sa main menaçante étinceloit un glaive.  
Albion s'en émeut , & ses flots étonnés ,  
Paroissent de respect & de crainte enchaînés.  
D'un écho de terreur ses rochers retentissent ;  
Par un cri belliqueux nos rives applaudissent ;  
L'honneur François , ce nom par-tout est répété,  
Sur l'aile de l'Amour dans tous les cœurs porté.  
Moins rapide un torrent qui roule des montagnes,  
De ses flots écumeux a blanchi les campagnes ;  
Moins prompt un feu poussé par l'orage & les vents  
D'une vaste forêt , fille antique du Temps,  
A dévoré l'ombrage , & consumé la gloire.  
Tout brûle au fier Anglois d'arracher la victoire.  
Telle , sous ton flambeau , mortel audacieux ,  
La Terre s'anima du feu sacré des Cieux.  
Sous le fardeau des ans le Vieillard qui succombe ,  
Qui déjà d'un pied touche aux marches de la tombe,  
Se relève soudain des ombres de la mort ,  
Et se traîne aux hasards plein d'un noble transport.  
L'enfant est échauffé de cette ardeur si chère :

Il rit au fer vengeur que lui montre son pere :  
Il y porte sa main, il s'effaye au combat.  
Les femmes... tout prend l'ame & les bras du Soldat.  
Que dis-je? Ainsi les vents sous Neptune s'apaisent,  
Toutes les passions se suspendent, se taisent ;  
Pontifes , Magistrats , Courtisans , Plébéïens ,  
Il n'est plus qu'un seul corps de zélés Citoyens.  
Dans ces membres divers qu'un même intérêt lie ,  
Il n'est qu'un seul ressort l'amour de la Patrie.  
Grece, ainsi tes enfans par cette amour unis ,  
Formoient un mur d'airain contre tes ennemis.  
Un Peuple de Héros renaïssoit pour combattre..  
Oui, Colosse d'orgueil, oui, nous sçaurons t'abattre,  
Ont crié les François : lâches Tyrans des Mers ,  
C'est à vous de céder , & de porter des fers.  
Ils courent en pleurant aux genoux de leur Maître.  
Nous sommes vos enfans , & tous dignes de l'être :  
Nous aimons tous l'honneur, la France, notre Roi ;  
Nous venons à ses pieds déposer notre foi ,  
Pouffer les mêmes vœux , répandre la même ame ;  
Le même sentiment nous meut & nous enflamme.  
Nos biens, tout notre sang, tous nos cœurs sont  
à vous.

Guidez notre vengeance, & dirigez nos coups  
Que l'Anglois soit puni.... Votre cléme nce l'asse  
Trop long-temps du tonnerre écarta la menace ;  
Dans le sein de leurs Dieux nous irons les frapper ;

Par l'adresse & l'intrigue ils ont pu nous tromper;  
 C'est la foudre à la main que les François se vengent.  
 Ces Dieux qui contre nous de leur parti se rangent,  
 En vain ont affoibli nos Flottes & nos Ports;  
 Dans notre amour un Pere a d'immenses trésors,  
 Malgré le sort jaloux, & tous ces Dieux contraires,  
 Les flots épouvantés, d'injustes adversaires,  
 Sous nos Vaisseaux verront s'abaisser le bonheur.  
 Ils ont pour eux Neptune, & nous avons l'honneur.

Soudain vous eussiez vu, dans cette ardeur  
 commune ,

Les François maîtriser les Dieux & la fortune,  
 Le premier ennemi de notre Nation,  
 Pour nous plus dangereux que ne l'est Albion,  
 Le luxe, est immolé dans ces cœurs magnâmes,  
 A la soif d'allier des transports unanimes.  
 Ce Peuple sans patrie, étranger en tout lieu,  
 Dont le vil intérêt semble être le seul Dieu,  
 De sentimens François prend l'ame & la noblesse,  
 Et présente son or, tribut de sa tendresse.  
 L'infortuné s'écrie: Ah! je sens mes malheurs  
 S'il ne falloit qu'offrir un pain trempé de pleurs,  
 France, qu'à le donner je goûterois de charmes  
 Mais que peuvent, hélas! ma misere & mes larmes  
 L'asyle des grandeurs, les superbes Cités,

*Ce Peuple sans Patrie. Les Juifs,*

Et les hameaux obscurs par le pauvre habités,  
De zèle tout reçoit & rend un grand exemple:  
Spectacle que la terre avec respect contemple.  
Notre unique richesse est celle de l'État,  
La gloire de la France est notre unique éclat.  
Notre amour à l'envi répand ses témoignages;  
Le Trône est un Autel chargé de nos hommages,  
Et le Dieu bienfaiteur que nous y révérons,  
Pour les rendre à l'État, daigne accepter ces dons.  
Ainsi l'Astre suprême, à ce foyer immense,  
D'où jaillissent le feu, la vie & la puissance,  
Appelle la matière, attire les vapeurs,  
Et les rend à la terre en esprits créateurs.

O Citoyens, couverts d'une gloire immortelle!  
Si l'avenir, frappé d'une image si belle,  
Demande quels grands cœurs illustrent ces bienfaits?  
Vérité, par ma voix réponds: Tous les François.

Graces à cet amour si généreux, si tendre,  
De la cime des Monts on voit les pins descendre,

*Notre amour à l'envi.* Je ne crois pas qu'il y ait chez les Anciens, d'exemple aussi touchant de l'amour de la Patrie. Ce transport général de toute la Nation est d'autant plus louable, qu'il n'est accompagné d'aucun faste; il ne lui manque que le vernis Grec ou Romain, pour attacher les yeux de toute la terre.

*Tous les François.* On ne prétend pas dérober à la Province de Languedoc, l'honneur immortel d'avoir donné la première cet exemple d'amour pour l'État & le Roi; mais il a été embrassé avec un esprit de patriotisme, si enflammé, si répandu, que toute la Nation doit avoir part à l'éloge.



Se courber sous l'effort de nos heureux travaux,  
 Dans nos Ports étonnés s'élever en Vaisseaux,  
 S'élancer de la rive.... Avec des cris de joie,  
 La voile dans les airs s'agite & se déploie.  
 En vain par l'aiglon ils feroient repouffés,  
 Ils sont prêts à braver tous les vents courroucés,  
 Et ces remparts flottans que la gloire dévance,  
 Orgueilleux de porter les foudres de la France;  
 Impatiens déjà de punir les forfaits,  
 Demandent à voler aux rivages Anglais.

D'un œil indifférent, du haut de l'Empirée,  
 Les Dieux voyoient la France aux disgraces livrée,  
 Que dis-je ? obstinément à lui nuire animés,  
 Ces Maîtres des humains contre elle étoient armés :  
 Au parjure ils prêtoient l'égide tutélaire.  
 Le François combattant, seul contre leur colere,  
 Assailli de leurs traits, & jamais abattu,  
 N'offrant pour bouclier que sa seule vertu,  
 Dans leur lutte inégale, Athlete infatigable,

*Les Dieux.* Par ces Dieux on entend ce qu'on appelle tous les jours la *fortune*, le *hasard*, ce jeu bizarre de circonstances qui rarement favorise la vertu, & presque toujours la persécute & l'opprime. On a saisi la belle image de Caton aux prises avec le malheur, dans Sénèque, & paroissant lutter contre les Dieux; image en effet sublime, qui laisse dans l'ame de profondes traces du plus grand spectacle. Il est bien singulier que le tableau du bonheur le plus éblouissant, n'attache pas comme celui d'une noble infortune. La disgrâce seroit-elle le trait caractéristique de la grandeur humaine ?



Toujours plus malheureux , toujours plus in-  
domptable ,

Illustre & grand tableau de leur inimitié ,

Attachoit leurs regards sans être humilié.

Avec plaisir , ainsi ce Ciel , ce Ciel injuste ,

De l'ame de Caton vit le spectacle auguste ,

Lui seul , digne Romain , au destin opposant

De toute sa vertu l'appareil imposant.

Ainsi Peintre sublime , inimitable Homère ,

Dans ces Vers où des Dieux s'allume la colere ,

Tu nous fais voir Ajax en butte à tous les maux ,

De la foudre qui tombe affrontant les carreaux.

La fermeté combat , & dompte le Ciel même :

Vous triomphez , François... de cet effort suprême

Tous les Dieux étonnés & peut-être jaloux :

C'est trop sur ces Héros fixer notre courroux ,

Disent-ils , il est temps de finir leur disgrace ,

Et de récompenser leur généreuse audace ;

Notre gloire s'indigne , & nous devons rougir

Que l'humaine vertu sans les Dieux puisse agir.

Partageons donc l'éclat de tant de grandeur d'ame :

Qu'elle paroisse en eux l'effet de notre flamme ;

Ils seroient nos égaux ; & par nous défendus ,

Ils seront des mortels à leur rang descendus.

Cédons à la vertu... par son charme attirée ,

Minerve pour LOUIS déjà s'est déclarée ;

Elle a déjà quitté les Palais éternels ,

Entraînant sur ses pas un Peuple d'immortels,  
 Tous ces Dieux protecteurs, fécurables génies,  
 Qui de biens ont ouvert des sources infinies,  
 Du Commerce & des Arts répandu les présens,  
 Et qui seuls ont fondé les Empires puissans.  
 Neptune, tu suivis Minerve, & la Déesse  
 Dont l'ame de LOUIS dirige la sagesse,  
 Sous les traits de Choiseul vient présider enfin  
 Au timon de l'État, qui reconnoît sa main.  
 France, tu t'applaudis, un nouveau feu t'anime,  
 Un nouveau jour te luit : ton courage sublime  
 D'un vol plus sûr s'élance, & ne se cache pas  
 Que les Dieux sont venus l'appuyer de leurs bras.  
 Tu parles, ô Minerve, & les monts s'applanissent;  
 Du même esprit poussés, deux Empires s'unissent,  
 L'Ibère & le François ont encor resserré  
 D'un lien solemnel leur nœud cher & sacré.  
 Ayeul de tant de Rois que tes hauts faits inspirent,  
 Dans l'urne de la mort tes cendres treffaillirent,  
 Et ton cœur se rouvrit à l'amour paternel.

C'en est fait, Albion, ton orgueil criminel  
 A son terme arrivé court à sa destinée,  
 Et Jupiter enfin foudroiera Salmonée.

Grand Roi, prends son tonnerre, & force un  
 ennemi.

*Ayeul de tant de Rois, Louis\* XIV.*

Par des succès honteux dans le crime affermi,  
 A souffrir que la paix le subjuge & l'enchaîne,  
 Qu'elle étouffe en son cœur cette immortelle haine  
 Qui sans cesse s'exhale en coupables desseins....  
 Eh! qu'ils soient nos rivaux, & non nos assassins!...  
 Homme cruels, eh quoi! le flambeau de la guerre  
 Dévorera toujours la malheureuse terre!

Tigres de sang nourris, vos Lockes, vos Newtons  
 Ne vous ont pas dicté ces barbares leçons!  
 Ecoutez ces Beaux-Arts qui pleurent sur vos armes!  
 Pour votre Isle sauvage ils n'auroient plus de  
 charmes!

C'est d'eux que s'élevoit votre éclat immortel,  
 Ils vous avoient absous des forfaits de Cromwel...  
 Anglois, nous connoissons la gloire véritable,  
 Partageons les rameaux de son laurier durable;  
 S'ils nous faut des combats, disputons-nous l'hon-  
 neur

Des humains consolés d'assurer le bonheur;  
 Du fardide intérêt rejettons les amorces:  
 Associons nos goûts, nos lumieres, nos forces;

*Et non nos assassins. Les Anglois se laveront-ils jamais de l'assassinat de Jumonville?*

*Votre éclat immortel.* Le propre des Arts est de répandre l'esprit de douceur & d'humanité. Assurément on n'a jamais vu des Philosophes exciter les factions & crier aux armes; ce ne seroit pas Locke ou Newton qui eussent conseillé toutes les abominations qui viennent de souiller le nouveau Monde & les grandes Indes: on peut dire à la gloire des Arts, qu'ils ont sçu seuls rendre les Anglois respectables, & ils les auroient fait aimer.

Pour donner aux mortels des exemples brillans  
Du pouvoir des vertus , des arts & des talens.

Ah ! Louis , ta bonté de l'Univers chérie ,  
Ne défarmera pas leur aveugle furie !  
C'est à toi de sentir , de goûter à longs traits  
Ce plaisir si touchant d'épancher les bienfaits ,  
Le suprême bonheur d'être aimé sur le trône.  
Cet encens si flatteur , mon cœur seul te le donne  
Je ne serois pas né sous ton heureuse loi ,  
Que mon ame t'auroit avoué pour son Roi ,  
Que j'eusse à tes genoux consacré cet hommage.  
La liberté te loue , & non pas l'esclavage ,  
Et c'est l'éloge seul qu'un homme puisse offrir ,  
Et que puisse un grand homme accepter sans rougir  
Sujets , qui lui donnez vos biens & votre vie ,  
Que vous êtes heureux ! que je vous porte envie !  
Né d'Ayeux dont le sang protégé des Valois ,  
Aux plaines de Coutras fut versé pour les Rois ,  
Qui sçurent mériter de Mars un don suprême ,  
Le fer du Grand Condé , présent de sa main même  
Fidèles Citoyens , & soldats avoués  
Que les braves Crillons eux-mêmes ont loués :  
Fils d'un pere opprimé par les maux de la France ,  
Et qui ne m'a laissé que sa noble indigence :  
Que pour l'État , pour toi son amour éprouvé ,  
Par le sort des combats de deux freres privé. ...  
Grand Roi , je n'ai qu'un cœur que ma Patrie inspire.

ue d'impuissans transports, & qu'une foible lyre ;  
 Mais les Dieux & les Rois sçavent apprécier  
 le langage ignoré du vulgaire grossier ;  
 le langage des vers est le cri de la gloire :  
 appelle en nos Camps l'honneur & la victoire ;  
 échauffe l'ardeur de ces vrais Citoyens  
 prodigues de leur sang, prodigues de leurs biens ;  
 répand la vengeance & l'esprit des Batailles ;  
 puisse-t'il, Albion, jusques dans tes murailles,  
 avec plus de courroux, avec plus de chaleur,  
 repousser tous ces traits de haine & de fureur  
 Dont une Muse arma ton féroce courage !  
 puissent plutôt les sons de ce divin langage,  
 Organe des vertus & de l'humanité,  
 fléchir ton caractère, adoucir ta fierté,

Dont une Muse. On ne sçauroit imaginer les effets que produisit parmi les Anglois le Poëme *The Campaign*, la *Campagne*. Peut-être nous a-t'il fait plus de mal que toutes les brigues de la Cour dans les changemens de Parlement. La Nation & la Reine même sentirent les avantages réels pour le Gouvernement de l'ouvrage d'*Addison*. Tout le récompensa d'avoir élevé ce monument littéraire à la gloire de sa Patrie ; il fut mis au rang des meilleurs citoyens ; ce qui sans doute dut le flatter plus que sa haute fortune & le poste éminent que son Poëme lui mérita : on ne crut pas incompatibles les talens du grand Poëte & ceux du Secrétaire d'Etat. Il ne faut pas au reste dissimuler que ce morceau de Poésie rempli de beautés, est un Libelle diffamatoire contre Louis XIV & les François, & il doit dans *Addison*, faire tort à la réputation du Philosophe, s'il honore celle du Poëte. Par quelle fausse délicatesse nos Écrivains s'obstinent-ils à cacher au Lecteur tous ces traits indécens de nos ennemis sur le compte de la France ? Qui fait mieux connoître le caractère & l'esprit d'un Peuple que ses écrits ? & il n'y a parmi nous que quelques Gens de Lettres qui ayent lu *la Campagne*, & qui pourront juger combien je suis éloigné, dans mes expressions, de la vivacité d'ardeur & de haine qui anime le Poëte Anglois.

De ton bras oppresseur faire tomber le glaive !  
 O Paix, qu'à nos regards ta palme enfin s'élève,  
 Et sur les dards brisés, pour jamais viens t'asseoir.

Et toi, qui vois la France avec un doux espoir  
 Attendre des bienfaits d'un sage Ministère,  
 Cette paix à l'Europe, hélas ! si nécessaire,  
 Cette paix que l'orgueil d'un peuple ambitieux,  
 Malgré LOUIS, éloigne & retient dans les Cieux ;  
 Permits qu'aux pieds du Trône, à travers les orages  
 Que nous allons tourner sur de coupables plages,  
 Les Arts entre tes mains déposent leurs tributs  
 Offerts à la Patrie, à l'amour des vertus.  
 Jette un œil de bonté sur nos simples offrandes.  
 Les Muses pour ton front préparent des guirlandes,  
 Ton image, Choiseul, brille sur leurs Autels ;  
 Anime leur beau feu, leurs travaux immortels.  
 Le nom si répété du Favori d'Auguste,  
 Elevé comme toi par un choix noble & juste,  
 Au second rang du monde, assis dans les grandeurs,  
 Ce nom, qui toujours vole à d'éternels honneurs,  
 Auroit moins retenti sans la voix du Parnasse,  
 Et sa splendeur est dûe au Protecteur d'Horace.

*Du Favori d'Auguste.* Si Mécène a aimé les Arts & les  
 appuyés de son crédit, les Arts lui ont témoigné une reconnois-  
 sance éclatante & peut-être supérieure à ses bienfaits. Certaine-  
 ment *Horace* & *Virgile* ont fait plus pour *Mécène* qu'il n'a fait pour  
 eux. Une réputation immortelle acquitte bien les faveurs passagè-  
 res de la fortune & des Cours. On ignore où reposent les cendres  
 d'Auguste & de Mécène, & on lit encore avec admiration les  
 ouvrages de *Virgile*, d'*Horace*, d'*Ovide*, de *Tibulle*, &c.

M. D'ARNAUD.

---

---

# ÉPIÔRE

## A MANON.

**L**IBRE enfin des fers de la Cour ;  
Je reprens ma première chaîne ,  
Je n'ai plus de Roi que l'Amour ,  
Et Manon est ma seule Reine.  
Plein de la douce illusion  
Qui naît de l'amoureuse ivresse ;  
Je vais donc rendre à la tendresse , ]  
A mon adorable Manon ,  
Ces jours brillans de ma jeunesse  
Que lui voloît l'ambition ,  
Et que je regrettois sans cesse.  
Je vais céder à mon penchant ,  
Revoler près de la nature  
Dont j'ai toujours été l'Amant ;  
Et boire dans la source pure  
Du plaisir & du sentiment.  
Au Peuple insensé laisse croire ;  
Manon, qu'au sein de la grandeur ;  
Qu'auprès des Rois est le bonheur ;  
Ils peuvent posséder la gloire ,  
Le triste éclat de la victoire ;



Mais l'amour est dans notre cœur ;  
 Que ces Rois gardent leur splendeur,  
 L'amour est le premier partage ;  
 Le vrai bonheur fuit l'esclavage,  
 Je le retrouve constamment  
 Habitant ton cinquième étage,  
 Qu'il change en un palais brillant ;  
 Sur ton front il est sans nuage,  
 Il me sourit dans tes beaux yeux,  
 Et sur ta bouche il me rappelle  
 A ces baisers délicieux  
 Qui te rendent encor plus belle,  
 En me rendant plus amoureux.  
 Que ce Philosophe qu'ennuie,  
 Et la Cour & l'Académie,  
 Et qui veut qu'on le croye heureux,  
 Quand il meurt de mélancolie ;  
 Qu'à ses calculs ingénieux,  
 Maupertuis (a) soumette l'usage  
 Du bonheur qu'il ne comprend pas,  
 Plus sçavant sans doute & plus sage,  
 Je le goûterai dans tes bras.  
 De l'imposture & de l'envie  
 Je ne serai plus entouré,

(a) M. de Maupertuis étoit tel qu'on le dépeint ici, s'en  
 vantant des honneurs & de l'éclat qu'il cherchoit avec avidité.  
 On connoît son *Essai sur le bonheur*.



Heureux, content d'être ignoré,  
Connu de toi seule, à mon gré,  
Je vais couler ma douce vie  
Aux pieds d'un objet adoré,  
Remplissant mon ame ravie  
De ce loisir si désiré,  
Et du nectar de la folie,  
Par la raison même enivré,  
A l'Amour elle s'est unie,  
Et le nœud charmant qui nous lie;  
Par elle est encor resserré.

Loin de mes yeux la triste image  
De ces apprentifs meurtriers,  
Dont le regard fier & sauvage  
Ne respire que le carnage;  
Grand Dieu! j'ai tant vu de Guerriers!  
Manon, que dans l'Histoire ils vivent,  
Je leur laisse très-volontiers  
Et leur éclat & leurs lauriers;  
Pour un des Amours qui le suivent,  
Je donnerois cent Grenadiers.  
J'ai perdu la splendeur d'Ovide,  
Careffé d'une Cour perfide,  
Et d'Auguste le Favori,  
Mais je suis Ovide chéri  
De son adorable Corinne;

Je ne suis plus (a) à *Sans-Souci*,  
Séjour de la grandeur divine ;  
Mais Paphos console des Cieux,  
Les Grâces valent bien les Dieux.  
Ah ! cette pompe enchanteresse  
Remplissoit-elle mes desirs ?  
Frédéric combloit ma jeunesse ;  
De gloire , d'honneur , de richesse,  
Tu la couronnes de plaisirs.  
Un seul baiser de ma Maîtresse,  
N'est-il pas au-dessus cent fois  
De toutes les faveurs des Rois ?  
Ils ne donnent point la tendresse.  
Je me pénétre de ses feux ,  
Non dans ces soupers somptueux ,  
Où , souvent pour premier convive ,  
On a l'ennui fastidieux ;  
Où par une prérogative ,  
Dont le vulgaire est envieux ,  
On bâille avec les demi-Dieux.  
C'est avec Manon que je soupe ,  
Et l'Amour est entre nous deux ;  
Au lieu de l'importune troupe  
De ces esclaves fastueux ,  
Qui n'offrent qu'un front ennuyeux ,  
D'enfans ailés un léger groupe ,

(a) Maison Royale de S. M. Prussienne,

## DES RECUEILS.

25

Nous verse un champagne mouffeux,  
 Et le plaisir à pleine coupe;  
 Et nos courtisans sont les Jeux.  
 Je vois le trône véritable,  
 Le trône de la volupté;  
 Ce lit par ses mains apprêté,  
 Où de l'objet le plus aimable  
 Je dois posséder les beautés.  
 Je ne vois point des Excellences;  
 Des Alteſſes, des Transparences,  
 De respectables Majeſtés;  
 Je vois une mine agaçante,  
 (Quatorze ans font bien du chemin!)  
 Plus mutine, plus attirante,  
 Un air de volupté plus fin;  
 Une taille plus élégante,  
 Un beau ſein que l'Enfant malin  
 Conſerva pour mon doux uſage;  
 Et ſous ſa libertine main,  
 Arrondit encor davantage.  
 Je vois mille attraits ſéduiſans  
 Qu'ont embellis dix-huit printemps;  
 Bien & dûment de ſes deux ailes,  
 Manon, le Dieu que je chéris,

*Transparences*, un des titres inventés par l'amour des dignités  
 chez les Allemands: ridicule au reſte que partagent tous les  
 couples de la Terre, &c.

Tome IV.

B

Sans doute, aura couvert ces lis,  
Ces deux monts, ces grâces jumelles;  
Que r'envira toujours Cypris,  
Qui r'ont fait nommer par son fils,  
La Callypige de nos Belles :  
Manon est tout ce que je vois,  
Je n'entends point parler de guerre,  
De tous ces merveilleux exploits  
Qui font le malheur de la terre,  
Le tourment & l'ennui des Rois.  
Je n'entends point parler science,  
Bel-esprit, soit Prose, soit Vers;  
D'une parfaite indifférence  
Pour tout ce qui meut l'Univers,  
J'entends une voix qui m'est chère;  
Me reparler tendresse, amour;  
Et l'art d'aimer & l'art de plaire,  
Sont mon étude tour-à-tour.  
Fortune, dont la perfidie  
A cru subjuguier ma raison,  
C'est moi qui dois te faire envie;  
Va, les Cours & l'ambition,  
La Terre, les Cieux, tout s'oublie;  
Lorsqu'on est aux pieds de Manon.

Viens donc, Maîtresse que j'adore;  
Te précipiter dans mes bras;  
Que sur ton sein j'expire encore,

Viens me rendre tous tes appas,  
Je serois bien tenté de croire  
Qu'avec un si joli minois,  
Avec cette paupière noire,  
Cet œil coquin en tapinois,  
Quelque peu friponne par fois,  
On a pu manquer de mémoire,  
Perdre enfin de vue un Amant  
Condamnables ; oui j'étois absent ;  
Puis à Berlin , aux bouts du monde ;  
Ce Paris est si séduisant !  
Oh ! c'est moi qu'il faut que je gronde ;  
Maudit , j'ai tort assurément ,  
J'écoute une raison cruelle . . .  
Non , tu ne fus point infidèle ,  
Jamais tu n'eus plus d'agrément ;  
Le Dieu qui , d'une aile légère ,  
Sans cesse vole autour de toi ,  
T'appelle dans son sanctuaire ,  
Et va t'y conduire avec moi . . .  
Amour , guide ta Pylché même ,  
Toi seule peux combler mes desirs ;  
Biens , dignités , rang , diadème ,  
L'Amour est le seul bien suprême ;  
Qu'êtes - vous près de ses plaisirs ?

*Par le même*



## ROMANCE.

**L**A bonne foi fut ma chimere :  
N'ai-je donc chéri qu'une erreur ?  
O Dieux ! laissez-moi mon bonheur ;  
Je ne veux point que l'on m'éclaire,  
S'il faut que l'Amour soit trompeur,  
Que l'Amitié soit un mensonge,  
Faites encor durer le songe,  
Et laissez la nuit dans mon cœur.

Que dis-je ? hélas ! brisons des chaînes  
Qui peuvent coûter des soupirs,  
Et défendons-nous des plaisirs  
Quelquefois si voisins des peines :  
Mais pourquoi veux-je me sauver  
D'une erreur qui m'est aussi chère ?  
Rendors-toi , rendors-toi , Glycère :  
Pour être heureuse , il faut rêver.

MADAME L. C. DE



## LE PAPILLON.

## IDYLLE

## A MADAME \*\*\*

OLAGE Amant des fleurs, Papillon fortuné,  
De ton sort a d'attraits, & qu'il me fait envie!

Nulle chaîne, hélas! ne te lie;

Par ton penchant seul entraîné,

De plaisirs en plaisirs tu promenes ta vie,

En cours de fleurs en fleurs recueillir l'ambrosie;

Tantôt du lis naissant tu dérobes l'émail;

Tantôt malgré son épine cruelle,

Vainqueur de la rose nouvelle,

Tu ravis son brillant corail.

Toutes les fleurs reçoivent tes caresses;

Toutes les fleurs te cèdent leurs richesses.

En différent, ô Ciel! des mortels malheureux,

Qui souvent ferment la paupière,

N'ont pu goûter, dans leur longue carrière,

Le moindre des plaisirs, objet de tous leurs vœux.

C'est vrai qu'abusé par la flamme infidelle,

Tu vas lui confier ton aile,

Et te livrer toi-même à son éclat trompeur;

Mais si la mort interrompt ton bonheur,



Ton dernier vol encor t'emporte au-devant d'elle  
 Tu meurs l'heureux jouet d'une agréable erreur  
 Et l'être infortuné que la raison éclaire,  
 Qui de cet avantage ose tant se flatter,  
 Ne tire d'autre fruit de sa triste lumière,  
 Que de prévoir la fin qu'il ne peut éviter.

M. D'ARNAUD.

## BON MOT

### D'HENRI IV.

**P**ARMI les Courtisans, qui lui rendoient hom-  
 mage,

Un jour Henri le Grand dans la foule apperçut  
 Un homme assez mal mis, & fort laid de visage  
 Ne le connoissant pas, ce Monarque conçut  
 Le desir de sçavoir le rang du personnage.  
 Il l'appelle... & lui dit: quel est donc votre emploi  
 Qui servez-vous? Le rustre amoureux de son être  
 Répondit d'un ton fier: Je n'appartiens qu'à moi  
 Je vous plains, mon ami, lui repliqua le Roi:  
 Vous ne pouviez jamais avoir un plus sot maître

M. F\*\*\*



## ÉPITRE

A THÉMIRE ;

*Sur l'Ennui.*

TOI qui, dans l'âge où l'on sçait rire,  
Goûtes les charmes du printemps,  
Loin de Paris qui te desire,  
Te voit-on, aimable Thémire,  
Animer par des sons brillans  
Le clavecin, l'orgue & la lyre ?  
Formes-tu ces divins accens  
Dont l'accord me touche & m'enflâme ;  
Qui retentissent dans mon ame,  
Lorsqu'ils ne charment plus mes sens ?  
Je ne puis te croire infidelle  
Au Dieu des arts qui te chérit ;  
Tu sçais cultiver ton esprit,  
Quoique naïve, jeune & belle.  
Je crois te voir sous des berceaux  
Que rafraichit l'amant de Flore,  
Ecouter le chant des oiseaux,  
Ou contempler les feux nouveaux  
Dont l'azur des cieux se colore.

B iv

Pour moi, j'éprouve les langueurs  
D'un misanthrope qui s'ennuie ;  
A mes yeux, couverts des vapeurs  
De la sombre mélancolie ,  
La nature n'a point de fleurs.  
Dans Paris je suis solitaire ;  
De Rameau les accords puissans ,  
La Muse même de Voltaire ,  
Vive & folâtre en cheveux blancs,  
Ne font qu'une atteinte légère  
Et sur mon ame & sur mes sens.

Cependant, me créant des peines ;  
Vais-je quêter le froid accueil  
Des protecteurs, des faux Mécènes  
Qui daigneroient m'offrir des chaînes,  
Et me sourire avec orgueil ?  
Vil par nature ou par système ,  
Vais-je enivrer d'un fade encens  
Ce Peuple qu'on nomme les Grands ;  
Et par de pénibles accens,  
Etonner leur vanité même  
Du long récit de leurs talens ?  
Vais-je, dans des coupes vermeilles ;  
Boire un bon vin parmi des fots ,  
Les défrayer par des bons mots ,  
M'endormir dans leurs tristes veilles

Et, peu fait pour un noble effor,  
D'un Midas couché sur son or,  
Careffer les longues oreilles ?  
Je hais le ton fier ou soumis,  
Je dédaigne l'art des grimaces,  
Je ne chante que mes amis,  
Et ne fais point de dédicaces.

Du cœeur de l'homme affreux vautour,  
Ennui, quels seroient donc mes crimes ?  
Crains-tu de manquer de victimes ?  
Tant de Rois composent ta cour !  
Faut-il, hélas ! que tu m'opprimes  
Au sein des jeux & de l'amour ?  
Faut-il que ton souffle empoisonne  
Les plaisirs de mes premiers ans ?  
Verrai-je les nuits de l'automne  
Dans les beaux jours de mon printemps ?

Ah ! pour signaler ta puissance,  
Cherches-tu de nombreux vassaux ?  
Je vois une recrue immense  
Digne de suivre tes drapeaux.  
Endors au sein de leur ivresse  
Ces fous brillans, héros du jour,  
Enfans vieillis par la mollesse,  
Qui des travers de leur jeunesse  
Amusent la Ville & la Cour,

Sont au-dessous d'une foiblesse,  
Ont une Laïs pour maîtresse,  
Et font un bail avec l'amour  
Qui les avilit, les caresse,  
Et qui les trompe tour-à-tour.  
Affoupis ces menteurs célèbres  
Dans la chaire de vérité,  
Ces faiseurs d'oraisons funebres,  
Dont l'éloquente vanité  
Des Princes flatte la poussière;  
Saints Prélats, qui chargés d'honneurs,  
Parlent du néant des grandeurs,  
Étalent d'augustes douleurs,  
Et des Cieux ouvrent la barrière  
A des âmes de grands Seigneurs.  
O Dieu puissant, place ton trône  
Dans ce beau monde si vanté,  
Où regne avec l'oïfiveté  
Une élégance monotone,  
Un air poli, froid, concerté;  
Où l'homme rampe aux pieds des Belles  
Où changeant de sexe pour elles,  
Sans force & sans vivacité,  
Il se laisse même à médire;  
Où par l'esprit meurt la gaité,  
Où la jeunesse & la beauté  
Bâillent dans l'effort du sourire,

Va couronner de tes pavots  
Les lecteurs oisifs de gazettes ,  
Les pédans à doubles lunettes ,  
Les faux plaisans , les faux dévots ,  
La None au maintien séraphique ,  
La Prude au modeste souris ,  
L'Algébriste au front méthodique ,  
Le Robin à l'air symétrique ,  
Et même assez de Beaux-esprits.  
Mais sur-tout, la reconnoissance  
Doit te parler pour les maris.  
( *Ennui chez eux a pris naissance.* )  
Qu'ils soient tes plus chers favoris.

Que dis-je ? à de nouveaux supplices  
Devrois-je inviter ton courroux ?  
Ah ! tu n'as que trop parmi nous  
Et de sujets & de complices.  
C'est toi , dont les sombres vapeurs ;  
Sous le nom de Philosophie ,  
Ont enfanté ces novateurs  
De qui la main appesantie  
Dessèche les brillantes fleurs  
De la sublime Poésie ;  
Qui , froids censeurs des fictions ;  
Glacent par des calculs arides  
Le langage des passions ,

Et qui , législateurs timides ,  
Mesurent le vol des Miltons  
Avec le compas des Euclides.  
Tu conduis le peuple chagrin  
De ces modernes moralistes ,  
Subtils & secs anatomistes  
Des plis nombreux du cœur humain ;  
Sages , dont la raison suprême  
Défend au cœur de s'attendrir ,  
Qui pensent quand il faut sentir ,  
Font de la nature un problème ,  
M'enlevent jusqu'à l'amitié ,  
Parlent de tout avec pitié ,  
Et tristement du bonheur même.  
Ta main défigure les traits  
D'une Muse ton ennemie.

*Ennui* , tu fais pleurer *Thalie*.  
Son masque est chargé de cyprés ;  
C'est une Bourgeoise ennoblie  
Qui vient déclamer des regrets  
Sur la scène de la folie ,  
Ou s'épuise en vagues portraits ;  
Sans peindre l'homme qu'elle oublie ;  
Jouant l'héroïsme & les pleurs ,  
*Melpomene* , au langage épique ,  
Se plaint aussi de tes rigueurs ,  
N'aspirez-tu pas ces rimeurs

Qui plein d'un délire emphatique ,  
Dans un accès mélancolique  
Prêtant leur ame à des Césars ,  
Offrent en vain à mes regards ,  
Glacés par leur ton léthargique ,  
Des feux , des poisons , des poignards ;  
Dans une parade tragique ?  
Sans doute , *Ennui* , tu t'en souviens.  
Tes langueurs couloient dans leurs veines ;  
Tu leur dictas de longues scènes ,  
Leurs vers ne sont-ils pas les tiens ?  
En faveur de tant de foutiens ,  
Épargne - moi , je t'en conjure.  
D'un Philosophe ai-je l'allure ?  
Suis-je aussi sage qu'un Mentor ?  
Me trouverois-tu la figure  
Ou d'un sçavant ou d'un Nestor ?  
Des préceptes de la vieillesse  
Je suis la morne austérité ;  
Je préfère à sa gravité  
L'enjouement , la légèreté ,  
Et les écarts de jeunesse.  
Partisan de la volupté ,  
Des arts , & de la liberté ,  
Dois-je connoître la tristesse ?  
*Ennui* , *Thémire* est ma Déesse ,  
Et ma devise , la gaité.

M. BARTHE.



# LE CARROSSE ET LE MOULIN A VENT FABLE.

**U**N Équipage à triple glace,  
 Passant près d'un Moulin à vent,  
 Le nargua sur sa lourde masse,  
 Et lui dit, mon pauvre innocent,  
 Tu fais bien du chemin sans bouger de ta place!  
 Pour qui ? Pour un Meûnier, un lourdaud, un  
 manant !  
 Mais moi, regarde, encore passe ?  
 En roulant je porte un Mylord,  
 Femmes de Cour, brillantes, bien ornées :  
 Moi-même je suis doublé d'or.  
 Sens-tu quelle distance entre nos destinées ?  
 Le Moulin lui dit, Monseigneur,  
 Mon sort chétif vaut bien votre bonheur :  
 Servir l'orgueil est votre mode,  
 D'un tel emploi je ne suis point tenté :  
 Prévenir la nécessité,  
 Vaut bien l'honneur d'être commode.

M. V.

## ÉPITRE

A M. THOMAS,

*SUR le Génie considéré par rapport aux  
Beaux-Arts.*

LES Grecs & les Romains, ces Peuples de Héros;  
Honoroient leurs Guerriers d'un marbre périssable.  
La France élève aux fiens un monument durable;  
Ils revivent sous tes pinceaux.

J'ai parcouru les mers à ta voix éloquente;  
Oui, j'ai vu les débris & le choc des Vaisseaux;  
L'homme, jouet des vents, des écueils & des flots,  
De sa propre fureur victime renaissante,  
Le feu, le sang mêlés à l'écume des eaux,

Et de vingt Monarques rivaux,  
Sur le vaste Océan la déponille flottante.

Du Guay m'inspire; écoute - moi.

Mon ame dès long - temps à la tienne est unie;

Tu viens de m'embraser des flammes du Génie;

J'ose le chanter près de toi.

Ce don brillant, ce don suprême,  
Sur la terre émané des rayons éternels,

Nous approche de Dieu lui-même,

Et d'un feu créateur échauffe des mortels.  
Hélas ! de ce beau feu la nature est avare ;  
Le temps avec effort l'arrache de ses mains,

Mais ceux qu'anime un feu si rare ,  
Suffisent pour guider les fragiles humains ,  
Dans cette nuit profonde où leur foule s'égar

Tels sont ces globes enflammés ,  
Dans l'espace infini confusément semés ;

Leurs clartés vives & fécondes  
Touchent aux derniers points de ce vaste Univers  
Dévoilent à nos yeux l'immensité des airs,  
Et fertilisent tous les Mondes.

Sur ce globe sauvage arrêtons nos regards  
Tout change à la voix du Génie.

Il communique à tout la chaleur & la vie ;  
Il crée , en se jouant , les prodiges des Arts,  
Des maisons vastes & mobiles

Flottent sur l'abyme des eaux.

Les Citoyens zélés , les Dieux & les Héros  
Respirent sur le marbre & sur l'airain dociles

L'effet magique des pinceaux  
Me donne des erreurs & des plaisirs utiles.

Le bois harmonieux , une touchante voix  
Peignent des sentimens , ou tracent des images  
Et des sons , asservis à de brillantes loix ,  
Célébrent les Guerriers & captivent les Sages.

## DES RECUEILS. 41

Mille cris font retentir l'air.

Il vole en frémissant cette Troupe rébelle ?

Dans leurs yeux la rage étincelle ;

Ils portent dans leurs mains & la flamme & le fer.

Un seul homme éloquent s'oppose à leur furie.

Un seul a pu calmer ces flots tumultueux.

Prodige ! déjà tous les cœurs vertueux

Aiment la paix & la Patrie.

Autour d'un Théâtre pompeux

Je vois une foule innombrable.

Voltaire, aux fiers accens de sa voix redoutable ;

Ait sortir du tombeau d'illustres malheureux.

Un Peuple, agité de crainte & d'espérance,

Frémit dans un sombre silence.

Il craint de respirer : une agréable horreur

Le fait palpiter de terreur.

Souvent cette muette ivresse

Exhale par des cris tout-à-coup élançés.

Des pleurs délicieux soulagent la tristesse ;

Dont tout les cœurs sont oppressés.

Chacun quitte à regret cette scène sanglante ;

Dans un effroi qu'il aime il reste enseveli,

Et conserve long-temps une image effrayante

Des malheurs dont il a pâli.

Chargés de chaînes éternelles,

Esclaves des besoins & des plaisirs des sens,

Combien d'hommes obscurs se délivrent du tempo

Par de pénibles bagatelles !  
Au sein des Cours & des Cités ;  
Quel soin charme un esprit sublime ?  
Au milieu d'un vain bruit & des frivolités ,  
Il lit au cœur de l'homme , il sonde cet abyme ,  
C'est-là qu'on voit les mœurs , les préjugés , les  
loix ,  
Le choc des plaisirs & des peines ,  
Le flux des passions humaines ,  
Ce flux qui , salutaire & funeste à la fois ,  
Nous conduit à de beaux rivages ,  
Et nous entraîne quelquefois  
Vers de sanglans écueils , entourés de naufrages ,  
Fuyant le luxe & le cahos ,  
Revole-t'il au sein des champêtres asyles ?  
Actif , même dans le repos ,  
Ses sens deviennent plus agiles.  
Son esprit plus fécond , touché de mille attrait ,  
S'étonne & s'attendrit du charme qui l'inspire.  
Les ruisseaux des vallons , les grottes des forêts ,  
Les épis ondoyans sous l'aile du zéphyre ,  
Les amours des oiseaux , leurs chants mélodieux ,  
Les feux du jour , l'azur des cieux ,  
Reproduits dans une onde pure ,  
Tout l'émeut , tout lui parle : ah ! c'étoit pour ses yeux  
Que l'Éternel fit la Nature ,

Un gland, qui détaché tombe au bord d'un ruisseau  
 Ton foule avec mépris, ce gland frappe sa vue;  
 Il voit tout un chêne, il le voit arbrisseau  
 Ou déjà caché dans la nue.

Le chêne, d'un bois sombre augmente les horreurs;  
 Ou, penché sur un fleuve, embellit son rivage;  
 Oppose aux brûlantes chaleurs  
 La voûte d'un épais feuillage;  
 Ou, flétri par l'hiver sauvage,

Prend de longs rameaux sans verdure & sans fleurs

Il prête un solitaire ombrage  
 Aux plaisirs des Amans, aux repas des Buvours;

Il battu par le fer, déchiré par l'orage,

Il cède en longs éclats à des coups destructeurs;

Où périt, sillonné par les traits du tonnerre;

Aliment d'un feu salutaire,

Il ranime à la fois mon sang & mes esprits;

Il s'élève en colonne & soutient des lambris;

Il brave sur les eaux, jusques dans ses débris;

Les aquilons fongueux qu'il bravoit sur la terre.

Et le Monde entier & ses loix,

Que font-ils sans l'être qui pense?

Que l'homme disparoisse, & tout change à la fois

Tout n'a qu'une vaine existence.

Son regard manque aux cieux, aux montagnes,

aux bois;

40 **LIEU PLUS JOLI**

Les astres, loin de sa présence,  
Se meuvent sourdement dans un morne silence  
Et l'auguste Univers sans témoin & sans voix,  
Est une solitude immense.

O charme inexprimable ! ô que j'aime à sentir  
Les mutuels rapports, l'invisible harmonie  
Qui soumet la nature à l'homme de génie !  
De son cœur dans le mien il la fait retentir.

Toutes les passions que nourrit la jeunesse,  
Qui prouvent ma grandeur non moins que ma  
faiblesse.

Il les imite & je les sens.  
Il perce les replis de l'ame des tyrans ;

Peint les horreurs de l'esclavage,  
Les tempêtes du cœur, les scènes du carnage ;  
De cent peuples armés les glaives menaçans,  
Sous de nombreux fléaux les humains gémissans  
Et lui-même effrayé, pâlit de son ouvrage.

Souvent pour ces mortels choisis,  
Les plus petits objets sont des traits de lumière.  
Par eux mille rapports tout-à-coup sont saisis.  
Un seul point leur découvre une immense carrière.

C'est leur esprit qui voit, qui remplit tous les lieux.  
Lui seul a tous les tons & parle à tous les âges.  
Sombre, léger, naïf, sublime, gracieux,



# DES RECUEILS. 235

Il fait jouir du calme & trembler des orages,  
 Voltige sur les fleurs & plane vers les cieux.

C'est l'aigle dont l'effor rapide

Frappe l'Olympe radieux,

Et qui, d'un regard intrépide,

Va fixer le soleil réfléchi dans ses yeux.

C'est une colombe légère

Qui fait voler un char peint de riches couleurs,

Parcourt les bosquets de Cythere,

Et promene Vénus sur des routes de fleurs.

Ou tel un rossignol, au milieu des ténèbres,

Fait retentir ses chants funèbres

Dans le calme effrayant des bois.

De la nuit sur mes sens il accroit la puissance,

Il gémit ; sa touchante voix

Remplit la solitude & charme le silence.

Depuis que la pensée anime l'Univers ;

Le Génie étincele & fermente sans cesse.

Des prodiges des cieux , de la terre & des mers ;

Il forme une immense richesse.

Ce trésor sous sa main s'élève lentement.

Vingt siècles entassés le grossissent à peine.

C'est-là que la raison humaine

De ses travaux actifs vient puiser l'aliment.

Elle y boit à longs traits les sources de la vie ;

Et par de longs efforts mûrit utilement

Ces vérités dont le Génie  
 Trouva le germe en un moment.  
 Du pouvoir du Génie, esclaves que nous sommes  
 Un seul homme, a souvent fait penser tous  
 hommes.  
 Aristote, Descarte, & Leibnitz & Newton  
 Ont maîtrisé par leur grand nom  
 Le troupeau des esprits vulgaires.  
 Le monde est attiré dans leur cours lumineux;  
 Et des peuples entiers, emportés dans leurs sphères  
 Y roulent encore avec eux.  
 Si l'homme éprouve enfin le charme impérieux  
 Qui de son sein fécond fait jaillir la lumière,  
 C'est alors qu'appellant sa force toute entière,  
 L'homme invente, émule des Dieux.  
 Soudain à ses regards qu'un feu céleste anime,  
 Mille objets, tirés du chaos,  
 Rémplissent la terre & les eaux;  
 Des êtres inconnus sortent du noir abyme  
 Les cieux ont des astres nouveaux.  
 Je le vois forcer des barrières,  
 Instruire & devancer les siècles à venir,  
 Chercher de nouvelles carrières,  
 Les mesurer, les applanir.

O Rameau! Dieu de l'harmonie!  
 Dans le bruit des Cités & dans les champs

De tes sons mon ame est ravie.

Les cachots éternels par toi me sont ouverts.

J'entends mugir au loin les flammes dévorantes ;

Dieux ! que de victimes tremblantes

Hurlent sous ces voûtes ardentes !...

J'ajouterois-tu pas aux horreurs des Enfers ?

Du séjour affreux des supplices,

Tu m'as transporté dans les Cieux.

Que d'éclat ! de grandeur ! d'immortelles délices !

Quoi ! tes accords victorieux

Résonnent dans l'Olympe, & l'ont surpris sans doute ;

Rameau ! le mortel qui t'écoute ,

Partage les plaisirs des Dieux.

Heureux qui, comme toi, sent une ardeur divine !

Il nous étonne sans efforts.

Il ne peut résister à de nobles transports.

Un Dieu le presse & le domine.

Où donc ce jeune Anglois va-t'il porter ses pas ?

Il s'arrache du sein d'une mere attendrie,

Il abandonne sa Patrie,

Et vole sur les mers à de lointains climats.

Il cherche des tombeaux, des temples, des portiques ;

Ces monumens des Arts enflamment ses esprits,

Il traverse à pas lents des ruines antiques ,

Et s'éclaire par les débris,

Est-ce dans les Cours, dans les Villes ;

48 LE PLUS JOLI

Qu'un mortel généreux remplit ses grands dessein  
 Captif au milieu des humains ,  
 Les monts & les déserts sont pour lui plus fertile  
 Il lui faut des lieux hérissés ;  
 Il s'arrête , il se plaît sur des roches affreuses  
 Où l'œil découvre au loin des forêts ténébreuses  
 Des volcans , des torrens glacés ;  
 Où de sombres objets , des beautés étrangères  
 Par le désordre & la grandeur ,  
 Font penser son esprit & palpiter son cœur ;  
 Où des lions ardens sortent de leurs repaires  
 Tandis que des aigles charmés ,  
 D'un vol dont frémit l'air , dans leurs serres sa-  
 glantes ,  
 Portent aux aiglons affamés  
 Des dépouilles encor vivantes.  
 Le globe du Soleil , & des remparts fumans  
 Les montagnes du Nord , & les champs d'Italie  
 Le sublime & le beau dans les lieux , dans les temps  
 Voilà les maîtres du Génie.

Mais sur-tout il nourrit sa fiere activité  
 Chez ces Peuples altiers , ennemis des couronnes  
 Où foulant à ses pieds les Tyrans & leurs Trônes  
 Règne l'auguste liberté.

Lorsque l'ambition , l'intérêt & la haine ,  
 De notre sang versent les flots ;  
 Lorsque

orsque le Fanatisme agite ses flambeaux ,

Que les poignards , les échaffauds ,  
ont de tout un Empire une sanglante arene ;  
d'un Peuple audacieux , fatigué de sa chaîne ;  
se un sceptre de fer par la main des bourreaux ,  
se sert un criminel qui l'abuse & l'entraîne ;

Alors , du même choc poussés ,  
armi tant de malheurs , de talens & de crimes ,

Fermentent les cœurs magnanimes ;  
transmis à l'avenir par des Peintres sublimes ,

De hardis objets sont tracés.  
près des jours de sang , Corneille ce grand homme ,  
Sujet , des Romains respiroit la fierté.

u second des Césars , le siècle respecté

Naquit des orages de Rome.

eur-être sans Cromwel , Milton n'eût pas été.

Tout passe , tout s'éteint , hors les dons du Génie.

le globe est un champ vaste où triomphe la mort.

es plus fiers Conquérans ont terminé leur vie.

e temps a consumé leur tombe & leur Patrie.

es États & les Mers sont les jouets du sort.

Celui qu'un feu sacré dévore ,

Des Dieux partage les Autels ,

C'est un Roi que son Peuple adore ,

Et dont les jours sont immortels.

entends la voix puissante & du Tasse & d'Homere ;

A travers la nuit des tombeaux ;

Tome IV.

C

C'est elle qui féconde & forme leurs rivaux.  
Paris doit être un jour une vaine poussière;  
De la Fontaine & de Moliere,  
Pour les derniers humains, les jeux seront nouveaux

O toi, dont l'ame active, aux grands objets  
nourrie,

Embrasse l'amitié, les Arts & la Patrie;  
Que de fois je t'ai vu, tout rempli des leçons  
Des Bossuets & des Miltons,

T'élancer avec eux dans leur course infinie  
Ah! tes honneurs seront les miens.

Ah! je sens, par tes entretiens,  
L'accord, trop peu connu, des esprits & des ames  
Mes goûts se forment sur les tiens,  
Oui, je pense avec toi, je brûle de tes flammes

Quand tous les êtres de nos jours  
Seront anéantis par un destin suprême,  
Quand nous ne vivrons plus, & que nos cendres  
même

Des torrens de la mort auront suivi le cours

Puis - je espérer qu'un peu de gloire  
M'unisse encore à ta mémoire,  
Qu'à l'aide de ton nom, & le mien & ces Vers  
Par la tendre amitié consacrés au Génie,  
Triomphent comme toi du temps & de l'envie,  
Et soient chéris de l'Univers.

M. BARTHE.

---

---

# É P I T R E

A M. LE BARON D'AIGUINES,

*SUR les Beautés de l'Art & de la Nature  
dans les Campagnes.*

O TOI, que j'aime & que j'envie,  
Toi, né pour les vertus, la gloire & le plaisir,  
Sous le beau ciel de ma Patrie,  
Quels soins occupent ton loisir ?  
A la toilette de ces Belles,  
Qui pourroient lire les Platons,  
Comme les Vers des Fontenelles,  
Parles-tu maintenant de rouge & de dentelles ?  
Fais-tu, près d'un miroir, de sublimes sermons ?  
Dans ton antique solitude,  
Épris des douceurs du repos,  
Mêles-tu le plaisir des rustiques travaux,  
Aux nobles transports de l'étude ?  
Peut-être dans un beau vallon,  
Méditant avec Locke ou le sage Addisson,  
De l'esprit tu goûtes les charmes.  
De quelques malheureux qui bénissent ton nom,  
Peut-être en ce moment ta main sèche les larmes.

C ij



Moi, j'ai quitté tous ces festins,  
Ces spectacles, ces bals; j'ai fui loin de la Ville,  
Pour une ame qui sent, les bois & les jardins  
Sont un délicieux asyle.

C'est Marly que j'habite : oui, je parcours des bois  
Qu'a plantés ce LOUIS dont le nom nous enflamme,  
La grandeur & le goût s'allioient dans son ame,  
Je reconnois celui qui fit trembler les Rois,  
Et soupirer plus d'une Femme.

Dieux ! que d'objets toujours nouveaux !  
Les pins touchent les Cieux de leurs cimes sauvages,

Les tilleuls, les jeunes ormeaux  
Courbent leurs dociles feuillages ;  
Forment des murs vivans, s'unissent en berceaux,  
S'élèvent en amphithéâtre ;

A la verdure des rameaux  
Les marbres animés ont mêlé leur albâtre,  
Non loin d'une Vénus au séduisant regard,  
A ce fouris vainqueur qui mérita la pomme,  
Le farouche Caton est armé du poignard,  
Dont périt avec lui la liberté de Rome.

Que de Héros fameux dont je sens la grandeur !  
Que de beautés pour qui je brûle !

Sur le front de Bellone éclate la fureur ;  
Flore badine auprès d'Hercule.

Mais l'eau fort en grondant d'un séjour souterrain,  
Et sous l'œil charmé des Naiades,

Vient baigner le gazon , & le marbre & l'airain ,  
Et se précipite en cascades.

Le Soleil qui se brise à travers les rameaux ,  
Colore des nappes liquides.

L'or des rayons se mêle à l'écume des eaux ,  
Et fait étinceler leurs diamans fluides.

Ailleurs , comme des traits perçans ,  
L'onde jaillit dans l'air ; avec force élancée ;  
Va mouiller le sommet des arbres frémissans ,  
Se recourbe en ovale , & retombe en rosée  
Dans les bassins retentissans.

Je vois la richesse & les grâces.  
J'applaudis à l'adresse , aux efforts des humains.  
Les Colberts , les Condés , ont connu ces jardins.  
Louis les habitoit ; j'y marche sur ses traces.

Je peux jouir de ses travaux ,  
Sans l'éclat importun de sa grandeur suprême.  
Je me plais à penser que sous un diadème ,  
On ne sçait pas jouir comme au sein du repos ;

L'Art étonne mes yeux par cent beautés magiques ;  
Mais faut-il admirer toujours ?  
J'apperçois , à regret , son faste & son secours.  
Je m'arrête , enchanté dans ces lieux magnifiques ,  
Mais je n'y veux point fixer mes jours.  
L'ame veut être délassée.

Ici je retrouve les Rois.

Je sens que sous leur main la Nature est forcée,  
Je me sens averti qu'ils me donnent des loix.

Tant d'uniformité m'ennuie.

Que de sueurs les ont baignés,  
Ces arbres, sous leurs yeux placés en symétrie,  
En pyramide, en vase, en globes façonnés;

Des Grands je plains les destinées.

Dans leurs pénibles jeux l'orgueil les suit encor;  
Pour transporter dans l'air ces ondes enchainées,  
Ils ont tari des fleuves d'or.

C'est vous que j'aimerai, c'est vous que je préfère,

Vergers, fontaines, clairs ruisseaux,

Bois épais, verdoyans côteaux;

Vous n'éblouissez pas, mais vous sçavez me plaire.

Des sables mêlés l'ennuyeux coloris,

Ne dépare point les vallées;

Je n'y mesure point de terres nivelées,

J'y foule des gazons fleuris,

Et ne m'attriste pas dans des longues allées.

Dans les champs naissent les beaux jours.

Jardins des Rois, cédez à leurs beautés touchantes.

Jardins, vous ressemblez aux Princesses des Cours,

Orgueilleuses de mille atours,

D'or, de rubis, de fard tristement éclatantes.

Je cherche la volupré

Dans les bras d'une Bergere,

Qui ne songe point à plaire ,  
Qui belle de sa beauté ,  
Danse & rit sur la fougere.

Que les simples appas d'un champêtre séjour  
Emeuvent puissamment nos ames !  
Le jeune homme , brûlant d'amour ,  
Y puise de nouvelles flâmes.

D'une absence cruelle il sent moins les rigueurs.  
Il trouve plus de pompe à l'aurore naissante ,  
De fraîcheur aux zéphirs , d'émail aux tendres fleurs.

Que dis-je ? il croit voir son amante.

Il parcourt d'une main tremblante ;

Il dévore des yeux ses attraits enchanteurs ;

Il lit dans ses regards tout l'amour qu'elle inspire ;

Il la conduit dans les forêts ,

L'invite à s'arrêter sous un ombrage frais ;

Y tombe à ses genoux , & l'entend qui soupire.

Si l'homme est accablé sous le poids des malheurs ,

S'il pleure son ami , son épouse , son pere ,

Une campagne solitaire

Réveille , & cependant console ses douleurs.

Il aime à s'écarter dans des retraites sombres.

Il y porte des pas errans.

Le silence des bois & l'épaisseur des ombres ,

Du flambeau de la nuit les rayons expirans ,

Des chênes abattus qu'ont brisés les orages ,

C iv.

Le bruit éloigné des torrens ,  
Un oiseau qui gémit au travers des feuillages ;  
Chaque objet l'intéresse & flatte son ennui.  
Son cœur dans les plaisirs trouveroit moins d'  
charmes.

Il s'arrête ; il se plaît à répandre des larmes.  
Il place la nature entre le monde & lui.

Quels sont ces rapports invincibles  
De mille objets divers l'un pour l'autre formés !  
Quel est donc ce pouvoir des êtres insensibles  
Sur tous les êtres animés ?

Qui me dévoilera l'influence secrète  
Des bois , des ruisseaux , d'un verger ,  
Sur l'ame active du Poète ,  
Sur l'ame oisive du Berger ?  
Enfans du Dieu de l'harmonie ,  
Amans de la nature , ô vous qui la chantez ,  
Vous ne l'observez pas dans le bruit des cités :  
Ces prisons des humains sont celles du génie.  
Vous fuyez dans les champs : l'imagination  
Y déploie , y nourrit ses flammes invisibles.  
C'est-là que sous des traits aimables ou terribles ,  
S'offre à vos yeux la fiction.

Tantôt , jeune Déesse , elle a le teint de Flore ,  
La beauté de Vénus à l'instant du réveil ,

Toutes les grâces de l'aurore ,

Et des yeux plus perçans que les traits du soleil.

Les couleurs de l'iris composent sa couronne.

Sa robe éclate au loin de perles , de saphirs.

Un nuage d'or est son trône ,

Et ses courriers sont les zéphirs.

Elle badine & rit sans cesse ,

Par-tout sa main sème des fleurs ,

Et sa baguette enchanteresse

Embellit les objets des plus vives couleurs.

Tantôt, c'est un géant dont l'aspect épouvante.

Il presse de son poids tout l'océan des airs.

Ses regards lancent les éclairs.

Du son de sa voix effrayante

Il ébranle la terre , & soulève les mers.

Il déchaîne les vents de leurs cavernes sombres.

Il vole sur un char d'airain.

Il fait gronder la foudre ; il ouvre de sa main

Et les palais des Dieux & les cachots des ombres.

Plaisirs de la retraite ! ô plaisirs des Beaux-Arts !

O que ne puis-je errer sur les pas de Virgile ,

Lorsqu'il va reposer son ame & ses regards

Sur un séjour pur & tranquille ,

Heureux de quitter Rome & la Cour des Césars !

Il contemple de loin un fertile rivage ,

L'or flottant des moissons, la pourpre des côteaux ;

L'ombre qui s'épaissit sur les toits des hameaux,  
Ou le soleil naissant que l'horison partage.  
Quand les feux du midi dessèchent les ruisseaux,  
Mollement étendu sous de rians berceaux,

Il goûte le frais du feuillage.

Quelquefois il sommeille au murmure des eaux,  
Il entend, du fond d'un bocage,  
Les mugissemens des taureaux,  
Les doux accords des chalumeaux,

Et les voix des Bergers qui chantent sous l'ombrage,  
Souvent, au milieu de la nuit,  
Il n'a point fermé la paupière,  
Tout se tait; la lune poursuit

Dans les cieux étoilés sa brillante carrière.

Il voit ses paisibles clartés

Tomber en se jouant sur des lacs argentés,  
Et former dans les bois, foiblement agités,  
Un mélange mobile & d'ombre & de lumière.

Il fixe tout pensif ces globes lumineux

Que dans l'ombre des nuits la nature déploie,  
Ces mondes suspendus à la voûte des cieux,  
Et frémit de respect, de surprise & de joie.

Mais si l'enthousiasme a subjugué ses sens,

Il court à travers les campagnes,

Franchit les bois & les montagnes,

S'affied sur des rocs menaçans,

▲ sa bouillante ardeur s'y livre sans mesure;



Porte des yeux étincelans

Sur le tableau de la nature.

Ce spectacle enchanteur excite ses transports.

Tout-à-coup il se le leve, il vole dans la plaine,

Et là, frémissant hors d'haleine,

Exhale son ivresse en célestes accords.

Une variété brillante

De la riche nature anime les tableaux.

Je vole à des climats nouveaux ;

Quelle scene effroyable à mes yeux se présente !

Il s'égare sur des deserts ,

Des fleuves , des forêts & des cirés lointaines.

De mousse & de gazon ces rochers sont couverts ;

Ceux-là courbés en voûte , & d'autres entr'ouverts ;

Quelques-uns ont roulé , vieillis par les hivers.

J'écoute le bruit sourd de ces eaux souterraines.

J'observe de ces monts l'auguste antiquité ,

Leurs contours , leur immensité ,

Les masses de glaçons qui couronnent leurs cimes.

Je mesure à loisir d'un œil épouvanté

La profondeur de ces abymes.

Que ces antres obscurs plaisent à mes regards !

Ces chênes , ces cyprès confusément éparés ,

Penchent leur tête altière , & montrent leurs racines.

Un lierre tortueux embrasse leurs rameaux.

Ce lac est parsemé de joncs & de roseaux.

Plus loin , de jeunes arbrisseaux  
S'élèvent parmi des ruines.

Sous quelques toits de chaume on voit briller des  
feux ,

Qui dans l'horreur des nuits , sous ces objets fu-  
nebres ,

Portent l'éclat d'un jour affreux ,  
Et font voir d'épaisses ténèbres.

Un charme redoutable enchaîne ici mes pas.

Je m'étonne & frémis de trouver des appas

A des lieux tristes & sauvages.

Échappés au torrent des âges ,

Ces lieux ont vu tomber des Trônes , des Etats ;

Ils périront un jour dans les débris du monde.

Ces gouffres à mes pieds me présentent la mort.

Mon ame , en méditant sa foiblesse & son sort ,

S'enfonce par degrés dans une horreur profonde.

Je nourris dans mon sein un agréable effroi.

J'admire la nature & puissante & féconde.

Je sens dans ces déserts les hommes loin de moi,

Ah ! c'est au bord de ces abymes

Que Lucrece ou Buffon couleroit de beaux jours,

C'est ici que perçant des mystères sublimes ,

Ils sçauroient dédaigner & la gloire & les Cours,

Quand les neiges éblouissantes

Couvrent au loin les champs glacés ,

Qu'au sein des forêts gémissantes  
Les cedres tombent fracassés ,

Que les fleuves cent fois poussés & repoussés ;  
Précipitent le cours de leurs eaux écumantes ,  
Que la fureur des vents sur les mers mugissantes  
Emporte des vaisseaux les débris dispersés ,  
Et frappe de terreur les villes chancelantes :

Le sage , en ces affreux momens ,  
Contemple sans pâlir ces terribles images ;  
Il sçait jouir , tranquille au milieu des ravages ;  
Du désordre des élémens.

Il sent l'ordre éternel au-dessus de nos têtes ;  
Il voit avec plaisir les horreurs des hivers ,  
Et l'équilibre heureux , soutien de l'Univers ,  
Qui rend utiles les tempêtes.

Il veut saisir tout ces trésors  
Que des siècles d'étude ont effleurés à peine ;  
Les nœuds de l'immuable chaîne  
Qui lie & suspend tous les corps ,  
Tant de propriétés , d'espèces , de ressorts ;  
Il embrasse , il parcourt l'immensité des choses ;  
Des sels , des eaux , des feux combine les rapports ,  
Discute les effets , approfondit les causes ,  
S'élance vers le Dieu de tant d'êtres divers ;

Admire autant ses mains fécondes  
Dans l'aile d'un insecte ou le sable des mers ,  
Que dans l'éclat des cieux & la foule des mondes.

Tu sçais le prix de ces instans ,  
Tu goûtes ces plaisirs inconnus au vulgaire ,  
O mon ami ; le don de plaire  
N'énerve pas toujours les sublimes talens.  
Je t'ai vu regarder d'un œil philosophique  
Le superbe & sombre tableau ,  
Tracé par la nature au pied de ton château.  
Pour en peindre l'image effrayante & rustique ,  
D'Homere ou de Rembrant que n'ai-je le pinceau ?  
O souvenir mêlé de joie & de tristesse !

Parmi les fêtes & les jeux  
Que poursuit dans Paris la riante jeunesse ,  
Je regrette les jours , si chers à tous les deux ,  
Qu'à l'envi remplissoient les Arts & ta tendresse.  
Dans ces jardins si beaux qui délassoient un Roi ,  
Où Racine touchoit la lyre ,  
Je regrette ces lieux où mon ami respire ;  
Mon cœur y vole auprès de toi.

*Par le même.*



## VERS

A M. L'INTENDANT  
ET A M<sup>ME</sup>. L'INTENDANTE  
D'ORLÉANS.\*

Jouissez, Époux glorieux ,  
Du doux plaisir de la louange ;  
Un bonheur pur & sans mélange  
Est le prix de nos tendres vœux.  
Nous admirons le beau spectacle  
Qui vient de surprendre nos sens ;  
Marville, (a) en lettres d'or, a prononcé l'Oracle,  
Et nous participons à ses jeux innocens ;  
Mille applaudissemens sinceres  
Sont les témoins de nos ardeurs ,  
Croyez qu'en mêmes caracteres  
Ce nom que vous aimez est gravé dans nos cœurs.

\* Le lendemain de la Cérémonie Baptismale d'une Fille de M. l'Intendant, nommée par la Ville, les Comédiens voulurent participer à la Fête : dans leur Ballet, chaque Figurant fit paroître une Lettre d'or ; le tout assemblé formoit le nom de l'enfant, précédé du mot, VIVE.

(a) Directeur de la Troupe.

---

VERS  
A MADAME  
L'INTENDANTE  
D'ORLÉANS,

*Qui quëtoit pour des Incendiës.*

**D**E nos Infortunés le sort vous intéresse,  
Vous suivez votre heureux penchant ;  
Un zèle toujours pur vous anime & vous presse,  
Pour nous quel exemple touchant !  
Recevez ma légère offrande ,  
Je fais ce que je puis pour seconder vos vœux ;  
Bien volontiers je ferois mieux ,  
Si ma fortune étoit plus grande :  
De nos biens , de nos cœurs vous sçavez disposer ,  
Tout sert votre ame généreuse ,  
Vous nous charmez , belle Quêteuse ,  
Eh ! qui pourroit vous refuser !



# ODE SUR LA GLOIRE.

**F**ANTÔME séduisant , son flatteur , vaine gloire ;  
A qui l'Antiquité fit dresser des Autels ,  
Fille des préjugés , est-ce donc ta mémoire  
Qui flatte les Mortels ?

Jalouse du repos , tu regnes près du Trône ;  
Sans craindre le péril , le Soldat suit tes pas ;  
Le Vieillard méprisant la mort qui l'environne ,  
Affronte le trépas.

Aux Sçavans comme aux Rois ne fers-tu pas de  
guide ?

Tu soutiens la vertu , tu fais fleurir les Arts ;  
Mais ce n'est que pour toi qu'un Philosophe avide  
Porte aux Cieux ses regards.

Quoiqu'à de vrais plaisirs la gloire nous conduise ,  
Doit-elle mériter tous nos empressements ?  
Qu'importe à des vainqueurs qu'on les immortalise ,  
Lorsqu'il n'en est plus temps ?

Auguste fut couvert d'une gloire immortelle :  
Sans doute il eût goûté le plus parfait bonheur ,



S'il avoit assouvi l'ambition cruelle  
Qui dévoreroit son cœur.

Jeune homme ! (a) s'écria ce Sage de la Grece,  
Aux portes d'Orient tu viens donner des loix,  
Afin qu'un Peuple oisif au sein de la mollesse,  
Exalte tes exploits.

Près du Gange étonné, tu bornas ta conquête ;  
Mais tu ne bornas pas tes vœux ambitieux :  
Il manquoit à ta gloire une route secrète  
Pour parvenir aux Cieux.

Toi dont la renommée égala la vaillance ,  
César ! viens , vois , triomphe , & soumets l'Univers :  
Tu fais trembler le monde , & tu meurs sans défense  
Par un triste revers.

Passé des Monts d'Afrique aux Alpes escarpées ,  
Annibal ! les Romains déjà te sont soumis :  
Mais un revers t'attend.... De tes brillans trophées  
Le poison est le prix.

O vous , nés pour jouir d'une gloire plus pure ,  
Héros ! dépouillez-vous de votre cruauté :  
La vertu nous conduit par une route sûre  
A l'immortalité.

(a) Alexandre.

M. MOLINE.

## LE BONHEUR.

A MADEMOISELLE F\*\*\*

Je veux, jeune & belle Glycere,  
Du bonheur tracer le tableau;  
Je tiens de l'Enfant de Cythere,  
Et mes couleurs & mon pinceau.

C'est de lui que tu tiens tes grâces,  
Qu'on voit éclore sur tes pas,  
Ces ris qui volent sur tes traces,  
Pour ajouter à tes appas.

Si l'esprit, la délicatesse,  
Viennent se peindre dans tes yeux,  
Ce n'est qu'au Dieu de la tendresse,  
Que tu dois ces dons précieux.

Reçois donc le sincere hommage,  
Que t'adresse aujourd'hui mon cœur;  
Je vais te parler le langage  
Qui nous mene droit au bonheur.

Ce n'est ni l'or ni la naissance,  
Qui peuvent rendre l'homme heureux;  
Les fastes des Cours, l'opulence,  
Ne sont point l'objet de mes vœux.

Des honneurs la troupe frivole,  
N'offre qu'un éclat emprunté,  
Qui bientôt loin de nous s'envole,  
Et que suit l'insipidité.

Le laurier dont elle couronne  
De furieux Usurpateurs,  
Vaut-il le myrte qu'Amour donne  
A de paisibles possesseurs ?

Le plaisir vaut mieux que la gloire,  
Je lui consacre mes beaux jours ;  
Mon ame, au Temple de mémoire,  
Préfère celui des amours.

En vain la sévère sagesse  
Ride son front contre les ris ;  
Je dépeins ce qui m'intéresse,  
C'est pour toi seule que j'écris.

Qu'importe d'un sot, d'une prude,  
Le ton froid & déclamateur ?  
Libre de toute inquiétude,  
Je ne consulte que mon cœur.

Ce qui me plaît, ce qui me touche,  
Sçait prendre le ton du bon sens ;  
Ce n'est pas à l'hiver farouche  
A porter envie au printemps.

Une Bergere qui sçait plaire,  
Sent naître bientôt les soupirs;  
La beauté ne devient austere,  
Qu'après la saison des plaisirs.

Loin des jaloux & de l'envie;  
Mettons à profit nos beaux jours;  
Unissons l'aimable folie,  
Avec la troupe des Amours.

Le Temps sur son aile légère;  
Fuit, court & s'envole à nos yeux:  
Jouïssons, aimable Clycere,  
D'un bien qui nous égale aux Dieux.

Du libertinage cynique  
J'abhorre les noires fureurs;  
Et de la fermeté stoïque  
Je blâme les folles erreurs.

Je ne veux point à la mollesse  
Offrir un sacrilège encens,  
Ni par une austere sagesse  
Condamner des jeux innocens.

Je veux faire un juste partage  
Entre le trop & le trop peu;  
Qui fuit l'excès, voilà le Sage;  
La volupté tient le milieu.

Viens donc sur ces aimables rives:  
Un ruisseau formé par l'Amour,  
Roule ses ondes fugitives  
Au pied des côteaux d'alentour.

Vois-tu ces bois & cet ombrage?  
Pour nous dérober aux fâcheux,  
De ses rameaux, de son feuillage,  
Ce myrte couvrira nos jeux.

Je verrai la troupe légère  
Des Grâces, des folâtres Ris,  
Orner le teint de ma Bergere  
D'un vif & tendre coloris.

Ton Berger devançant l'aurore,  
De ses feux tiendra sa beauté:  
Sur son sein tu verras éclore  
Les roses de la volupté.

Là, d'un agréable système  
Épurant les tendres douceurs,  
Nous jouirons du bien suprême  
Dans l'épanchement de nos cœurs.

M. GAUDE,



# O D E

## AU PRINCE DE CONDÉ.

DANS la nuit du tombeau quel rayon lumineux ;  
D'un (a) Heros qui n'est plus, nous retrace l'image ?  
Est-ce lui que je vois, est-ce un de ses neveux ?  
Entre les deux CONDÉ partageons notre hommage ;

Tel que l'astre du jour, voilant à l'Univers  
Ses feux étincelans pour les produire encore ,  
Ne semble renoncer à l'empire des airs ,  
Que pour nous procurer une nouvelle aurore ;

Tel parmi les Bourbons, un Héros de leur sang ;  
A la postérité se trouve d'âge en âge ;  
Il est toujours entr'eux quelques Héros naissans ,  
Qui du ciseau fatal nous dérobent l'outrage.

Prince, c'étoit ainsi que tes soldats charmés ;  
Te volant sur tes pas, célébroient la victoire ;  
Tandis que d'autres chœurs d'ennemis défarmés ;  
Implorant ta clémence, établissoient ta gloire.

A la fleur de ses ans, s'il brave les hafards ;  
François, reposez-vous sur sa haute sagesse ;

(a) Le Grand CONDÉ.

Plus d'un jeune BOURBON , surpassant les Césars  
Fit à de vieux guerriers respecter sa jeunesse.

Muses , consacrons-lui d'éternels monumens ;  
Ses succès répétés comblent notre espérance :  
Je parle de CONDÉ , que le livre des temps  
S'ouvre pour recueillir un nom cher à la France.

Dans (a) les champs de Butzbach , Mars paroit  
Et soudain ,

Sur un trône de fer , la discorde ennemie  
Fait briller le flambeau dont elle arme sa main :  
L'air frémit , le sang coule , & la terre est rougie.

François , (b) ce n'est pas vous que la mort  
frappé :

CONDÉ sçait allier la prudence à l'audace ;  
Et par nos bataillons , Brunswick (c) enveloppé  
Abandonne , en fuyant , l'airain (d) qui vous menace

Enfin le jour (e) arrive , où la gloire a marqué  
A deux Princes rivaux une égale carrière ;  
CONDÉ part le premier ; & Brunswick attaqué ,  
Du mont (f) qu'il occupoit se fait une barrière

(a) Affaire du 25 Août 1762.

(b) Nous ne perdîmes que quatre hommes.

(c) Le Prince Héritaire.

(d) L'ennemi abandonna , en se retirant , trois piéces de canon.

(e) Affaire du 30 Août 1762.

(f) Mont St. Jean , près Friedberg.



L'implacable Bellone a donné le signal ;  
La mort à sa fureur prête ses voiles sombres ,  
L'écho fait raisonner l'homicide métal ;  
Et le Sryx sur ses bords voit accourir les ombres.

Avancez, Boisgelin, (a) CONDÉ vous suit de près ;  
L'atasseur vous précède (b) & vous, Troupe célèbre,  
Ces Escadrons ferrés semblent braver vos traits !  
C'est vous qu'on a chargé de leur pompe funebre.

Audacieux Vulcains , (c) dont les rapides feux  
Portent au loin les coups que vous bravez sans cesse,  
Intépides Soldats ! CONDÉ lit dans vos yeux  
D'un courage obstiné l'efficace promesse.

Qu'entends-je ? le plomb vole , & Brunswick  
irrité ,

Par de nouveaux efforts dispute la victoire ; (d)  
Je vois le sang couvrir le François arrêté ;  
Je vois entr'eux & lui , le carnage & la gloire.

C'en est fait , il a fui. L'arbitre des combats  
Juge du haut des airs , & compte les victimes :  
Il voit CONDÉ (e) vainqueur affronter le trépas :  
Il enchaîne la mort dans ses sombres abymes.

(a) Brigade de Boisgelin.

(b) La Gendarmerie.

(c) Corps Royal.

(d) Nos troupes repoussées revinrent plusieurs fois à la charge.

(e) Le Prince de CONDÉ ayant poursuivi les Ennemis jusqu'au Village de Nidermerle , le Comte de Stainville qui étoit

La discorde s'envole. Entendez-vous ces cris,  
 Dont la naïve joie exprime la tendresse ?  
 Ces soldats triomphans , font un peuple d'amis,  
 Dont le nom de CONDÉ (a) ranime l'alégresse.

Dépouillant avec eux la fierté de son rang,  
 Sa bonté généreuse encourage leur zèle :  
 Je ne retrouve plus le Prince dans son camp ;  
 C'est le Chef adoré d'une troupe fidelle.

Superbes Demi-Dieux , vous dont la dignité  
 Est l'esprit qui vous meut , est l'instinct qui vous  
 guide :

O vous , qui vous parez d'un éclat emprunté,  
 Qu'un orgueil dédaigneux ne soit plus votre égide

posté aux débouchés du Village , les chargea de nouveau , & leur tua beaucoup de monde.

(a) Le Prince de CONDÉ a fait dans cette journée 1200 prisonniers , a pris 14 pieces de Canon , & deux Étendards.

## ÉPIGRAMME.

UN petit Souverain , d'un très-petit Empire,  
 Bâtit un fort immense , & crut avoir raison :  
 Mais , dit Machiavel , vous y mettez donc , Sire,  
 Tous vos sujets en garnison !

M, IMBERT.

---

---

# ÉPITRE

## À LISETTE.

**V**ous m'accusez de paresse & d'oubli ;  
Fait-on jamais , hélas ! ce qu'on souhaite ?  
Depuis un mois je n'ai point vu Lisette ;  
Depuis un mois le ciel ne m'a souri ;  
Par vos yeux seuls le ciel est embelli.  
Si je cédois , charmante bagatelle ,  
À mon penchant , je vous verrois toujours ;  
Peut-on vous voir assez , quand tous les jours  
Vous nous offrez une Grâce nouvelle ?  
Déjà l'esprit s'en vient adroitement  
S'unir chez vous au naïf sentiment ,  
Et l'art hâtant son heureuse imposture ,  
Vous demander aux mains de la nature.  
Vous distinguez les diamans des fleurs ,  
Du linge uni l'élégante dentelle ;  
Vous possédez les goûts les plus flatteurs ;  
Vous connoissez le rapport des couleurs ,  
Le nouveau choix de la mode infidelle ,  
L'heureux secret d'être en effet plus belle.  
Vous bavardez assez légèrement ,  
De la raison fuyez le ton maussade ,

D ij

Grondez, boudez avec quelqu'agrément,  
Sçachant sur-tout être à propos malade.  
Combien de fois, au fond de votre cœur,  
Redites vous ; car, petite machine,  
De vos ressorts je connois la valeur,  
Le jeu secret, du moins je vous devine !  
» O quand pourrai-je avoir, comme Maman,  
» Une toilette ; ainsi d'Achille enfant  
Les premiers vœux, l'audace anticipée,  
Ne respiroient qu'une homicide épée.  
Enfin, ceci je vous le dis tout bas,  
Votre Maman ne vous entendra pas ;  
Un certain Dieu, le maître en l'art de plaire,  
Qui fuit vos pas, qui déjà vous éclaire,  
Dont la main sûre avec goût vous conduit,  
Quand vous mettez vos cornettes de nuit,  
M'a rapporté que sa jeune écolière  
Sçait corriger un mouchoir trop austère,  
Qui redemande à toujours s'attacher,  
Quoiqu'il n'ait rien encore à nous cacher ;  
Car à douze ans on ne se montre guere.  
Mon petit doigt qui n'est pas un menteur,  
M'a dit aussi, qu'écoutant l'enchanteur  
Qui nous meut tous, & déjà vous commande,  
Cet amour propre, un second créateur,  
Sur vos deux pieds vous vous faifiez plus grande  
Pour présenter au trumeau complaisant,

Un œil fripon , un minois agaçant ,  
Que tout-à-coup une glace polie  
Dans son crystal reçoit & multiplie ,  
Et vous répète en les embellissant ;  
Mes vœux feroient qu'un prestige plus grand  
Pût animer ces images muettes ,  
Que votre absence , hélas ! rend au néant !  
On ne sçauroit avoir trop de Lifettes.  
Mais qu'ai-je dit ? une , c'est bien assez !  
C'est même trop ! cet aveu-là vous blesse , )  
N'est-il pas vrai , Lifette ? vous taxez  
Un tel propos de grosse impolitesse ,  
De votre erreur aurai-je à murmurer ?  
On peut encore à douze ans ignorer  
Des complimens l'usage & la finesse.  
Je le prévois , Lifette , de ces jeux  
Je me verrai la victime cruelle ,  
Et pour mon cœur , d'aimable bagatelle  
Vous deviendrez un objet sérieux . . . .  
A ce discours , pour vous vrai bavardage ,  
Vous me traitez de fou , d'extravagant ;  
Rien de plus juste , oui ; mais quel est le sage  
Qui parleroit à ma place autrement ?  
Apprenez donc quelle raison puissante  
M'empêche enfin de vous voir plus souvent ;  
Je crains...quoi?.. vous..votre surprise augmente ;  
Moi ! vous , Lifette ; oui vous même... comment,

Poursuivez-vous , le trait est admirable ;  
Vous me craignez , moi je suis redoutable ,  
J'inspirerois à quelqu'un la terreur ?  
Et depuis quand un enfant fait-il peur ?  
Il est un Dieu , Lisette , votre Maître ,  
De ce Dieu-là l'on ne vous parle pas ,  
Que j'ai dépeint attaché sur vos pas ,  
Que vos regards déjà nous font connoître ,  
Qu'à votre tour vous même connoîtrez ;  
Car de ses traits quels cœurs se sont parés ?  
De tous les Dieux , c'est le plus grand , sans doute  
Le plus à craindre aussi , tout le redoute ;  
Sur tous les cœurs son Empire s'étend ,  
Ses jeux cruels , l'épouvante du monde ,  
Troublent l'enfer , le ciel , la terre & l'onde ;  
Or , ce Dieu-là , Lisette , est un enfant ;  
Je vois en vous son image fidelle ,  
Et comme lui vous pourriez quelque jour  
En badinant , folâtrant sur son aile ,  
Vous imitez si bien votre modèle ,  
Sans y penser , me donner de l'Amour....  
J'ai dit le mot ; quel mot pour votre oreille ,  
De l'Amour ! oui de l'Amour. Qu'est cela ,  
Repliquez-vous ? trop gentille merveille !  
De l'Amour ; c'est.... c'est.... quelque chose... là  
Comme.... l'esprit ne sçauroit vous le dire ;  
On sent l'Amour , on ne peut le décrire ;

Tenez, Lifette, attendez un moment....  
 Vous avez eu la fièvre ? Oui, mais bien forte ;  
 Avec frisson ? avec redoublement ?  
 Eh bien ! l'Amour est un plus grand tourment,  
 Et sur la fièvre encor ce mal l'emporte ;  
 Vous souvient-il que le poulx incertain,  
 Fait tac, tic, tac..... comme une montre enfin :  
 Le cœur encore en amour bat plus vite,  
 La maladie à chaque instant s'irrite ;  
 C'est par les yeux que nous prenons, hélas !  
 Ce mal cruel, qui ne s'évite pas,  
 Et nous aimons l'objet qui nous le cause ;  
 Cet objet seul a pour nous des appas ;  
 Nous ne voyons sur la terre autre chose ;  
 Sans nul regret, pour lui nous donnerions  
 Tous nos plaisirs, nos joujoux, nos bonbons.  
 Est-il auprès de nous ? Dieux quelle joie !  
 Qu'avec transport notre cœur se déploie !  
 Tout ce qu'il dit est enchanteur, divin ;  
 Nous touche-t'il la main, un doigt ? soudain  
 Nous ressentons une rapide flamme  
 Qui se répand & court dans notre sein :  
 S'éloigne-t'il ? il emporte notre ame ;  
 Nous courons vite à notre appartement,  
 Pour y penser seule & sans nous contraindre ;  
 Nous en parlons, non pas devant Maman,  
 Car nous aimons ; qui sçait aimer, sçait feindre ;



Mais en nous-même, & toujours tendrement ;  
Nous en rêvons ; quel agréable songe !  
Nous le voyons mille fois plus charmant ;  
Nous voudrions dans cet heureux mensonge  
Couler nos jours , dormir incessamment.  
La triste voix d'une cruelle Mie ,  
Nous ravit-elle à cet enchantement ?  
De cet objet notre ame est si remplie ,  
Que bien souvent avant le Créateur ,  
Nous lui donnons malgré nous notre cœur.  
Ce n'est pas tout ; vient-on nous faire lire ,  
C'est son nom seul , hélas ! que nous lisons ;  
Bien plus encor , vient-on nous faire écrire ,  
C'est son nom seul , hélas ! que nous peignons.  
Dans nos travaux son image nous trouble ;  
Si nous brodons , nous brodons à l'envers ;  
Si nous cousons , nous cousons de travers ;  
De jour en jour notre embarras redouble ;  
A-t'il laissé tomber , non son bouquet ,  
Un tel trésor seroit trop en effet ,  
Mais une fleur , une feuille légère ,  
A nos regards que cette feuille est chère !  
Nous admirons sa forme , sa fraîcheur ,  
Nous lui trouvons un parfum enchanteur ,  
Elle est pour nous la fortune suprême ,  
Nous la mettons contre notre cœur même.  
Est-il malade , avec lui nous souffrons ;

C'est dire peu que souffrir , nous mourons.  
 A-t'il repris sa santé , tous ses charmes ,  
 Nous ne sçaurions écarter nos alarmes ,  
 Et pour sa vie encor nous frissonnons :  
 Il va venir. Non , rien n'est comparable  
 Au doux plaisir que déjà nous goûtons.  
 Nous l'entendons , plaisir plus délectable !  
 Nous le voyons , plaisir inexprimable !  
 Nous avons tout , quand nous le possédons ,  
 Nous perdons tout lorsque nous le perdons.  
 Voilà , Lisette , en peu de mots l'image  
 Du mal qu'on nomme Amour ; je l'ai dépeint  
 Tel qu'on le sent , tel qu'il trouble à votre âge ;  
 Au mien cent fois il doit être plus craint ;  
 Plus il vieillit , plus il fait de ravage.  
 Si le cruel , dont le fatal poison  
 Pour me punir égara ma sagesse ,  
 Si cet Enfant , qui nous trompe & nous blesse ,  
 A quelques fleurs , c'est pour votre saison ;  
 C'est au berceau que l'Amour nous caresse ,  
 Il vous amene , avec la fiction ,  
 Ces deux Circés qui le suivent sans cesse ,  
 L'aimable erreur , la douce illusion ;  
 Ouvrez votre ame à ces enchanteresses ,  
 Un cœur tout neuf doit croire à leurs promesses ;  
 Gardez-vous bien sur leur séduction  
 De concevoir le plus léger soupçon ,

D'apprécier leurs trompeuses largeesses ;  
 Leurs biens si faux , sont pour vous des richesses  
 Et laissez-moi , privé de passions ,  
 Du droit heureux d'avoir une foiblesse ,  
 Donner enfin à la réflexion  
 Les derniers jours d'une courte jeunesse :  
 Quand on ne peut inspirer la tendresse ,  
 N'est-il pas temps d'écouter la raison ?

M. D'ARNAUD

## V E R S

*IMITÉS DE L'ANGLAIS.*

**L**A nuit en te glissant dans les yeux de Clélie  
 Sommeil , peintre charmant , de tes traits les plus  
 doux

Daigne employer pour moi la flatteuse magie  
 Peins-moi tendre , soumis , mourant à ses genoux  
 Mais si de mon amour l'image trop naïve ,  
 Alarmoit de son cœur l'innocence craintive ,  
 Écarte tes pavots , sage & discret sommeil ,  
 Qu'avec toi dans l'oubli ce portrait se replonge  
 Laisse ouvrir ses beaux yeux , permets qu'un prompt  
 réveil ,

La calme , en l'assurant que ce n'étoit qu'un songe

## LE VALLON.

## IDYLLE

A MADAME \*\*\*

QUE ce Vallon me plaît ! qu'il flatte ma pensée !  
 Qu'avec plaisir mon âme y renferme ses vœux !  
 Loin des vaines erreurs de la foule insensée ,

Loin d'un monde tumultueux ,  
 Des Cours , fatigué d'un pénible esclavage ,  
 Moi-même rendu , pourrois-je vivre en Sage ,  
 Et posséder enfin l'art d'être heureux ?

Antômes séducteurs que l'orgueil fait éclore ,  
 Avez-vous pu jusqu'ici m'abuser ?

Hélas ! dès ma première aurore ,  
 Que n'ai-je , sur ces bords , appris à mépriser  
 Ce qu'un Peuple imbécille adore ?

Que j'aime ce Ruisseau ! modeste dans son cours ,  
 Du vrai bonheur il me dépeint l'image ;

S'il ne voit point un superbe rivage ,  
 Du moins de fleurs il est orné toujours ;

Il s'égare , à son gré , dans sa course inconnue ,  
 Et promène , libre de fers ,

Son onde abandonnée à sa pente ingénue ,  
 Jusqu'à l'instant fatal qu'il roule au sein des Mers !...

D vj

Et moi, moi malheureux, qui de l'aveugle envie  
 Ai, sans le mériter, épuisé les fureurs;  
 Moi, qui connois si bien le néant des grandeurs  
 De ces terrestres Dieux à qui l'on sacrifie,  
 Je subirai l'Arrêt de la commune Loi,  
 Sans avoir pu donner un instant de ma vie,  
 Au doux plaisir de me remplir de moi!...  
 Mais faut-il m'arracher de ce séjour champêtre  
 J'étois en ce moment le Roi du monde entier  
 Le Sage, hélas! va s'oublier,  
 Et l'esclave va reparoître.

M. D'ARNAUD.

---

## LA FEMME COMPATISSANTE.

### C O N T E.

**J**E viens vous conter mon chagrin;  
 Dit Perrette à son Médecin;  
 Mon mari devient asthmatique.  
 Notre Esculape lui réplique:  
 Rassurez-vous, on voit cette espece de gens  
 Souffrir beaucoup, mais vivre très-long-temps  
 Pour s'en débarrasser il faut qu'on les assomme  
 Perrette aussi-tôt s'écria:  
 Monsieur, faites que mon pauvre homme  
 Souffre le moins qu'il se pourra.

# ÉPIÔRE

## A CHLOÉ.

Il n'est point de forfaits qu'on n'impute à l'Amour ;  
Ses fleches sont empoisonnées ;  
Le Caucaſe & les Pyrénées ,  
Dans leurs rochers, dit-on, lui donnerent le jour :  
Il ſe nourrit de pleurs, c'eſt le Tyran du monde,  
Tout y ſeroit ſans lui dans une paix profonde ;  
Lui ſeul en trouble le repos.  
Ne prête point, Chloé, l'oreille à ces propos ;  
Si pour nous en punir ce Dieu quittoit la terre ,  
On verroit tout languir , tout perdroit ſes appas ;  
L'hiver, les glaçons, les frimats ,  
Sans ceſſe nous feroient la guerre ;  
L'Amour eſt le Dieu du Printemps ,  
Le feu de ſon flambeau ranime la Nature ,  
Fait croître les moisſons, donne aux prés leur  
verdure ;  
C'eſt lui qui fait bondir les troupeaux dans les  
champs ;  
C'eſt lui qui peint les fleurs des couleurs les plus  
belles ;  
Ce qu'on nomme zéſphir eſt le vent de ſes ailes

L'Univers, en un mot, lui doit ses agrémens ;  
L'Amour embellit tout, jusqu'à la beauté même,  
Ou plutôt il fait la beauté.

C'est à lui qu'un beau teint doit sa vivacité ;

Par lui, par son pouvoir suprême,  
Des bouclés de cheveux ornés de quelques fleurs,  
Sont autant de filets où se prennent les cœurs ;  
Ce sourire enfantin, ce son de voix qui touche,  
Et ce je ne sçai quoi dont le charme secret  
Invite les baisers à voler sur ta bouche,  
Tu les tiens de l'Amour, c'est un don qu'il t'a fait.

Ne pense pas qu'en ce tableau,  
Du Peintre de Philippe imitant l'artifice,  
Je te montre l'Amour du côté le plus beau ;  
Je ne sçais point tromper, rends-moi plus de justice.  
Pour convaincre ton cœur de ma sincérité,  
Ecoute ce récit par maint Grecs attesté :

Les Dieux en corps & Junon à leur tête,  
Chez Jupiter se rendirent un jour ;

Tous, de concert, se plaignoient de l'Amour,  
Et concluoient dans leur requête  
Qu'il falloit le bannir du céleste séjour.

Pour l'accusé, Jupin demande grace ;  
Mais c'est en vain, on s'écrie, on menace,

S'il ne fait droit, de désertier sa cour :  
Vesta, Cérès, vont chercher le coupable,

Pour qu'il ne leur échappe pas.



Les barbares , de fers chargent ses petits bras ;  
Rien ne peut désarmer leur cœur impitoyable ;  
Lui , croit que c'est un jeu , tend les mains sans  
effort ;

Mes grands Mamans , dit-il , si vous serrez trop  
fort ,

Vous vous en souviendrez , je vous la garde bonne.

Ah ! si je puis avoir mon tour ;

Vous le sçavez , des fers que l'Amour donne ,

Les marques restent plus d'un jour :

Conduit dans le Sénat céleste ,

Il y cherche Vénus d'un regard agité ;

Quand quelque part se trouve la beauté ,

L'Amour n'a rien à craindre de funeste.

Vénus étoit absente ; aux bords du Simois ,

Dans les bras du Dieu de la guerre ,

La Déesse ne songeoit guere

Qu'on pût se plaindre de son fils.

Ce petit Dieu ne voyant pas sa mere ,

Sent de son cœur la crainte s'emparer :

Hélas ! dit-il , quel crime ai-je pu faire ?

Puis tout-à-coup il se met à pleurer.

Que l'Amour est touchant quand il verse des larmes !

Un mortel se fût adouci ,

Il eût soudain rendu les armes ;

Les vieilles Déités ont le cœur endurci.

Chassé du séjour du tonnerre ,

Il fut relégué dans ces lieux ;  
 A cela qu'ont gagné les Dieux ?  
 Ils sont venus le chercher sur la terre.

M. DESMAHIS,

A MADAME DE.\*\*\*  
 DU CHATEAU DES DÉLICES.

L'ART n'y fait rien : les beaux noms , les  
 beaux lieux ,

Très-rarement nous donnent le bien-être ;  
 Est-on heureux , hélas ! pour le paroître ?  
 Et suffit-il d'en imposer aux yeux ?

J'ai vu jadis l'Abbesse de la Joie ,  
 Malgré ce titre , à la douleur en proie :  
 Dans Sans-Souci , certain Roi renommé ,  
 Fut des soucis quelquefois consumé.

Il n'en est pas ainsi de mes retraites :  
 Loin des chagrins , loin de l'ambition ,  
 De mes plaisirs elles portent le nom :  
 Vous le sçavez , car c'est vous qui les faites.

M. DE VOLTAIRE.



---

---

# PORTRAIT D'UN PRINCE RELIGIEUX.

*ODE tirée en partie du Pseaume C.*

Au comble des honneurs du souverain pouvoir,  
Sur le Trône où ta main daigna me faire asseoir,  
C'est toi seul, ô mon Dieu, que je fers & que j'aime!  
J'ai mis tout mon espoir en ton nom glorieux :

Des grandeurs l'appas dangereux,  
L'image des plaisirs, l'éclat de Diadème,  
De toi, de ta bonté suprême,  
Jamais, Dieu tout-puissant, n'ont détourné mes yeux.

Dans ta justice & ta science  
J'ai trouvé le repos du cœur,  
Et je n'ai vu de vrai bonheur,  
Que dans l'amour de l'innocence.  
C'est elle qui rend l'homme heureux,  
Toujours pure, toujours aimable,  
Des jours les plus délicieux  
Elle est la source inépuisable.

De lâches Publicains, de bas adulateurs,  
De la raison des Rois avides corrupteurs,  
Ont essayé, mon Dieu, de graver dans mon ame,  
Le mépris de ton Peuple & de la vérité.

De ces monstres d'iniquité  
J'ai percé les détours, j'ai dévoilé la trame;  
Et dans le zèle qui m'enflamme,  
J'ai puni leur orgueil & leur impiété.

Sous mes yeux une langue obscène,  
N'ose insulter à la pudeur,  
Et mon front n'offre au vil flatteur,  
Que de l'horreur & de la haine.

Je ne peux voir qu'avec effroi,  
La médifance & l'injustice;  
L'imposteur pâlit devant moi,  
Et mon mépris fait son supplice.

Hélas! à quels malheurs sont exposés les Rois!  
Que d'ennemis sans nombre à combattre à la fois!  
D'exécrables flatteurs, ardens à les séduire,  
S'emparent de leur cœur, corrompent ses penchans:  
Esclaves de mille brigands,  
Ils jettent dans leurs mains les rênes de l'Empire;  
A les pervertir tout conspire,  
Misérables roseaux, jouets de tous les vents.

Ah! que ta clémence infinie,  
Éloigne de moi ces malheurs,  
Seigneur, & que toute ma vie  
Soit l'éloge de tes faveurs!

Qu'il t'aime toujours, qu'il te craigne,  
 Ce Roi selon tes sentimens !  
 O Dieu ! qu'aimé des bons, son regne  
 Ne soit en horreur qu'aux méchans !

M. l'Abbé DE REYRAC.

## LA PEINTURE A LA MODE.

A M. L. M. D. M.

VÉNUS un jour, du bout de son fuseau,  
 Essayoit d'une main légère,  
 De former de mes traits le ressemblant tableau :  
 Pour toile, Amour lui prêtoit son bandeau.  
 Tandis qu'occupé de lui plaire,  
 J'espérois de me voir & plus jeune & plus beau,  
 Le fuseau se rompit ; & d'abord, à sa Mere,  
 L'Amour présente son flambeau.  
 D'un ton moqueur, & d'un air de mystère,  
 Il le lui donne, en ajoutant ces mots :  
*C'est pour achever de le peindre. . .*  
 Je ne sçais si je dois m'en plaindre ;  
 Mais il m'a brûlé jusqu'aux os !

M. D\*\*\*



---

---

ODE  
ANACRÉONTIQUE

A MADAME DE \*\*\*

**D**E ses doux bienfaits, le Printemps  
A peine couronnoit ces rives ;  
A peine dans nos bois naissans,  
Rentroient les Dryades craintives.

L'unique objet de tous mes vœux ;  
Des Grâces, des Amours suivie,  
Eucharis, parcouroit ces lieux ;  
Ils fixoient son ame attendrie.

Voyez, disoit cette Beauté,  
En souriant à la verdure,  
Quelle heureuse variété  
Nous offre déjà la Nature ! ...

Eh ! devons-nous être surpris  
Que la Nature soit si belle ?  
Tu viens, ma charmante Eucharis,  
De lever tes beaux yeux sur elle.

M. D'ARNAUD.

## ÉPIÔRE

### A THISBÉ.

THISBÉ, ne cherchons point la félicité pure ;  
Les biens sont ici-bas semés à l'aventure ,  
Les maux y croissent avec eux :  
Le plaisir est la fleur d'un arbruste épineux ;  
On détruit cette plante à force de culture :  
Se conformer à la nature ,  
Est tout l'art de se rendre heureux.  
Mais résistant toujours, d'autant plus qu'elle presse ;  
Opposant à ses loix de fâcheux préjugés ,  
Toujours punis & jamais corrigés ,  
Ses rebelles enfans la combattent sans cesse ,  
Le Conseiller d'État veut pratiquer l'amour ;  
Le jeune Colonel veut prêcher la sagesse ;  
Lâis veut passer pour Lucrece ;  
La prude Arsinoë veut séduire à son tour ;  
Le Marquis non Lettré veut s'ériger en Maître ;  
Le grave Président veut être homme de Cour ,  
Et la moins belle veut paroître  
Aussi belle que vous , Brionne & Pompadour.  
Est-il donc de l'humaine essence ,  
De négliger les biens qui germent sous nos pas ;



Pour rechercher la jouissance

De tous ceux que nous n'avons pas ?

Chacun pourroit jouir renfermé dans sa sphere,

Chacun de qu'il a desirant le contraire,

Veut agrandir son cercle, & le rend plus étroit;

Du desir d'être heureux naît le bonheur des hommes

Nous oublions ce que nous sommes,

Occupés de ce qu'on nous croit.

Que nous fait cependant ce que l'erreur publie ?

En quoi me nuit un fou me taxant de folie ?

Que me sert d'être sage au jugement d'autrui ?

Thisbé, que vous importe un récit infidèle

Qui couronne mes feux quand vous êtes cruelle ;

On qui dans vos plaisirs suppose de l'ennui ?

A peine un sentiment veut sortir de notre ame,

Qu'un monstre qui naquit de la crainte du blâme,

L'y fait rentrer soudain,

Il rend le vrai douteux, & le feux vraisemblable ;

Il change l'amour en dédain,

Donne au mépris un air affable,

Fait quitter Adonis pour écouter Vulcain ;

Il mene au bal celui que la foi tyrannise ;

Celui qui ne croit point, il le traîne à l'Eglise :

Ce monstre est le respect humain.

Sur ce monstre, Thisbé, remportez la victoire ;

Livrez-vous à vos goûts, permettez de tout croire

Et par vos amours même illustrez votre nom :

Allez sans masque au Temple de mémoire :  
 Avec plus de plaisir la galante Ninon ,  
 Trouvé le moyen d'avoir autant de gloire  
 Que la dévote Maintenon.

M. DESMAHIS.

## REFLEXION.

PAR le plus étonnant génie ,  
 Voltaire est de ce monde aujourd'hui le flambeau ;  
 Il gouverne à son gré le compas d'Uranie ,  
 La plume de Clio , le masque de Thalie ,  
 De Melpomene le pinceau.  
 Apollon lui prête sa lyre ;  
 Ce Dieu qui l'anime & l'inspire ,  
 Lui donne chaque jour un triomphe nouveau ;  
 Ses Ecrits ouvrent le tombeau  
 A l'envie , à la jalousie ;  
 Et de la fausse hypocrisie ,  
 Il a déchiré le bandeau.  
 Il sert d'organe à la Victoire ;  
 Les Rois & les Héros sont par lui , tour-à-tour ,  
 Conduits au Temple de mémoire ,  
 Il s'occupe à chanter la Gloire . . . . .  
 Moi , je ne chante que l'Amour !

M. DE C\*\*\*

---

---

# VERS

## A MADAME D\*\*\*

---

DANS votre Château si vanté,  
Vous qu'on envie & qu'on adore,  
Pour l'esprit & pour la beauté;  
Je reviens donc jouir encore  
Des douceurs de la liberté,  
Du silence des bois & des parfums de Flore  
Du crépuscule & de l'aurore,  
Des dons de la Nature & de la vérité.  
Mais à tous ces dons je préfère  
Vos charmes, vos talens, vos goûts:  
Ovide retenu par des liens si doux,  
Dans son affreux désert eût cru vivre à Cythère  
Tous nos plaisirs enfin ne seroient rien sans vous  
Les Amours & les Jeux vous prennent pour leur  
Mère;  
Et le front couronné des fleurs d'Anacréon,  
De votre séjour viennent faire  
Le véritable Panthéon  
De tous les Dieux qui savent plaire.

M. DESMAHIS

# LA COQUETTERIE.

O D E

A M<sup>LE</sup>. HENRIETTE DE B\*\*\*

*QUI l'avoit demandée à l'Auteur.*

FUREUR trop avide de plaîre ,  
 Charme qui séduis les mortels ,  
 Puisse-je d'un bras téméraire  
 Renverser tes foibles Autels !  
 Minerve (a) , que ta voix me guide :  
 Oppose en ce jour ton égide  
 Au fantôme qui nous séduit :  
 Naïveté , conduis ma lyre ,  
 Je veux faire aimer ton empire  
 Au sexe aimable qui te fuit.

Et vous , son élève charmante ,  
 Vous en qui brille également  
 La vertu , la beauté touchante ,  
 Grâce , esprit , candeur , sentiment ;  
 Jeune Iris , soyez mon modèle ,  
 D'une touche heureuse & nouvelle

(a) Minerve est prise ici pour la Sagesse.

Tome IV.

E

Venez embellir mes tableaux :  
Délicateffe sans parure ,  
Et toi , belle & simple nature ,  
Soyez l'ame de mes travaux !

Renais , âge d'or , âge auguste ,  
Où , tendres au sein du bonheur ,  
Nos ayeux , d'un pas ferme & juste ,  
Suivoient la pente de leurs cœurs :  
Libres d'orgueilleuses chimères ,  
Les mortels osoient être freres ;  
La sagesse dictoit leurs loix.  
Tendre Amour , aimable innocence ,  
Ta voix couronnoit leur constance ,  
Ils étoient heureux à ta voix.

D'une mutuelle tendresse ,  
Deux cœurs naïvement épris ,  
Au sein d'une innocente ivresse  
En goûtoient le tranquille prix.  
Hilas aimoit , osoit le dire ;  
Doris dans un heureux délire  
Recevoit ses soins les plus doux.  
O tendresse adorable & pure !  
Tes hiens , présens de la Nature ,  
Sont encor méconnus de nous.

Qué vois-je ? dans ce cercle immense ;  
Siège agréable des Amours ,

Vingt favoris de l'inconstance  
Jurent qu'ils aimeront toujours :  
Éleve & rivale des Grâces ,  
Hébé voit voler sur ses traces  
Tous les cœurs rangés sous ses loix.  
Les ris , la douceur engageante ,  
Du plaisir l'amorce brillante ,  
Tout décide un funeste choix.

Sensible à l'aveu de leur flamme ;  
Hébé soupire , s'attendrit ;  
Elle paroît livrer son ame  
Au délire qui les séduit.  
Ses yeux conduits avec adresse ,  
Par une agréable finesse  
Portent l'espoir dans tous les cœurs.  
Beauté séductrice & trompeuse ,  
Fuis : bientôt la raison heureuse  
Va nous dévoiler tes fureurs.

Eh quoi ! d'une injuste manie,  
Me verra-t-on , suivant le cours ,  
Préférer la coquetterie  
A la voix des chastes Amours !  
Verrons-nous , ô sexe frivole !  
De ton orgueil la vaine idole  
Éblouir nos foibles esprits ,  
Et dérober un juste hommage

Au rare & modeste assemblage  
Des qualités que je chéris ?

Heureux qui d'une ardeur touchante ;  
Loin des Grands , des Cours & des Rois ;  
Goûte la douceur séduisante ,  
Qui du sentiment suit les loix !  
Qui , dans les bras de sa Bergère  
Méprisant la grandeur altière ,  
Vit du genre humain ignoré ;  
Qui craint les Dieux , qui fuit les vices ;  
Du sort méconnoît les caprices ,  
Et d'Iris est le seul adoré.

De ce penchant qui vous entraîne  
Suivez le préjugé flatteur ;  
Chloris (a) , que l'Amour vous enchaîne ,  
L'Amour conduit au vrai bonheur.  
Ornement de ces bords tranquilles ,  
Osez fuir dans ces doux asyles  
Les feux de mille Amans trompeurs ,  
Un seul est fait pour vous soumettre ;  
Jeune , tendre , heureux , fait pour l'être ;  
Amour unira vos deux cœurs.

Daignez d'une Muse tremblante  
Excuser les foibles transports ,  
O vous dont la voix éclatante

(a) Jeune Demoiselle , amie inséparable de Mlle. de B...



Sçait former d'immortels accords !  
 Comment Peintre , Amant & timide ,  
 Au Dieu que je pris pour mon guide  
 Arracher un masque imposteur ?  
 Comment d'un sexe que j'adore  
 Braver sur un hautbois sonore  
 Les doux yeux & l'art enchanteur ?

Dans ma franchise atrabilaire ,  
 Mon but fut peu d'être applaudi ;  
 Il fut d'obéir , non de plaire ;  
 J'obéis , & j'ai réussi !  
 Jeune Iris , si ma main tremblante  
 A d'une Muse obéissante  
 Tracé sans art les sentimens ,  
 Mon cœur lui servira d'excuse  
 Il dictoit , & la jeune Muse  
 Se plaît dans ses égaremens.

M. DAUGIER.



## L'AMOUR ET L'ESPÉRANCE.

## ODE ANACRÉONTIQUE

A MADAME DE \*\*\*

**D**eux Enfans semoient tour-à-tour  
 Les fleurs, les plaisirs sur ma vie,  
 Le doux espoir, le tendre Amour,  
 Tous deux m'enchaînoient à Délie.

Quand l'un faisoit couler mes pleurs,  
 Et me plongeoit dans les alarmes,  
 L'autre adoucissoit mes douleurs,  
 Et venoit essuyer mes larmes.

Celui que j'avois préféré,  
 Quoiqu'il eût un front hypocrite,  
 L'aveugle Enfant s'est retiré,  
 Et mon cœur s'envole à sa suite.

L'espoir voudroit me soulager,  
 Et me tromper sur mon absence ;  
 Eh ! peut-il me dédommager  
 Des plaisirs de la jouissance ?

M. D'ARNAUD.

# ÉPIÎRE

## A MONSIEUR D\*\*\*

QUITTEZ la palette légère

Où l'amour broye encor vos plus belles couleurs :  
Appelé par Thalie à de plus grands honneurs ,  
Il est temps qu'aujourd'hui , d'une main plus sévère ,  
Pour achever la peinture des mœurs ,  
Vous repreniez le pinceau de Moliere.  
Laissez-moi des amans le tendre caractère ;  
C'est à moi qu'il convient de chanter leurs dou-  
ceurs ,

Moi qui toute ma vie auprès d'une Bergere  
Ai porté la houlette & le chapeau de fleurs.

Tandis qu'au sein de la mollesse ,  
Fuyant la table ouverte & le souper prié ,

Vous accordez vos jours à l'amitié ,  
Et consacrez vos nuits à la tendresse ,

L'honnête homme par-tout se voit humilié

Par mille sots de toute espece ;

Essa'n fâcheux , qui trop multiplié

Abuse de votre paresse ,

Et qui par ses succès se croit déifié.

Voyez passer Cléon ; sa brillante voiture

E iv

Le mene avec fracas chez Life, chez....  
C'est à l'entendre encore une aventure ;  
Sa visite est un rendez-vous ;  
Des amans qu'on avoit , il a fait la rupture ,  
Et c'est enfin pour lui qu'on les a quittés tous,  
Regardez la jeune Glycere ,  
Qui dans la crainte des jaloux ,  
Ecoute en même-temps l'Abbé , le Militaire ,  
Le Magistrat , l'homme d'affaire ,  
Quelquefois même son Epoux ,  
Sans les aimer & sans leur plaire.  
Par cette esquisse trop légère  
D'originaux qu'on ne peut corriger ,  
Ami charmant , c'est à vous de juger  
Des portraits qu'il vous reste à faire ,  
Pour les punir & nous venger.  
Peignez aussi l'insensible Coquette  
Qui veut plaire toujours sans jamais s'engager ,  
La dédaigneuse & l'indiscrete ,  
L'ami trompeur avec l'amant léger.  
Si pourtant quelquefois , pour toucher une belle ,  
Vous voulez peindre encor le tendre sentiment ,  
L'amour heureux avec l'amour fidèle ,  
Venez chez moi , mon Eglé vous appelle ;  
Vous y verrez avec quel agrément  
Cette jeune Beauté toujours vive & nouvelle ,  
Entre le goût & l'enjoûment ,

fait enchanter les jours que je passe auprès d'elle ;

Mais je vois qu'insensiblement

Je vous ramène à la tendresse :

Ah ! pardonnez ce mouvement

D'un amant trop épris, qui plein de son ivresse ;

Vous écrit même en ce moment

Sur les genoux de sa Maîtresse.

M. DESMAHIS.

## M A D R I G A L

### A MADemoiselle C\*\*\*

Vous êtes belle, Eglé, vous avez de l'esprit,

Des talens & de la mémoire,

Tout le monde le sçait, & chacun vous le dit,

Vous seule n'en voulez rien croire.

Quel sort peut être, hélas ! plus triste que le mien ?

Mon cœur depuis long-temps soumis à votre empire,

Brûle en secret pour vous, il murmure, il soupire ;

Eglé, si vous n'en croyez rien,

Qu'ai-je gagné de vous le dire ?

M. DUDERÉ DE LA BORDE.

## BOUQUET

A M. P\*\*\*

**D**ES Grâces à Cythere on célébroit la fête,  
 Porte-leur un bouquet, me dit le tendre Amour.  
 Je partoais, je voloïs; quand l'amitié m'arrête,  
 Pour vous d'un même soin me chargeant à son tour  
 C'est votre fête aussi, dit-elle.

Elle veut qu'en son nom je vous offre des fleurs  
 Mais je n'ai qu'un bouquet; que ma peine est  
 cruelle!

A l'amitié paroîtrai-je infidelle?

Ou le serai-je au Dieu des cœurs?

Que faire? ... Un seul bouquet! ... Ah je vous  
 le présente:

Acceptez-le, P\*\*\* ma peine finira.

L'amitié sera très-contente,

Et l'amour me remerciera.



## ÉPIÔRE

A M. DE VOLTAIRE.

J<sup>E</sup> naquis au pied du Parnasse,  
Et mes foibles yeux en s'ouvrant,  
Vous y virent au premier rang,  
Près de Virgile & près d'Horace.  
Vous étiez au-dessus du Tasse,  
J'étois au-dessous de Ferrand;  
De vos pas je perdis la trace,  
Depuis je fus toujours errant;  
J'ai pris des leçons en courant,  
Et de Sénèque & de Bocace;  
Enfin, dans mon séjour natal,  
Plein d'une ambitieuse audace,  
Je reviens brîguer une place,  
Entre Têrence & Juvenal:  
Vous me trouvez bien téméraire,  
Mais plein de l'amour des Neuf Sœurs,  
J'aspire aux plus grandes faveurs,  
Pour obtenir la plus légère.

J'ai cherché d'abord à Cythere  
La beauté, les grâces, l'amour;

E vj



Mais j'ai trouvé dans cette Cour,  
L'intrigue au lieu de l'art de plaire,  
L'intérêt au lieu du desir,  
La débauche au lieu du plaisir,  
Le scandale au lieu du mystère;  
Petrone y parut trop austere,  
On le quitta pour Tigellin,  
Canidie en chassa Glycère,  
Et l'Albane, à la main légère,  
Fut remplacé par l'Arétin.

Non moins vainement au Portique,  
J'ai cherché la sagesse antique;  
C'est-là que le Démon du bruit  
Régne avec l'ignorance altiere;  
J'y cherchois l'ordre & la lumiere,  
J'y vis le cahos & la nuit:  
C'est-là que la pédanterie,  
Toujours cite, argumente, crie;  
Quelques fous, à triste maintien,  
Y parlent du souverain bien;  
On se loue & l'on s'injurie,  
On s'ennuye & l'on n'apprend rien.

Paris, la rivale d'Athenes,  
Fertile comme elle en chansons,  
En bons mots, en satyres vaines,  
Pour un Socrate a dix Zénons;

Pour un Platon vingt Diogenes ,  
Pour une Abeille cent Frélons.

J'étois dans les noirs tourbillons  
De ces insectes parasites ,  
Comme Regnard chez les Lapons ,  
Comme Ovide au milieu des Scythes ;  
A ma Patrie enfin rendu ,  
A mon atelier revenu ,  
Loin du boudoir d'une Coquette ,  
Au cœur faux , à l'air ingénu ,  
Loin du froid manteau d'Épictète ,  
Et du masque de la vertu ,  
Je vais préparer ma palette ,  
Et peindre tout ce que j'ai vu.  
Je peindrai la blonde Égérie ,  
Cette Laïs à sentiment ,  
Cette prude à tempérament ,  
Qui pleure sans être attendrie ,  
Qui contre les mœurs se récrie ,  
Et change tous les mois d'Amant.  
Je peindrai ce faux Aristide ,  
A l'esprit sec , au cœur glacé ,  
Au ton dur , au sourcil froncé ,  
Ignorant qui toujours décide ,  
Important par - tout déplacé.

Mais les mœurs que j'aurai dépeintes ,

Avec un fidèle pinceau ,  
Ne paroîtront-elles pas feintes ,  
Quand j'exposerai leur tableau ?  
Nos mœurs qui ne sont que des modes ,  
Ont moins de rapports quelquefois ,  
Avec celles de l'autre mois ,  
Qu'avec celles des Antipodes.  
Dans ses erreurs, dans ses excès ,  
Qui peut saisir l'esprit François ?  
Nos sottises, nos ridicules ,  
S'échappent en mille globules ;  
C'est le vif argent dispersé ,  
L'œil a peine à suivre ses traces ;  
Mais quand ce métal est fixé ,  
Il fait qu'on se voit dans nos glaces.  
Tel est l'Art : quel en est le prix ?  
Des Gens titrés le froid souris ,  
Et de Messieurs les Beaux-Esprits  
Le sot dédain , la basse envie ,  
Il faut marcher toute sa vie ,  
Entre la haine & le mépris.  
Que Moliere quitte la tombe ,  
Et qu'à la France il soit rendu ,  
Demain le Misanthrope tombe ,  
Et le Tartufe est défendu !  
Heureux pourtant si je rassemble  
Quelques débris de ses crayons !

Mais plus-heureux qui vous ressemble,  
 Et qui peut allier ensemble  
 Tous les esprits & tous les tons !  
 Heureux du moins si sur vos traces  
 Je vais sacrifier aux Grâces ;  
 Heureux même d'être envié,  
 Si comme vous, malgré l'envie,  
 Je pouvois partager ma vie  
 Entre la gloire & l'amitié !

M. DESMAHIS.

## BOUQUET A MA FEMME.

Je voudrois, ô ma Souveraine,  
 Pouvoir te cueillir une fleur,  
 Sans lui ravir cette fraîcheur,  
 Qui peint si vivement la tienne ;  
 Mais je sens aujourd'hui  
 Qu'il faudroit être Zéphyr même ;  
 Eh ! comment, près de ce qu'on aime,  
 Devenir léger comme lui ?



---

---

# ODE ANACRÉONTIQUE

A MADAME DE \*\*\*

J'AVOIS l'âge du tendre Amour ;  
Je n'avois point sa perfidie ;  
Je le vois careffer un jour  
L'émail riant de la prairie.

Du papillon il avoit pris  
L'erreur & les ailes brillantes ;  
Et toujours sous mon œil épris ,  
Ramenoit ses couleurs changeantes.

L'admirer , vouloir m'en saisir ,  
Furent à peu-près même chose ;  
Il n'ignoroit point mon désir ,  
L'Amour sçait les transports qu'il cause.

Je l'ai faisi. Dieux ! quelle erreur !  
De ma main qui le tient à peine ,  
L'Amour s'élance dans mon cœur ,  
Il y resta pour vous , Ismene.

M. D'ARNAUD.

# ÉPIÎTRE

## A UNE DÉVOTE.

CRUELLE Eglé, daignez m'entendre !

Tandis qu'occupé loin de vous ,

Celui qui vous prêcha le cilice & la cendre ,

Enseigne tristement ce qu'on ne peut comprendre ;

Ou peut-être en secret se permet tous les goûts ,

Qu'en public il vient de défendre ;

Je rends à vos beautés l'hommage le plus tendre ,

Vous seriez à ses pieds , je suis à vos genoux ,

Du culte de l'Amour , je viens , timide Apôtre ,

Oubliant mon bonheur pour m'occuper du vôtre ,

Profiter d'un instant difficile à saisir ;

Vous m'enflammez du plus ardent desir ,

Mais rejettez mes vœux , couronnez ceux d'un  
autre ,

Si de lui votre cœur attend plus de plaisir.

Pouvez-vous préférer les plus arides plaines

A des vallons fleuris par cent ruisseaux coupés ,

A ces ombrages frais , des routes incertaines ;

Aux plus riches côteaux , des rochers escarpés :

Quittez le Thabor pour Cythere ,

Le froid , le triste Scapulaire

Pour la ceinture de Vénus ;  
A ce Pseautier chargé d'*Agnus* ,  
Substituez Chaulieu , la Fontaine , ou Voltaire ;  
Et rendant votre égarement ,  
De votre bonheur tributaire ,  
Mettez dans le beau reliquaire  
Le portrait d'un fidèle Amant.

Quittez Eglé , quittez pour un plus doux système  
Thérèse & ses vapeurs , Paschal & son dilème :

Fuyez le spectre à long manteau ,  
Qui contre la raison prononçant anathème ,  
De l'erreur sur vos yeux étendit le bandeau ;  
Ainsi qu'une victime échappée au couteau ,  
Fuyez le chef cruel des modernes Druides :  
Son organe sinistre a mille fois glacé

Les Amours badins & timides ,  
Pareil à ce dragon que la Fable a placé  
Près du jardin des Hespérides :

C'est lui qui combattant vos plus heureux penchans ,  
Vous a dit que les biens dont la nature abonde ,

Ne sont faits que pour les méchans ;  
Et qu'on punit là-bas des plus cruels tourmens ,

Les plus doux plaisirs de ce monde ;  
Vous perdez vos beaux jours dans ces illusions ,

Et votre ressource est de croire  
Qu'un être bien-faisant , dans l'éclat de sa gloire ,  
Jouit de vos privations.



Le premier qui s'en fit une si fausse image,

Fut le premier blasphémateur ;

Le plaisir seul annonce un souverain auteur ,

Le plaisir le plus grand est le plus pur hommage.

Armé contre les cœurs cruels ,

L'arbitre des humains puniroit-il le vôtre ,

D'avoir fait son bonheur par le bonheur d'un autre ?

Les jeux de ses enfans , les plaisirs mutuels ,

Pour ce pere commun seroient-ils une offense ?

C'est du mal qu'ils se font qu'il doit prendre vengeance.

Quand il se plut à vous former ,

Qu'il répandoit sur vous un attrait invincible ,

Que sur ces mêmes bords où vous deviez charmer ,

Il me fit naître avec un cœur sensible ;

Pouvoit-il , justement , me défendre d'aimer ?

Dans les traits de votre visage ,

N'a-t'il uni la grâce à la beauté ;

N'a-t'il doué vos sens de tant d'activité ,

Que pour en condamner l'usage ?

Pour les doigts grelottans d'un mari vieux & laid ,

Auroit-il arrondi ce sein que j'idolâtre ;

Et pour rouler un chapelet ,

A-t'il formé ces mains d'albâtre ?

Non , de l'hymen en vain vous alléguez les loix ;

Le serment vient du cœur & non pas de la voix ;

L'Amour de vous lier a seul le privilège ,

Celui que malgré vous on a mis dans vos bras ,  
Profanateur de vos appas ,  
Est coupable d'un sacrilège. ....

Vos préjugés sont affoiblis ,  
Aux transports d'un amant abandonnez ces lis ,  
Livrez-lui ce corail , & ces boutons de roses ,  
Respirez avec lui loin des regards jaloux ,

Entre vos levres demi-closes ,  
Ce que l'amour a de plus doux.

On voit mille sectes diverses ,  
D'absurdités s'entre-amuser ,  
Et jusques à des Sœurs converses ,  
Sur la grace dogmatiser ;

Mais sur la douceur d'un baiser  
On n'a point fait de controverses.

Aux rives de la Seine , au bord du Tanais ,  
Sans catéchisme on apprend comme on aime :  
Il est des mœurs , des loix de différens pays ,

La nature est par-tout la même.

Ce qu'on fait par instinct ne fut jamais pervers ,  
Tout sentiment d'amour est vertueux sans doute.  
Quand ce charme au printems se répand dans les airs  
Sur les Cieux abaissés le Créateur écoute

Le Cantique de l'Univers ;

A notre ame l'Amour est aussi nécessaire ,  
Qu'aux plantes la chaleur , à nos yeux la lumière  
Des plus brillantes fleurs il forme ses liens ;

Pour tous les maux souverain baume,

Quintessence de tous les biens;

Tous les autres plaisirs sont accrus par les siens.

Ici, dessous un simple dôme

Adoucit les mœurs d'un Maître dangereux;

Là, sous le toit couvert de chaume,

Il console des malheureux.

Sous le corset d'une fille craintive,

Il rougit des trésors de sa gorge captive;

Il allume en secret les timides desirs.

Là, de sa mere qu'il embrase,

Faisant voler au loin sa tunique de gaze,

Enivre les sens dans le sein des plaisirs.

Les plus grands des humains il reçut les hommages;

La peinture occupa les plus rares esprits;

Homere, en ses divins Écrits,

Vous en offre par-tout les plus vives images :

Sur le sommet d'Ida, quand la Reine des Dieux

Envoie aux vœux brûlans du Maître du Tonnerre;

Les naissantes fleurs embellissent la terre.

Les charmes de l'Amour, symbole ingénieux,

Vous, qui, des jasmins & des roses,

Reprenez les doux parfums & les vives couleurs;

Mélange exquis des plus aimables choses,

Sur ces gazons faire éclore des fleurs.

M. DESMAIS.



---

## ÉPIÔRE

### A M. DE MARVILLE.

SI du reste de ma jeunesse  
Je puis jouir en liberté,  
Et consacrer à la mollesse  
Des jours sîlés par la santé,  
Je n'irai plus perdre ces heures  
A chercher des biens superflus,  
Dans les fastueuses demeures  
Des Séjans & des Lucullus.  
Une bonne plaisanterie,  
Un ingénieux enjouement,  
Une agréable rêverie,  
Un voluptueux sentiment,  
Se rencontrent trop rarement  
Dans une riche galerie,  
Et dans sa petite maison,  
D'où rien de grand ne se découvre,  
Nous trouverons sur un gazon  
Le bonheur exilé du Louvre.  
Cet humble & tranquille réduit,  
Placé loin des sots & du bruit,  
Sans marbres, sans bronzes, ni glaces,

Aux plaisirs du cœur dédié,  
 Sera la chapelle des Grâces,  
 Et le Temple de l'Amitié.  
 Là, disciples de Théophraste,  
 Nous rirons de ce fat ambré,  
 Qui bâille dans un fallon vaste,  
 Encor trop étroit à son gré,  
 Et qui du Vulgaire admiré,  
 Comme un plomb vil est le contraste  
 De l'or dont il est entouré.  
 Esclave ou tyran de sa femme,  
 Honteux ou vain de ses ayeux,  
 Cet ignorant sentencieux  
 Rit des sottises qu'il déclame,  
 Et dans ses meubles précieux,  
 Tout est fait pour frapper les yeux,  
 Mais rien n'est fait pour toucher l'ame.  
 A tous les préjugés soumis,  
 Cet homme accablé de richesses,  
 N'a que d'infidèles Maîtresses,  
 Et que des gourmans pour amis.  
 Tandis qu'avec peine il digere,  
 Qu'il pense faux avec travail,  
 Ou qu'il boude dans son Serrail,  
 L'Amour me conduit chez Glycere.  
 On nous sert un soupet frugal,  
 Sa main, qu'un ras de lis compose,

Me présente l'heureux crystal,  
 Qu'a touché sa lèvre de rose.  
 Tu connois cette volupté,  
 Toi qu'avec plaisir je contemple,  
 Au sein de la sobriété,  
 Ami de la simplicité,  
 Contre une fortune plus ample,  
 N'échange point la liberté.  
 Les vrais plaisirs sont dans ta sphere,  
 Sans obscurité, sans éclat;  
 A-t-on besoin d'un grand état,  
 Quand on a le bonheur de plaire?

*Par le même.*

## EPIGRAMME.

LORSQUE la fièvre & ses brûlantes crises  
 Ont de notre machine attaqué les ressorts,  
 Le corps humain est un champ clos-alo  
 Où la nature & le mal sont aux prises.  
 Il survient un aveugle, appelé Médecin,  
 Tout au travers il frappe à l'aventure;  
 S'il attrape le mal, il fait un homme sain,  
 Et du malade un mort, s'il frappe la nature

M. LE MIERRE

ÉPITR

## ÉPITRE

A MADAME \*\*\*

QUOI ! je n'ai point encor chanté  
 Les charmes d'une noble aïfance,  
 Cet air que donne la bonté,  
 Ce sourire de bienveillance,  
 Ces nuances de volupté,  
 Et ces grâces de bienfiance,  
 Dont on colore la beauté.  
 Oui, vous avez l'art adorable;  
 Le talent de nous animer;  
 Mais si vous ne voulez point aimer;  
 Que vous servira d'être aimable ?

Croyez-vous que passé trente ans,  
 L'on doive désertir Cythere ?  
 Quand on sçait aimer on sçait plaire,  
 Qui sçait plaire est dans son printemps :  
 Plus la rapidité du temps  
 Nous entraîne vers l'Élysée,  
 Plus notre ame désabusée,  
 Doit sentir le prix des instans.

Tome IV.

E



Adoptez ce tendre système,

Que le sentiment soit vainqueur ;  
L'Amour est le Dieu du bonheur,  
Et ses plaisirs le bien suprême.

M. DESMAHIS.

---

---

ODE ANACRÉONTIQUE,


A MADAME DE \*\*\*

J'E voyois Ismène infidelle,  
Ouvrir son cœur à d'autres feux ;  
Je la voyois toujours plus belle,  
Et j'en étois plus malheureux.

Au sein de la tristesse même,  
S'exhaloient mes vives douleurs ;  
De son bandeau le Dieu suprême,  
L'Amour accourt sécher mes pleurs.

Au lieu d'en effuyer mes larmes,  
Mets-le sur mes yeux, Dieu charmant ;  
La cause, hélas ! de mes alarmes,  
Finit à mon aveuglement.

M. D'ARNAUD.



## ÉPI TRE

A MADemoiselle DE.....

**V**ous objectez toujours votre âge ;

Pouvant jouir , vous regrettez ;

Sur vos pas le plaisir volage

Veut se fixer , vous le quittez.

Vous ne vous croyez qu'estimable ;

Et vous ne voulez qu'estimer ;

Tout le monde vous trouve aimable ,

Pourquoi refusez-vous d'aimer ?

Des premiers feux de notre aurore ;

Au crépuscule de nos jours ,

Il est un intervalle encore

Que doivent remplir les amours.

Comme au milieu de ses journées ;

Phébus rassemble tous ses feux ;

C'est au midi de nos années

Que l'amour comble tous nos vœux.

Tendre , complaisant & solide ,

Plus vrai sans être moins charmant ,

Il devient d'autant plus timide ,

Qu'il connoît mieux le sentiment.

F ij

Ce Dieu vient de tracer lui-même  
 Ces vers dictés par la raison ;  
 Quand on peut trouver qui nous aime ;  
 L'amour est toujours de saison.

M. DESMAHIS.

## ODE ANACRÉONTIQUE

LE Dieu qui régne en ces retraites,  
 Qui dans l'art des Vers m'instruisit,  
 Hier apperçut mes tablettes,  
 A l'instant sa main s'en faisoit,

D'une Reine que l'on révere  
 Il y trouva le nom brillant,  
 Le nom aussi d'une Bergere,  
 Nom pour l'Amour bien plus touchant;

Malgré son éclat, de la Reine  
 Soudain il effaça le nom,  
 Ne laissant que celui d'Ismene,  
 Qu'il retoucha de son crayon.

M. D'ARNAUD.



## ÉPITRE

## A MADAME \*\*\*

Si votre rupture est sincère,  
Hâtez-vous de la confirmer,  
Avec moins d'art, plus de mystère,  
Profitant mieux des dons de plaire,  
Goûtez mieux le plaisir d'aimer.  
Ecartez ce peuple perfide,  
Ces petits insectes titrés,  
Qui de leur figure enivrés,  
Chez vous, d'une course rapide,  
Apportent dans des chars dorés  
Des sens flétris, une âme vuide,  
Et de grands noms déshonorés.  
Fuyez le jargon insipide,  
Qu'on prend pour l'esprit aujourd'hui,  
Cette vivacité stupide  
Qui joint la fatigue à l'ennui ;  
Et n'ayant que l'Amour pour guide,  
Loin de tous les faux agrémens,  
Venez dans le Temple de Gnide  
Abjurer vos égaremens.

Parmi des fêtes éternelles,

Regardez Damis & Fatmé,

Leur esprit toujours rallumé,

Par des aventures nouvelles,

Jette en vain quelques étincelles,

Leur cœur n'en est point enflammé.

Damis conduit par la folie,

Loin de son espoir emporté,

Arrive à la mélancolie

En courant à la volupté.

Fatmé cherchant le bien suprême

Au sein de la frivolité,

Trouve dans l'inconstance même

L'ennui de l'uniformité.

Tandis que Thémire & Silvandre,

Renouvellant un serment tendre,

Par eux mille fois répété,

Goûtent tous les jours à l'entendre

Le charme de la nouveauté.

Le bonheur est inaltérable,

C'est ce jour doux, pur & durable

Qui colore tout l'Univers;

Le plaisir seul n'est comparable

Qu'au feu passager des éclairs.

M. DESMAHIS.



## VERS

A M. DE K\*\*\* le Fils,

*ADRESSÉS le jour de sa naissance.***M**ONSIEUR, foyez le bien venu ;

Vous avez très-bien fait de naître.

De grands hommes ont soutenu

Qu'il vaut mieux n'être pas , que d'être.

Tous ont été très-petits comme vous ;

Comme eux devenez grand bien vite ,

Pour juger par vos yeux si le monde pour nous

Est un si misérable gîte.

Vous trouverez qu'il est charmant ,

Tant que vous ne verrez que Papa, que Maman.

Où sont donc , direz-vous , les vices ?

Je n'apperçois que des vertus ,

De l'esprit, du sçavoir.... Eh ! que faut-il de plus ?

Oh ! que j'aime le monde ! Il est plein de délices ;

Mais si vous sortez de chez vous ,

Vous changerez bien de langage ;

Vous rencontrerez mille fous

Avant de rencontrer un sage.

Vous verrez prospérer par-tout

Et l'ignorant &amp; l'hypocrite ;

Fiv

Vous verrez louer le faux goût,  
 Et persécuter le mérite ;  
 Et vous direz alors, sur un ton moins touchant :  
 Oh ! que je hais le monde ! Il est sot & méchant.

## LE SOMMEIL DU BON

E T

### LE SOMMEIL DU MÉCHANT.

J'AI vu le sommeil du méchant,  
 Dieux ! quel sommeil ! qu'il est horrible !  
 De l'effroi l'image terrible,  
 Se peint sur son front pâlisant ;  
 Dans ce songe affreux qui l'agite,  
 Du crime le remords vengeur  
 S'unit au remords précurseur  
 Du crime nouveau qu'il médite.  
 Je fuis en détournant les yeux ;  
 Mais je vois le repos du Juste :  
 Ici règne le calme auguste  
 De l'homme pur & vertueux.  
 Comme il sourit, quand il sommeille !  
 Il voit, dans un songe serein,  
 Tout le bien qu'il fera demain,  
 Et le bien qu'il a fait la veille.

M. C\*\*\*



## ÉPÎTRE

A MONSIEUR \*\*\*

ARISTE, je t'écris dans un de ces instans,  
Où l'âme languissante, affligée & flétrie,  
Repousse avec dégoût la coupe de la vie,  
Et demande à quitter des liens trop pèsans.

Du plaisir la flamme agissante,  
N'est plus pour moi qu'une lueur mourante

Qui s'exhale en vaines vapeurs.

Tel un champ que la mort habite,  
Voit ces feux impuissans qu'un air impur excite ;  
Et clairer des tombeaux les lugubres horreurs :  
Que sont ces passions mobiles de mon être ?

L'ambition, la gloire, l'amitié,  
L'amour à qui mon cœur a tant sacrifié,  
Et nos songes trompeurs, le moins trompeur  
Peut-être.

Toutes ces brillantes erreurs,  
À mes regards s'éloignent & périssent ;

Comme ces fantômes menteurs,  
Qui doivent à la nuit leur forme & leurs couleurs ;

Devant le jour s'évanouissent ;  
Et le monde disparoit & se perd à mes yeux ;

F v

~~Ainsi le vaisseau qui fend l'onde,~~  
 Et court sur la plaine profonde  
 S'abandonner aux flots séditeux,  
 Voit s'éloigner, blanchir, décroître,  
 Fuir, s'effacer & disparaître  
 Les Villes, les remparts & les monts fourcilleux  
 Je n'envisage plus qu'un effroyable abyme,  
 Ce gouffre dévorant qu'on ne peut éviter,  
 Où tout vient se précipiter  
 Jusques au temps qui lui sert de victime;  
 Eh! pourquoi n'ai-je pas la force d'y courir?  
 Pour contempler les flots, la foudre & la tempête  
 Dois-je encore retourner la tête?  
 Et n'ai-je pas appris, malheureux, à mourir!  
 Lorsque je puis rompre mes chaînes,  
 Lorsqu'un seul instant peut finir  
 Un cours d'ennuis & d'éternelles peines,  
 Qui peut, hélas! me retenir?  
 Tu ne sçautois, Esclave misérable,  
 Briser les murs de ta prison!  
 Tu ne fais que traîner cette triste raison,  
 Qui, loin de te prêter une main secourable,  
 D'un flambeau sans clarté t'importune & t'accable  
 Qu'osai-je attendre? Ah! courageux Caton,  
 Ame vraiment Romaine & digne de Platon,  
 Que n'ai-je dans mon sein ton audace hardie?  
 Ce noble mépris de la mort

Qui t'affranchit par un heureux effort,

Et de César & de la vie ?

Mais qu'ai-je dit ? Quand ma mourante voix  
Appelle ce sommeil , cette heureuse impuissance

Qui doit endormir ma souffrance,  
Et d'un coup m'épargner tant de coups à la fois ;

O ma Religion j'entends la voix tonnante

En bien , fille du Ciel , parle , console moi ,

D'un seul de tes rayons la lueur bienfaisante.

De mes pas égarés écartera l'effroi.

Attends , vase orgueilleux , enfant de la poussière,

Que l'esprit qui d'un souffle anime la matière,

« Qui te forma ; te paîtrit à son gré ,

A son gré décompose une argille grossière ,

Et te rende au limon dont il t'avoit tiré.

« Baisse ta paupière arrogante.

Homme , vis , souffre , adore & ne replique pas ,

Quand il sera temps , victime obéissante ,

Reçois sans murmurer l'arrêt de ton trépas.

Trainons donc , malheureux , la chaîne qui  
nous lie ,

Sur les bords de la tombe osons nous arrêter ,

Et sans interroger la main qui nous châtie ,

Courbés sous le malheur , sçachons la respecter.

M. D'ARNAUD.



Fvj

## LE BESOIN D'AIMER.

**A**MOUR, inspire-moi, je vais chanter ta gloire  
 Et ton triomphe sur mon cœur.  
 C'en est fait, je confesse, aux pieds de mon vain-  
 queur,

Et ma défaite & sa victoire.

Libre, sans passion, je croyois être heureux :  
 Insensé que j'étois ! je traitois de folie  
 Les plaisirs, les soins amoureux.

Je n'avois point encor vu l'aimable Sylvie :  
 Je la vis, je connus qu'Amour l'avoit choisie ;  
 Pour régner sur mon cœur & pour fixer mes vœux  
 J'éprouvai tout-à-coup cette volupté pure,  
 Que le sentiment puise au sein de la nature ;

Je sentis que j'avois un cœur,  
 Et qu'il devoit un jour faire tout mon bonheur :

Je connus, à son trouble extrême,  
 Le besoin qu'il avoit d'aimer.

Heureux besoin ! Mortels, c'est par ce besoin même  
 Que l'Amour sçait guider ceux qu'il a sçu charmer  
 A la félicité suprême.



## L'ENFANT ET LA POUPÉE.

## FABLE.

DANS une foire un jeune Enfant  
Promené par sa gouvernante,  
Contemplot d'un œil dévorant

Maints beaux colifichers: tout lui plaît, tout le tente;  
Il veut Polichinel, ensuite un porteur d'eau.

Et puis il n'en veut plus. Voulez-vous une épée?

Ah! oui, mais non, j'aime mieux ce berceau.

Il l'eût pris, sans une Poupée

Qui le séduisit de nouveau.

On la lui donne; en sautant il l'emporte;

Chez la Maman le voilà de retour;

Aux gens du logis tour-à-tour

Il fait baisser l'objet qui d'aïse le transporte,

Depuis le matin jusqu'au soir

De chambre en chambre il la promène;

S'il faut aller coucher, il la quitte avec peine;

Et s'endort en pleurant dans les bras de l'espoir:

En dormant il en rêve, & le jour lui ramène

Sa Mimi; qu'on l'apporte, eh vite! il veut la voir;

Pendant près de huit jours, avec exactitude,

Fanfan joue avec sa catin.

Il paroïssoit content; mais le petit coquin

De la possession se fit une habitude.  
 L'habitude & le froid se tiennent par la main;  
 Le froid donc s'ensuivit & le dégoût enfin.

Combien de Belles sont trompées !

Combien de volages amans !

Hommes, vous êtes des Enfans,

Femmes, vous êtes des Poupées.

M. V.

## MADRIGAL.

**O**ui, je verrai bientôt ma charmante Maîtresse  
 J'entendrai ses soupirs, elle entendra les miens,  
 Et témoins de notre tendresse,  
 Nos yeux nous rediront sans cesse,  
 Que nous aimer, pour nous est le plus grand des  
 biens.  
 Je plairai sans doute à Sylvie,  
 Sylvie à coup sûr me plaira;  
 Mon ame, en la voyant, d'un doux charme saisie  
 Vers elle soudain volera :  
 La fiemme, à mon aspect, également ravie,  
 Pour venir m'animer, soudain la quittera.

## LE JOUEUR DE GOBELETS, ET LES VILLAGEOIS.

En A B L E.

L'IGNORANCE est un mauvais juge,  
Dont bien des gens ne se trouvent pas mal;  
Mais contre les arrêts de son faux tribunal,  
La raison est un bon refuge.

Escroquillard, fameux escamoteur,  
Dans un village, un beau Dimanche,  
Dressa son Théâtre imposteur  
Sur deux treteaux que couvroit une planche;  
Puis au bruit du tambour il se fit annoncer.  
C'est par ici, Messieurs, allons, prenez vos places,  
Dans l'instant je vais commencer.

Tous mes benêts pipés par ses grimaces,  
De l'admirer ne pouvoient se lasser.

Après maints tours de passes passées,  
Ils ne sçavoient que dire & que penser.

Leurs yeux frappés de ce rare spectacle,

Prenoient, pour autant de miracles,  
Chaque parole & chaque changement.

Ils ne concevoient pas comment,  
Sans y toucher, une muscade,



Par le pouvoir du seul commandement,  
 Alloit joindre sa camarade.....  
 Allons, Messieurs, à ce tour-ci;  
 Par la vertu de ma baguette,  
 Je vais changer cet écu que voici,  
 En plomb.... Partez.... La chose est faite.  
 Le voyez-vous? Ça, maintenant  
 Que le plomb redeviennne argent:  
 Soufflez dessus..... chaque marouffe,  
 Tour à tour de bonne foi soufflez,  
 Et l'écu paroît de nouveau.....  
 Ah! mon Dieu, Seigneur! que c'est beau!  
 Quel esprit! C'est pire qu'un homme,  
 Que cet homme-là... Ça, Messieurs,  
 Leur dit Escroquillard, le temps m'appelle ailleurs,  
 A leurs dépens muni d'une assez bonne somme,  
 Son départ fut son dernier tour;  
 Le village long-temps parla de l'homme habile.  
 Que de villageois à la ville!  
 Que d'escamoteurs à la Cour!

M. V\*\*\*



## *EPI TRE* A UN JEUNE PRINCE.

PRINCE, en qui la raison n'a point attendu l'âge,  
A vos jeunes vertus j'offre un utile hommage;  
Pardonnez les conseils que j'ose vous donner;  
Le zèle les dicta; peut-on les condamner?

Je ne vous trace point des leçons de courage:  
La valeur est chez vous le premier héritage;  
Le sang dont vous sortez est un guide certain;  
Le lion n'engendra jamais le foible daim.

Du bonheur de nos jours le premier pas décide;  
Prenez l'honneur pour maître & la vertu pour guide;  
L'honneur & la vertu.... de leurs augustes mains,  
Les Dieux gravent ces mots dans le cœur des  
humains;

Mais de nos passions les fougueuses chimères,  
En effacent bientôt les sacrés caracteres.  
L'Amour vient le premier, par ses fausses douceurs,  
Nous offrir des regrets, sous le nom de faveurs.  
Bercé par le plaisir, dans une douce ivresse,  
On s'endort aisément au sein de la mollesse;

On y boit à longs traits l'oubli de son devoir  
Mais le réveil souvent n'est qu'un long désespoir

Avez-vous secoué cette honteuse chaîne,  
Une autre passion aussi-tôt vous entraîne.  
La gloire vient offrir à vos desirs trop vains,  
Le criminel honneur d'égorger les humains ;  
Bientôt on vous apprend le grand art de la guerre  
Et comment , par méthode , on ravage la terre  
Puisque l'ambition , l'erreur , la vanité ,  
Font de cet art affreux une nécessité ,  
Moissonnez des lauriers au milieu des alarmes  
Mais qu'ils soient arrosés , moins de sang que de  
larmes.

La victoire au Guerrier doit arracher des pleurs  
Qui ne plaint les vaincus , mérite leurs malheurs  
Du titre de vainqueur en vain il se renomme ;  
Il se croit un Héros , il n'est pas même un homme  
Mais s'il daigne essuyer les pleurs des malheureux  
Sa seule humanité le met au rang des Dieux.  
De ces Rois bienfaisans il en est un encore ,  
L'Univers le respecte & son Peuple l'adore ;  
Du bien de ses Sujets ce Monarque animé ,  
Préfère au nom de Grand celui de *Bien-Aimé*.

Mais ces Rois , direz-vous , enfans de la victoire ,  
Dont les noms sont gravés au Temple de mémoire ,  
Sur cent Peuples soumis , leur bras victorieux  
Rend leur règne tranquille autant que glorieux ?

L'apparence vous jette en une erreur profonde;  
 Il n'est point de repos pour ces Tyrans du Monde;  
 Et la Garde qui veille autour de leurs Palais,  
 Aux soucis dévorans n'en ferme point l'accès.  
 Sous leurs lambris dorés, les ennuis, la tristesse,  
 Même au sein des plaisirs, les accable sans cesse.  
 La crainte, les terreurs, l'effroi, le noir chagrin,  
 Se font jour à travers de leurs portes d'airain;  
 Une secrète horreur, qui les suit sur le Trône,  
 Leur montre un Dieu vengeur qui brise leur Couronne;

Les Filles de l'Enfer augmentent leurs transports,  
 Et versent dans leur sein le poison des remords.

A leurs cœurs déchirés par les mains des Furies,  
 Les douceurs de la paix pour jamais sont ravies;  
 De ces fiers Conquérans tel est le sort affreux,  
 Tel est l'état cruel, s'ils ne sont vertueux.

En vain par vos travaux seriez-vous un Alcide,  
 Si dans tous vos exploits la vertu ne vous guide.  
 Mais les devoirs des Grands sont donc bien rigoureux ?

Le moindre écart les perd; le Peuple est plus heureux.  
 Quoi! dans l'erreur toujours l'apparence vous jette!  
 De la thiare au froc, du sceptre à la houlette,  
 Le mortel mécontent, trompé par ses desirs,  
 Ne voit en lui que peine, en autrui que plaisirs.

Prince, soyez content du sort qui vous fit naître  
Il ne vous fit pas Roi, soyez digne de l'être;  
L'ambition jamais ne conduit au bonheur;  
Il n'est point sous le dais, il est dans notre cœur  
Chacun peut le trouver dans ce qui l'environne:  
La fortune le montre, & la vertu le donne.

Par les divers besoins que l'homme éprouve en lui,  
Elle enseigne à son cœur à soulager autrui;  
C'est pour nous entr'aider que le Ciel nous fit naître  
Qui ne fait des heureux, n'est pas digne de l'être  
Mais que l'art d'obliger est un art délicat!  
Un bienfait mal-adroit ne produit qu'un ingrat;  
En répandant ses dons, une ame vertueuse  
Sçait cacher avec soin une main généreuse.  
D'un cœur né vraiment grand c'est la première loi.  
La vertu pour témoin n'a besoin que de soi;  
Et sans s'inquiéter de la reconnoissance,  
Le plaisir du bienfait devient sa récompense.

Enfin, par ses conseils éclairant nos desirs,  
La vertu fait pour nous le choix de nos plaisirs:  
Des folles passions elle détruit les charmes,  
Et pour en triompher elle donne des armes.  
Elle tient lieu de tout; c'est un présent des Cieux.  
C'est le trésor du Sage: en l'accordant, les Dieux  
Sçurent nous enseigner, par leur bonté suprême,  
Le moyen d'être heureux, sans sortir de soi-même.

## E N V O I.

Esclave de ton rang , ma Muse intéressée ,  
 PRINCE , ne t'offre point un encens imposteur ;  
 Le plaisir de t'instruire a séduit ma pensée ,  
 Quand celui de t'aimer est entré dans mon cœur.

M. DESBOULMIERS.

## V E R S.

**I**L est , pour des ames sensibles ,  
 Un moyen de s'unir au-delà du trépas ;  
 L'imagination fait des êtres possibles ,  
 Où le cœur trouve des appas ;  
 Le souvenir de la présence ,  
 T'offre à mes yeux comme tu fus ;  
 Je supplée à ce qui n'est plus ,  
 En ajoutant ce que je pense.  
 Oui , je te vois sensible à mes ennuis ;  
 Je vole à toi , je te vois , je t'embrasse ;  
 Tu pleures moins la mort que l'état où je suis ;  
 Mais la douleur enfin au vrai plaisir fait place ;  
 Tu vis encor , puisque je vis.





---

ODE  
ANACRÉONTIQUE  
A MADAME \*\*\*

---

Couche sous un ombrage frais,  
Libre de mes chaînes brillantes,  
J'eusse défié les attraits  
Des beautés les plus séduisantes.

Je me disois : qu'est-ce qu'aimer ?  
Quel songe ! & qu'il est peu durable !  
Si l'erreur doit nous enflammer,  
Du moins qu'elle soit raisonnable.

Vénus m'entend. Il aimera,  
Dit la Déesse, & sur mes traces  
L'Amour lui-même volera.  
Mon Fils, fais lui voir les trois Grâces.

Non, ma Mere, interrompt l'Amour,  
Pour qu'un nœud éternel le lie,  
Et qu'il brûle plus chaque jour,  
Montrons-lui seulement Célie.

M. D'ARNAUD.



## LAUSUS A LYDIE.

## HÉROÏDE.

DANS ces jours de triomphe & de réjouissance,  
 Où le faste orgueilleux étalant sa puissance,  
 Au milieu des plaisirs, des jeux & des festins,  
 S'apprête à célébrer vos illustres destins;  
 De quel œil verrez-vous ces tristes caractères,  
 D'un juste désespoir foibles dépositaires,  
 Ces signes imprudens que ma plume a tracés,  
 Et que mes pleurs, hélas! ont bientôt effacés?  
 Qu'avez vous fait, Lydie, & que viens-je d'entendre?  
 Est-il vrai que Lausus n'a plus rien à prétendre?  
 Est-il vrai, qu'outrageant la nature & l'amour,  
 Le Tyran ombrageux, à qui je dois le jour,  
 Malgré ses cheveux blancs & le faix des années,  
 Veut à ses tristes jours unir vos destinées?

Qu'un Roi foible & vaincu, chassé de ses États;  
 Qu'un Prince fugitif, sans Amis, sans Soldats,  
 Pour éviter les maux où sa fuite l'expose,  
 Aille subir le joug qu'un Tyran lui propose;  
 Qu'il accepte une paix dont sa fille est le prix;

\* Cette Héroïde est l'Ouvrage d'une jeune Muse, qui paroît  
 donner les plus flatteuses espérances.

De cette lâcheté Lausus n'est point surpris ;  
 Mais que pour écouter un devoir chimérique  
 D'un pere ambitieux, victime politique,  
 Une Amante sans foi trahisse ses sermens,  
 Et brise sans pitié les nœuds les plus charmans  
 Je l'avouerai : jamais de cette perfidie ,  
 Le malheureux Lausus n'eût soupçonné Lydie.

O vous , qui méprisant un sentiment vainqueur  
 M'enfoncez de sang froid un poignard dans le cœur  
 O vous , qu'une autre main de la pourpre décore  
 Vous que j'ai tant aimée.... & que j'adore encore  
 Lydie! il est donc vrai... que n'en puis-je douter  
 Qui l'eût cru , qu'en partant j'aurois à redouter  
 D'un rival absolu l'autorité suprême ?  
 Que le don d'un État , l'offre d'un Diadème,  
 D'une honteuse paix le projet spécieux,  
 Tenteroient votre cœur , éblouiroient vos yeux

Ne vous souvient-il plus de ce combat funeste  
 De ce désastre affreux , où le Roi de Préneste  
 Après avoir perdu des milliers de Soldats,  
 Vaincu , forcé de fuir , chassé de ses États,  
 Pour comble de malheurs , pour disgrâce dernière  
 Dans les fers du Vainqueur vous laissa Prisonnier  
 Dans ces premiers momens d'une juste douleur  
 Je crois vous voir encor sans force & sans couleur  
 Au milieu des débris des Légions sanglantes ,

Porté

portée  
 Votre à  
 auoien  
 On nom  
 à vos y  
 trouver  
 Mézenc  
 arrêtr  
 paru  
 étois a  
 pour la  
 ourri  
 gran  
 infi qu  
 vainc  
 terdit  
 me f  
 Lydie  
 m'ac  
 qu'elle  
 Ah! qu'  
 ne m  
 pendan  
 de la fu  
 chan  
 (c) Lav  
 Tome

portée entre les bras de vos femmes tremblantes.  
 Votre âge, vos malheurs, vos pleurs, votre beauré,  
 auroient d'un tigre même adouci la fierté.

On nomma votre pere en ces momens d'alarmes ;  
 Et vos yeux vers ce ciel élevés, pleins de larmes,  
 Trouverent à l'instant tous les cœurs attendris.  
 Mézence en fut lui-même interdit & surpris.

Il arrêta son bras avide de carnage,  
 Et parut oublier son orgueil & son âge.

J'étois auprès de lui. Dans le champ des guerriers,  
 Pour la première fois je cueillois des lauriers :

Nourri dans les forêts, élevé par Mézence,  
 Au grand Art de la guerre instruit dès mon enfance,

Ainsi qu'à supporter les plus rudes travaux,  
 À vaincre les lions, (a) à dompter les chevaux ;

Interdit, désarmé, confus à votre vue,  
 Je me sentis brûler d'une flamme inconnue !

O Lydie ! à quel point, touché de vos douleurs,  
 Je m'accusai-je pas de causer vos malheurs ?

Qu'elle se venge enfin, me disois-je en moi-même ;  
 Ah ! qu'elle me haïsse autant que mon cœur l'aime ;

Je ne m'en plaindrai point, je l'ai trop mérité.  
 Cependant quand je vis que mon pere irrité,

De la fureur soudain passoit à la clémence,  
 Ce changement si prompt dans le cœur de Mézence,

(a) *LAUSUS equum domitor, debellatorque ferarum.*

Virg. *Æneid.* VII.

Peut-être à des soupçons eut dû me préparer  
Car le cœur d'un Tyran sçait-il se modérer ?  
Il semble que pour lui l'excès soit nécessaire ;  
Et toujours d'un extrême il tombe en son contraire  
Hélas ! je n'entrevis , dans les soins de l'amour  
Que de l'humanité le vertueux retour....  
Moi qui , dans cet instant , peu fait à me contraindre  
A déclarer mes feux ne voyois rien à craindre  
Au penchant de mon cœur ardent à me livrer  
Du plaisir de vous voir je courus m'enivrer.  
A mes yeux chaque jour vous paroissiez plus belle  
Et loin qu'à mes desirs ma raison fût rébelle,  
Dans ma crédulité je me flattois de voir  
Mon penchant quelque jour s'unir à mon devoir  
Fausse sécurité ! Funeste confiance ! ...  
Hélas ! jeune , sans fard & sans expérience ,  
Je ne soupçonnois pas qu'un tas de délateurs,  
Des vices de leur Roi lâches adulateurs ,  
Infâmes Courtisans , suppôts vendus au crime,  
Cortége d'un Tyran que la vengeance anime,  
Du funeste détail de mes soins les plus doux  
Allât flatter Mézence & nourrir son courroux  
Rappelez - vous ce jour à jamais mémorable ,  
Dont , malgré les horreurs de mon sort déplorable  
Mon cœur se plaît encore à se ressouvenir ;  
Ce jour qui m'annonçoit un heureux avenir ,  
Ce jour où votre cœur , jusqu'alors inflexible

Pour la première fois parut être sensible !

Je vins vous faire part de cet heureux Traité ;

Qui vous rendoit un Trône avec la liberté ;

Par qui la paix enfin sur ces bords ramenée ,

Alloit être le fruit d'un illustre hyménée.

« Daignerez - vous , vous dis-je , en serrant vos  
genoux ,

« Approuver un hymen qui me seroit si doux ?

« Ah ! puis-je me flatter , jeune & belle Lydie ,

« Qu'un projet qu'a conçu mon ame trop hardie ,

« Puisse trouver un jour grace devant vos yeux ?...

« Au nom de votre pere , au nom de vos ayeux ,

« Au nom de cet amour respectueux & tendre ,

« Que mes yeux dès long-temps ont dû vous faire  
entendre ;

« Acceptez une paix , qui va vous rétablir

« Dans des droits que le sort ne peut plus affoiblir !

« Je vais trouver Mézence ; il m'aime , il est mon pere :

« Il a loué cent fois mon courage , & j'espère

« Que sa bonté bientôt voudra ratifier

« Un Traité que son fils vient de vous confier.

Tant de sincérité , de transports d'allégresse ,

D'une prochaine paix l'idée enchanteresse ,

Vous surprirent enfin un sourire flatteur ,

Qui pénétra mes sens & passa dans mon cœur.

« Allez , me dites - vous , Prince trop magnanime ,

« Je ne puis qu'applaudir au soin qui vous anime :

» Puiffe le juſte Ciel ſecondér vos projets !  
» Rétabliffez mon pere & concluez la paix :  
» Je ne me plaindrai point , dans mon obéiſſance.  
» De devenir le prix de ſa reconnoiſſance.  
Bonheur inefpéré ! moment délicieux !  
Je crus voir & je vis l'Amour dans vos beaux yeux..  
Pouvois-je m'y méprendre ?... ô ma chere Lydie,  
Dans cet heureux inſtant de ma flamme applaudie ;  
Je vous vis ſans parler , approuver mes transports ;  
Je vous vis ſoupirer... Dieux ! que devins-je alors !..  
Pere dénaturé ! ta politique adreſſe ,  
Épioit cependant ma crédule tendreſſe :  
Tu pénétras mes feux. Tout autre en eût frémi ;  
Mais jamais un Tyran le fût-il à demi ?  
Sans frein en tes deſirs , ta ſarouche inſolence  
Ne ſçait gagner un cœur que par la violence.  
Qu'importe que tes feux ne puiſſent l'émouvoir ?  
Ton caprice eſt ta loi ; ta règle eſt ton pouvoir.  
Tu m'aurois immolé dans ta jalouſe rage ;  
Mais la haine des tiens , charmés de mon courage ;  
Le Sceptre de tes mains tout prêt de s'échapper ,  
Tout arrêta ton bras levé pour me frapper.  
Tu ſçus diſſimuler tes fureurs vengereſſes ;  
Tu ſçus me prodiguer tes trompeuſes careſſes.  
De mon Amante , hélas ! pour mieux me ſéparer ;  
A mon exil prochain tu ſçus me préparer.  
Ma préſence ſur-tout importoit à l'Armée :



J'obéis ; & tandis que mon ame alarmée ,  
 Se faisoit mille efforts pour dévorer ses pleurs ;  
 Tandis que tu feignois d'ignorer mes douleurs ,  
 Traître ! tes Envoyés près du Roi de Préneste ,  
 Se hâtoient de conclure une paix si funeste.  
 Moment cruel ! ô jour à jamais odieux ,  
 Où , sans avoir reçu vos douloureux adieux ,  
 Il fallut , ô Lydie , en proie à mes alarmes ,  
 Sans espoir de retour m'éloigner de vos charmes !  
 Je pars ; & ma fureur égale mon amour.  
 Je ne me connois plus : je déteste le jour.  
 Peu s'en faut.... j'en frémis ! le cri de la Nature  
 Vainement dans mon cœur étouffe mon injure :  
 Peu s'en faut qu'en un sang , qui doit m'être sacré ,  
 Ma parricide main ne se baigne à son gré....  
 Les armes , les drapeaux , les cris de la victoire ,  
 Ni l'ardeur des combats , ni la soif de la gloire ,  
 Rien ne me touche plus ; mon cœur préoccupé ,  
 Par aucun autre objet ne peut être frappé.  
 Je ne vois qu'une Amante à mes desirs ravie ,  
 Qu'un Tyran envieux du bonheur de ma vie ,  
 Qu'un rival absolu tout prêt à m'outrager ,  
 Qu'un pere ravisseur dont je dois me venger :  
 Mon cœur à cette image à peine se possède ,  
 Par-tout elle me fuit ; le jour elle m'obsède ;  
 La nuit elle m'arrache aux douceurs du sommeil ,  
 Et toujours me prépare au plus affreux réveil.



Hélas ! un seul espoir soutenoit ma constance !  
 J'espérois que lassé de votre résistance ,  
 Le Tyran désormais étoufferoit ses vœux.  
 Vous me l'aviez promis : toute entière à mes feux ,  
 Vous deviez rejeter ses dons & ses caresses !  
 Je me flattois.... sur quoi , Grands Dieux ! sur des  
 promesses ?

Sur des sermens cent fois & donnés & reçus ,  
 Sermens d'aimer toujours , devez-vous être crus ?  
 Une Amante toujours est prête à vous enfreindre  
 Lydie... ô Ciel ! Lydie... aurois-je dû le craindre ?  
 Malgré les nœuds sacrés qui la lioient à moi ,  
 Lydie à mon rival ose engager sa foi !  
 Déjà de son hymen la pompe se prépare ;  
 Un Roi fier & cruel , un ennemi barbare ,  
 Le superbe Mézence , insultant à mes pleurs ,  
 Déjà ceint son vieux front de myrtes & de fleurs.  
 Déjà pour relever cette pompe funeste ,  
 Il ordonne lui-même & la Lutte & le Ceste ;  
 Et ces horribles jeux , où des Gladiateurs  
 Font , en se massacrant , frémir les Spectateurs ;  
 Et ces combats encor mille fois plus atroces ,  
 Où l'on voit sous les dents des animaux féroces  
 Des malheureux mortels qu'on voudroit secourir  
 Se débattre , tomber , frissonner & mourir ;  
 Supplices effrayans , où l'aveugle furie  
 Semble avoir épuisé toute sa barbarie ,

Et qu'un Tyran que rien ne peut épouvanter,  
 Pour ses lâches plaisirs a pu seul inventer !...  
 Vengez-moi, justes Dieux ! nos causes sont les  
 mêmes.

Combien d'impiétés, d'horreurs & de blasphêmes,  
 Combien n'avez-vous pas de forfaits à punir ?  
 Il vous a tous bravés : (a) qui peut vous retenir ?  
 Rompez, rompez un nœud qui feroit mon supplice !  
 Embrassez l'Univers, s'il faut qu'il s'accomplisse !

Que fais-je ? malheureux... dans mes transports  
 jaloux,

Je veux armer les Dieux & diriger leurs coups !  
 Mézence est un Tyran ; mais est-il moins mon pere ?  
 Et puis-je en effacer le sacré caractère ?  
 De cet auguste nom s'il rompt tous les liens,  
 S'il trahit ses devoirs, dois-je oublier les miens ?  
 Dieux cruels ! ah, plutôt que la main qui m'opprime,  
 Jouisse impunément du succès de son crime !

Mais sans vous fatiguer de discours superflus,  
 Répondez-moi, Lydie ; ou vous ne m'aimez plus,  
 Ou votre cœur gémit d'un pareil sacrifice.  
 Si vous ne m'aimez plus, par quel noir artifice  
 M'avez-vous donc promis tant de fidélité ?  
 Pourquoi tant abuser de ma crédulité ?

(a) *Contemplor Divam Mezentius.*

- Virg. *Æneid*, VII.

Pourquoi me juriez - vous une ardeur éternelle  
Ou si l'amour encor dans votre ame étincelle  
Si Mézence est haï, de quel front irez - vous  
A la face des Dieux, l'accepter pour époux ?  
» Votre pere le veut : cet hymen qu'il ordonne  
» Est le sceau de la paix ; il lui rend sa Couronne  
» Et quoiqu'affreux pour vous, ce seroit le trahir  
» Dès qu'il a commandé, de ne pas obéir....  
» L'honneur le veut enfin... Foibles, frivoles ruses  
» L'amour n'est plus amour, s'il admet les excuses  
» L'honneur le veut. » Ah, Ciel ! l'ai-je bien entendu  
Quoi ! vous ordonne-t'il cet honneur prétendu  
D'enfreindre des sermens dictés par l'Amour même  
De déchirer le cœur d'un Prince qui vous aime  
Ah, barbare ! achevez ; dédaignez mes fureurs  
Le Diadème peut couvrir d'autres horreurs.  
Allez de ce bandeau, qu'un Tyran vous apprête  
Sans regrets, sans remords, voir ceindre votre tête  
Unifiez - vous à lui par des nœuds éternels ;  
Mais tremblez de me voir aux pieds de vos Autels  
Cruelle ! frémissez, que ma jalouse rage,  
Dans un sang odieux ne lave mon outrage ;  
Que mon bras parricide, étendu jusqu'à vous,  
Ne confonde le pere & l'amante & l'époux.

Jusqu'à vous, juste Ciel ! quoi ! jusques sur Lydie  
Quoi ! je pourrois porter une main trop impie ?..

Mon! ne le craignez pas: je puis vous menacer;  
 Mais rien, rien dans mon cœur ne vous peut effacer.  
 Malgré tant de transports, de désespoir, de crainte,  
 Dans ce cœur a jamais votre image est empreinte.  
 Je vous adore encore, & toute ma fureur  
 Me semble qu'augmenter ma déplorable ardeur.  
 Ah! si vous écoutez un sentiment si tendre,  
 Si dans votre ame encor l'Amour se fait entendre,  
 Pourquoi donc le trahir? Les intérêts du sang,  
 Dans un cœur généreux tiennent le premier rang,  
 Je le sçais; mais enfin, pour le Roi de Préneſte  
 Eſt-il d'autre recours que ce Traité funeſte!  
 Ah! venez dans un Camp où je donne la loi:  
 Venez; tout m'obéit, tous les cœurs ſont à moi.  
 Je puis au moindre mot vous donner une Armée;  
 Je puis ſous mes drapeaux voir l'Auſonie armée.  
 Voifins, Amis, Sujets, Toſcans, Arcadiens,  
 Tous n'attendent qu'un Chef pour brifer leurs liens.  
 Je puis leur en ſervir: venez, qui vous arrête?  
 Au ſein de vos États montrons-nous à leur tête:  
 Ce bras, ce même bras qui ſçut les conquérir;  
 ſçaura peut-être encor les reprendre ou périr.  
 Venez, déjà mon cœur de cet eſpoir ſ'enivre...

Mais je ſens quel motif vous défend de me ſuivre:  
 L'honneur ne permet pas qu'on vienne me chercher!  
 Sur les pas d'un Amant vous craignez de marcher!...

D'un Amant?... De mon sort venez être l'arbitre  
 Venez de votre époux me conférer le titre;  
 Que de notre union tous les Dieux soient garans.  
 Qu'importe le concours de vos foibles Parens.  
 Craignez-vous que ces nœuds ne blessent la décence  
 Notre consentement n'en fait-il pas l'essence?..

Si vous ne le pouvez, ah! du moins, par pitié  
 Accordez une grace à ma triste amitié:  
 Différez seulement un hymen si funeste.  
 Dans trois jours (cet espoir est le seul qui me reste!)  
 Dans trois jours au plus tard, votre Amant furieux  
 Sçaura vous rendre libre, ou mourir à vos yeux

## MADRIGAL

A MADEMOISELLE \*\*\*

**N**on, non, le Dieu qui fait aimer,  
 N'est pas le même qui fait plaire;  
 Le trait qui blesse le Berger,  
 N'atteint pas toujours la Bergere.  
 L'Amour, dont vous avez les traits victorieux,  
 N'est pas le même qui m'enflamme;  
 On ne le verroit pas si fier dans vos beaux yeux,  
 Et si timide dans mon ame.

---

---

# BOUQUET A JEANNETON;

*EN lui envoyant un Miroir.*

**Q**UAND Merlin fut reçu Sorcier,  
Il lui fallut faire devant le Diable  
Un tour des plus fins du métier,  
Quelqu'ouvrage rare, admirable,  
Un chef-d'œuvre unique & complet.  
Il se piqua d'honneur; & bientôt il eut fait  
La Boîte singulière,  
Que je vous offre pour bouquet.  
Peu précieuse est la matière:  
L'on n'y voit à l'extérieur  
Rien de brillant, rien de flatteur;  
Mais ce qui doit la rendre chère  
A quiconque en est possesseur,  
C'est l'art, qui fait que quand on l'ouvre;  
Si l'on n'est pas bien franc & d'esprit & de cœur;  
Le masque tombe; l'on découvre  
Et l'imposture & l'imposteur.

La peinture la plus fidelle  
Y montre à chacun son portrait,

G vj

Mieux rendu que n'ont jamais fait  
Les plus Sçavans en l'Art d'Apelle.  
Mais on s'y méprend aisément ;  
Car cette boîte encor , par l'Art du Négromant,  
Est un moule à métamorphoses :  
Souvent l'œil fasciné croit y voir bien des choses  
Qui n'y sont pas réellement.

Ces jours passés, une vieille Coquette  
En fit l'épreuve & s'y trompa :  
Après cinq heures de toilette ,  
Dans la boîte elle regarda :  
Elle croyoit y voir les grâces ,  
La jeunesse avec la fraîcheur ,  
L'air enfantin , l'air de pudeur ;  
Elle n'y vit que des grimaces ,  
De peu séduisantes surfaces ,  
Des rides qui perçoient le fard ,  
Du rouge , du blanc & de l'art.

Près d'elle , un jeune Petit-Maitre  
Crut voir , croyant s'y bien connoître ,  
Un homme qu'on idolâtroit ,  
Un homme essentiel , unique.  
Il n'y vit qu'un colifichet ,  
Un sot , un fat au plus complet ,  
Un Fiacre de cabriolet ,  
Un Turlupin fort peu comique.



Un Conseiller , brillant , éléganté ,  
Crut y voir la capacité ,  
L'air imposant joint à l'accueil affable ,  
La science , la gravité :  
Il n'y vit que l'air éventé ,  
La suffisance , l'air capable ,  
L'ignorance , la vanité.

Un vieux Juge y crut voir un homme respect-  
table :

Il n'y voyoit , hélas ! qu'un homme respecté.

Un jour , un homme de Finance  
Crut y voir un homme d'État ,  
Un être de grande importance :  
Mais il n'y voyoit qu'un pied plat ,  
Une monstrueuse sangsue  
Que le sang du Peuple engraissoit ,  
Que l'amour-propre boursouffloit ,  
Et que la bonne chère tue.

Un Abbé , minaudier , poupin ,  
A peine hors du Séminaire ,  
Voulut au sortir de la Chaire ,  
Consulter la boîte à *Merlin* ;  
Il y fut pris comme les autres :  
Il s'attendoit d'y voir un Orateur  
Plus touchant qu'aucun des Apôtres ,  
Mais il n'y vit qu'un froid Déclamateur.

Un Dévot crut y voir un homme de mérite,  
Dans le chemin du Ciel s'avançant au grand trot ;  
Mais il n'y vit qu'un hypocrite,  
Moins près de Dieu que d'Astaroth.

Un vieux Moine, criblé de coups de discipline  
S'imaginoit y voir un homme édifiant :  
Il n'y vit rien qu'un Cagot effrayant,  
Dont le Diable se rit, & que la chair domine.

Un homme en *us*, crut y voir un Auteur,  
Un Écrivain fort cher à sa Patrie :  
Il n'y vit qu'un maçon, sans art, sans industrie,  
Un ennuyeux compilateur.

Un vieil époux, bien convaincu  
De la sagesse de sa femme,  
Croyant y voir l'objet de sa pudique flamme,  
N'y trouva jamais qu'un C....  
Qui peut détailler les méprises,  
Les étonnemens, les surprises,  
Que cette boîte tous les jours  
Occasionne par ses tours,  
Ses niches, ses tracasseries ?  
On compteroit plutôt, des modernes amours,  
Toutes les fourberies.  
Moi-même, hier, moi, qui bien la connois,  
Comme un autre je m'y trompois ;  
Et par une méprise infigne, impardonnable,

Croyant y voir un Versificateur,  
 Au moins médiocre & passable,  
 Je n'y trouvai qu'un froid Rimeur.

Ne craignez point, Tonton, l'effet de l'art magique;  
 Regardez dans la boîte avec sécurité:  
 Vous y découvrirez un tableau presque unique,  
 Bien digne de piquer la curiosité.  
 C'est un mélange heureux, mais difficile à faire,  
 De la beauté sans le desir de plaire;  
 Du don de plaire exempt de vanité:  
 Vous y verrez une femme admirable,  
 A qui mille fois on a dit  
 Qu'elle étoit charmante, adorable,  
 Sans lui faire tourner l'esprit,  
 Et sans la rendre moins aimable.

## MADRIGAL

### A MADAME P\*\*\*

*Mariée depuis peu.*

**V**ous avez tout pour plaire & pour séduire:  
 Mais votre choix est déjà fait;  
 Et l'on voit par l'hymen d'un couple si parfait,  
 Que l'amour à nos yeux cherche à se reproduire.

---

*ÉPITRE**A MADAME\*\*\**

**E**n quoi ! de mes égaremens  
Il faut vous faire la peinture ?  
Honteux de mes amusemens ,  
Je redoute votre censure ,  
Et voudrois , dans la nuit des temps ,  
Cacher des erreurs que j'abjure.  
Esclave du plaisir , dès mes plus jeunes ans ,  
Et disciple outré d'Epicure ,  
J'ai prostitué mon encens ;  
Et souvent dupe de mes sens ,  
L'excès fut toujours la mesure  
Que je mis à mes sentimens.  
Après un tel aveu , Julie ,  
Comment pourrez-vous recevoir  
Un cœur usé jusqu'à la lie ,  
Quoi , loin de son midi , voit les ombres du soir ?  
Mais si jamais ce cœur se plie  
Sous les sages loix du devoir ;  
S'il prend une nouvelle vie  
Dans le noeud charmant qui le lie ,  
Je n'ai pas perdu tout espoir.

Vous plaire est mon unique envie ;  
 Vous obéir est mon sçavoir :  
 Et plus le passé m'humilie ,  
 Plus vous sentez votre pouvoir.  
 A vos genoux il faut donc faire  
 De mes péchés confession ?  
 Le plus grand seroit de me taire :  
 Ainsi , grace à l'intention  
 D'un Amant , qui craint de déplaire  
 A l'objet de sa passion.

Bien moins heureux que téméraire ,  
 Dans tous mes voyages galants  
 J'éprouvai le destin contraire ,  
 Et je luttai contre les vents.  
 Le prix de mes vœux inconstans ,  
 Fut un plaisir imaginaire  
 Et des maux réels & cuisans.

Pour commencer l'apprentissage  
 Du joli métier de l'amour ,  
 Je me rangeai sous l'esclavage  
 D'une Belle sur le retour :  
 La vivacité de l'hommage  
 La rendit sensible à son tour.  
 A seize ans , bon Dieu , le bel âge !  
 L'on aime bien plus en un jour ,  
 L'on aime cent fois davantage

Que lorsque , par un long détour ,  
La raison plus froide & plus sage ,  
Nous a démontré l'avantage  
Du très-métaphysique amour.  
Il est vrai que mon cœur volage  
Brisa bientôt ses premiers nœuds ;  
A peine échappé de l'orage ,  
Il s'enflamma de nouveaux feux :  
Un ciel ferein & sans nuage ,  
M'annonça des jours plus heureux.  
Aussi-tôt aimé qu'amoureux ,  
J'aimai , je brûlai pour un Ange  
Cent fois plus beau que la beauté.  
Jamais les Dieux , dans leur bonté ,  
N'ont fait un plus heureux mélange  
De grâces , de vivacité ,  
De tendresse & de volupté.  
Pourquoi , par un caprice étrange ,  
Y joindre la légèreté ?

Sans soupçons d'infidélité ,  
Pendant quatre ans je sçus m'en rendre maître.  
Étois-je aimé ? Je croiois l'être :  
C'est même chose , ou peu s'en faut :  
Souvent en amour le bon lot  
Est pour celui qui dit *peut-être*.  
Qui veut trop voir & trop connoître ,

Au dénouement se trouve sot.  
Croire sans voir est le balot,  
Et le vrai bonheur de notre être.  
O vous, Barbons sexagénaires,  
Achetant à force d'écus  
Quelques tendresses mercenaires,  
Et que l'on trompe tant & plus,  
Vous voulez croire qu'on vous aime !  
Y consens pour l'honneur de vos tristes appas :  
Mais pourquoi ne voulez-vous pas  
Qu'à vingt ans on pense de même ?  
On me trompa ; mon trop crédule cœur  
Fut la dupe de sa tendresse ;  
Et les transports de ma Maîtresse  
N'étoient qu'un songe séducteur.  
On me fit entrer en partage  
Avec un rival ténébreux :  
Désespéré de cet outrage,  
Par les sermens les plus affreux,  
Je bannis de mon cœur l'image  
De ce Dieu perfide & volage,  
Qui venoit de trahir mes vœux.  
Vains sermens ! promesse frivole !  
En vain j'eus recours à Bacchus :  
Je m'enivrois à son école,  
Et rougissais de ses abus.  
Peu content de ce nouveau maître,



J'abandonnai ses étendards :  
Cruel amour, aimable traître !  
Tu viens encor t'offrir à mes regards  
Mille fois plus beau que ta mere.  
Tu rassemblas dans mon vainqueur  
Les grâces, la beauté, l'esprit, le caractère;  
Il est trop vrai que le bonheur  
N'est qu'une brillante chimere ;  
Mon sort avoit trop de douceur ;  
Ce fut une fleur passagere :  
La Parque ravit à mon cœur  
Celle qui m'aimoit tant, & qui me fut si chere,  
Je crus que les Dieux en colere  
Portoient sur moi leur bras vengeur.  
En vain, pour unique faveur,  
Je les priai de finir ma carriere ;  
Insensibles à ma priere,  
Ils sauverent mes jours pour combler leur fureur.

Le temps, ce grand consolateur,  
Adoucit un peu ma misere :  
Je trouvai le calme enchanteur  
Au milieu de l'étude austere  
De plus d'un ennuyeux Auteur,  
Et de son froid Commentateur.  
Le devoir, dont le poids m'avoit paru sévere,  
Fut le charme de la douleur ;

Et j'étouffai ma plainte amere  
Sous les vains lauriers de l'honneur.

Laissez-moi garder le silence  
Sur mille engagemens divers,  
Enfans obscurs de l'indécence,  
De la mode & de ses travers ;  
Des vœux reçus presqu'aussi-tôt qu'offerts,  
Sont les seuls bien qu'Amour dispense  
Pour prix de ces indignes fers.  
En peu de mots voilà l'histoire  
De mes ridicules amours.  
Bercé par une fausse gloire,  
Les plaisirs ont passé plus vite que le jour ;  
Et les regrets , fixés dans ma mémoire,  
En ont empoisonné le cours.

Vous seule avez sçu dans mon ame  
Ranimer une vive flamme,  
Que le malheur éteignit à moitié.  
Esbiens que j'ai perdus vous retraçant les charmes ;  
J'ai vu souvent couler vos larmes :  
L'infortune eut toujours des droits sur la pitié.  
Sous le voile de l'Amitié,  
J'ai fait parler l'Amour sincere ;  
Sous ce masque il a sçu vous plaire ;  
Enfin il est digne de vous.  
Que mon sort feroit de jaloux ,

Si, sous les ailes du mystere,  
 Je ne cachois un bien si doux !  
 Cet amour, si pur & si tendre  
 Ne doit jamais vous alarmer :  
 Si mon cœur n'a pu se défendre ;  
 S'il fut trop prompt à s'enflammer ;  
 Ce n'étoit que pour mieux apprendre  
 Comment il devoit vous aimer.

## ODE ANACRÉONTIQUE

A MADAME DE \*\*\*

**L**E volage habitant des airs,  
 Celui que nourrit la verdure,  
 Et le peuple muet des mers,  
 Tout reposoit dans la Nature.

Avec mollesse tout cédoit  
 Au charme invincible des songes ;  
 Par-tout le sommeil répandoit  
 Ses pavots & ses doux mensonges.

De son aile même il voiloit  
 Les beaux yeux de l'ingrate Ismene ;  
 Le seul Amour, l'Amour veilloit,  
 Et c'étoit, hélas ! pour ma peine.

M. D'ARNAUD

---

---

ODE ANACRÉONTIQUE,  
A SYLVIE,

*POUR le jour de sa Fête.*

Tu le veux, je reprends la lyre,  
Dieu des plaisirs & des amours :  
Fidèle aux loix de ton Empire,  
Mon cœur les respecta toujours.

Demain l'on célèbre la Fête  
De l'objet, dont je suis épris ;  
Et je vois Vénus qui s'apprête  
A folâtrer avec les ris.

A cette Fête solennelle,  
Guidés par l'effaim des desirs,  
Les jeux badins, à tire-d'aile,  
Accourent suivis des plaisirs.

J'entends déjà dans Idalie  
Raisonner les plus doux concerts :  
Les Amours du nom de Sylvie,  
Font déjà retentir les airs.

A l'envi leur troupe légère  
Célèbre, sur ce ton charmant,  
Les agrémens de la Bergère,  
Les délices du sentiment.

» Le plus doux plaisir de la vie,  
» Est de brûler de tendres feux :  
» Qu'on est heureux , jeune Sylvie ,  
» De les puiser dans vos beaux yeux !  
» Sur les jours d'un Amant fidèle ,  
» Amour répand mille douceurs :  
» Sur ses pas , sur ceux de sa Belle ,  
» Il jonche le chemin de fleurs.  
» Auprès de l'objet qu'il adore ,  
» Il le voit toujours sans ennui :  
» Absent même , il le voit encore ,  
» En tous lieux il ne voit que lui.  
» Et sûr d'être aimé , comme il aime ,  
» Il aime comme il est aimé :  
» Tranquille , il goûte , il connoît même  
» Le bonheur dont il est charmé.

Toi , la plus aimable des femmes ,  
Et le plus sûr de mes amis ,  
O toi , la plus belle des ames ,  
Et charme de tous mes ennuis !

Ce bonheur-là n'est point un songe ,  
J'atteste ton cœur & le mien ;  
Ce Portrait , exempt de mensonge ,  
Te peint mon état & le tien.



## LA NAVIGATION.

O D E  
AUX FRANÇOIS.

**Q**UEL orgueilleux transport t'anime,  
 O mortel ! qu'oses-tu tenter ?  
 Arrête ; reconnois l'abyme  
 Où tu vas te précipiter.  
 Quoi ! tu veux franchir les limites  
 Qu'à tes pas Neptune a prescrites,  
 Et sur un frêle bois lutter contre ses coups ;  
 Vois s'opposer à ton passage  
 Les vagues , qui , sur le rivage ,  
 Tracent à chaque instant les traits de leur courroux ;

Mais non , affronte la furie  
 Des flots conjurés contre toi ;  
 Le Monde entier est ta Patrie ,  
 C'est ton Empire , sois son Roi.  
 A travers la plage azurée ,  
 S'ouvrant une route assurée ,  
 Les oiseaux , à leur vol , soumettent l'Univers ;  
 Que l'Art imite la Nature :

Tome IV.

H

Livre ta nef; par sa structure  
Elle fendra les eaux comme ils fendent les air

Il s'élance, à ce foible asyle  
Il abandonne son destin;  
L'onde frémissante, indocile,  
Pour l'engloutir ouvre son sein.  
Vains efforts! le timon le guide;  
La rame profonde & rapide,  
L'emporte à coups pressés sur l'Océan dompté.  
Fruit de l'audace & du génie!  
Par le commerce réunie,  
La terre ne fera qu'une vaste cité.

Un ingénieux artifice  
S'offre aux Nochers impariens.  
La voile au flottant édifice,  
Prête la vitesse des vents:  
Qu'ils soufflent, leur propre furie,  
Esclave de notre industrie,  
Seconde, en la hâtant, la nef qu'elle poursuit  
Et l'Art qui lui donna des ailes,  
Au sein des voûtes éternelles (a)  
Lui retrace son cours égaré par la nuit,

Mais quelle horreur régné sur l'onde?  
Le flambeau du jour s'obscurcit;

(a) Les premiers Navigateurs n'avoient pour guides que  
les étoiles.



Les airs sifflent, la foudre gronde,  
 La vague s'élève & mugit.  
 Aux coups soudains de la tempête,  
 Qui pourroit dérober ta tête,  
 Ah! Nocher, tu pérís !... Mais non, vaine terreur !  
 A la force opposant l'adresse,  
 Sa main, des Éléments maîtresse,  
 Affoiblit leur effort, & trompe leur fureur.

Les Cieux s'apaisent, s'éclaircissent ;  
 Iris étale ses couleurs.  
 Les vagues tombent, s'aplanissent,  
 Du calme tout peint les douceurs.  
 Les Tritons & les Néréïdes  
 Sortent de leurs Palais humides ;  
 Le nid des Alcyons est respecté des flots ;  
 Et le char léger d'Amphitrite,  
 Au gré du zéphyr qui l'agite,  
 Roule tranquillement sur le crystal des eaux.

Mère tendre, aux nefs fatiguées  
 La (a) terre ouvre un sein bienfaisant ;  
 Où les ondes sont subjuguées,  
 Où l'aquilon est impuissant.  
 Mais à l'Art le rocher docile,  
 Se meut, s'unit, forme un asyle, (b)  
 Qui des flots & des vents brave encor mieux l'effort ;

(a) Ports naturels. (b) Ports artificiels.

Que la nuit étende ses voiles ;  
 Un flambeau, (a) rival des étoiles ,  
 S'offre au Pilote errant, & lui montre le Port.

Quel Vaisseau dans son cours rapide,  
 Trace au loin ces hardis sillons ?  
 Et sur les bords de la Colchide ,  
 Enfante de fiers Bataillons ?  
 Le fils d'Éson (b) marche à leur tête ;  
 L'attire d'une riche conquête (c)  
 L'enflamme, & le succès couronne sa valeur.  
 O Grece ! vante son courage ;  
 Mais que ton encens se partage  
 Entre l'Art de Typhis (d) & le bras du Vainqueur.

C'est trop cotoyer le rivage,  
 Volé, mortel, au sein des Mers ;  
 Les Dieux te livrent le passage,  
 Tous les Climats te sont ouverts.  
 Des Astres dont le feu te guide,  
 En vain un nuage perfide  
 Dérobe le secours à ton œil incertain.  
 Prodige heureux de la Nature !  
 Une aiguille (e) qui te rassure,  
 Cherche l'Ourse, s'y fixe, & trace ton chemin.

(a) Le Phare. (b) Jason. (c) La Toison d'or.

(d) Fameux Pilote qui conduisit le Navire Argo, sur lequel étoit Jason pour aller conquérir la Toison d'or.

(e) La Boussole.

Déjà la barrière est franchie ;  
 L'Océan ne repousse plus  
 Ces Vaisseaux, qu'une main hardie  
 Conduit vers des bords inconnus.  
 Heureux Colomb ! le Ciel te guide ,  
 Recule les bornes d'Alcide ;  
 Cours dans un nouveau Monde affronter les hasards :  
 Soumets ces Régions sauvages ,  
 Non pour désoler leurs rivages ,  
 Mais pour y transporter les vertus & les Arts

Tes plus beaux jours viennent d'éclorre ,  
 Commerce ! tes utiles soins ,  
 Du Couchant jusques à l'Aurore ,  
 Font disparoître les besoins.  
 En vain la Nature bizarre ,  
 Ici prodigue , ailleurs avare ,  
 Sans choix répand ses dons dans les Climats divers.  
 Ton industrieuse assistance ,  
 En tous lieux portant l'abondance ,  
 D'un partage inégal console l'Univers.

Quel monstre vomit du Ténare ,  
 Sur les flots arme les humains ?  
 C'est l'intérêt , sa voix barbare  
 Au carnage excite leurs mains.  
 Tigres ! Quelle est votre furie ?  
 De meurtres tant de fois flétrie ,

La terre n'a donc pu laisser vos cruautés ?  
Faut-il encore que vos crimes ,  
Se décorant de noms sublimes ,  
Fassent un cirque affreux des flots épouvantés ?

O toi , que l'olive couronne ,  
Entends les cris de l'Univers ,  
Reviens , ô Paix ! force Bellone  
De se replonger aux Enfers.  
Forgé pour un plus digne usage ,  
Que le fer qu'éguisa sa rage ,  
Offre un utile soc aux champs qu'il a détruits ;  
Et que sous tes ailes sacrées ,  
Les nefs aux vents ne soient livrées ,  
Que pour semer par-tout les biens que tu produits



**F**RANÇOIS, Peuple guerrier, mais ami de la paix  
Tes rivaux enivrés d'un espoir chimérique ,  
Et dévoilant enfin leur projet tyrannique ,  
Osent donc de LOUIS rejeter les bienfaits ?  
Ne leur souvient-il plus que ce Roi tutélaire ,  
De son char de triomphe aux champs de Fontenoi  
Toujours grand, les traita moins en vainqueur  
qu'en pere ?

Fiers de quelques succès, il nous dictent la loi,  
Eh ! quels droits ont-ils à la gloire ?

la gloire ne fuit pas une injuste victoire ;  
la rapine a flétri leurs lauriers odieux.

Le front pâle & de pleurs baignant sa triste olive ;

La paix sanglante & fugitive  
déposé contre eux au Tribunal des Dieux :

Les Dieux ont dans nos cœurs préparé leur vengeance.

Le François pour ses Rois de zèle est enflammé ;

Il n'en doit pas attendre un Maître bien aimé

Mais, parmi ses Sujets, pour venger son offense,

quel Peuple le premier élèvera sa voix ?

O fidelle Septimanie !

Ton amour veille sur tes Rois.

Mon Pays, c'est toi dont l'ardeur applaudit,

Donne l'exemple, & porte à la France attendrie,

Le tribut libre & pur présenté tant de fois. (a)

Le tribut de l'amour que l'amour multiplie,

Des deux bouts de l'Empire est offert à l'instant.

Nobles & Plébéïens, tout s'émeut, tout s'écrie :

Élevons-nous, de nos biens secourons la Patrie ;

Pour elle, s'il le faut, mourons en combattant,

Leurs tendres transports, à leur impatience,

L'état ne paroît plus qu'une famille immense,

Qui s'excite & s'unit, & d'un bras vertueux,

De son Pere en danger va prendre la défense.

(a) On sçait que la Province de Languedoc présente tous les ans un don gratuit à Sa Majesté.

L'avare, dans ce jour, lui-même est généreux  
L'indigent seul gémit de n'offrir que des vœux  
Mais le sort mit en vain entr'eux un intervalle  
Le zèle le remplit, & rend l'offrande égale.

Noble effort de l'amour, qui consacre à jamais  
Et le bonheur du Maître & le nom des Sujets  
Heureux Sujets ! qui, par leur zèle,

Tirent de leurs revers une gloire immortelle.  
Qu'ils tremblent nos rivaux à ces traits inouïs  
Avec de tels Sujets un Prince est invincible.  
Qu'ils tremblent ! A nos cœurs il n'est rien d'impossible,

Quand il nous faut servir la Patrie & Louis  
La hache, sous nos mains par la gloire animée  
Des tributs de nos bois couvre déjà nos Ports  
Nos forêts vont bientôt, en Vaisseaux transformées  
Sur les ailes des vents, s'élancer de nos bords  
Et tonner & régner sur les Mers enflammées  
Nations, qui goûtez, avec sécurité,  
Le dangereux repos de la neutralité,  
Qu'attendez-vous ? Frappez ces fiers tyrans de l'onde  
Ce Colosse élevé sur les débris du Monde,  
Rome, eût vu mettre un frein à son orgueil jaloux  
Si cent Peuples, contre elle unis par la prudence  
Avoient brisé le joug qui les menaçoit tous.  
Londre est bien moins que Rome, & pour vous  
pour nous ;

Mais Londres en a l'orgueil, s'il n'en a la puissance.  
 Nations, armez-vous & bornez ses exploits,  
 Vous servirez l'Europe en secondant la France;  
 La cause de LOUIS, est la cause des Rois.

M. le C. DE LAURÉS.

## LE CŒUR ET L'ESPRIT.

*VERS ANACRÉONTIQUES,*

A MADAME DE ST. AUBIN.

L'AMOUR veut que de tous les chants  
 Mon esprit vous offre l'hommage;  
 Et de mon cœur, que mes accens  
 Tracent toujours la vive image.

Quand j'interroge mon esprit,  
 Mon cœur, qui ne sçut jamais feindre;  
 Tout aussi-tôt cherche à se peindre,  
 Dans tout ce que ma main écrit.

La raison vient, & dit: efface,  
 Tu ne connois pas ton malheur:  
 Lise à ton esprit feroit grace,  
 Mais n'excuseroit pas ton cœur.

H v.



## COUPLET IN-PROMPTU

*Chanté à M<sup>ME</sup>. la Duchesse DE GRAMMONT  
par M<sup>ME</sup>. DE SAINT-AUBIN, qui s'ac-  
compagnoit devant elle, pour la premiere fois  
de la Lyre. \**

*Sur l'Air : Je vais te voir , charmante Lise.*

**O**RPHÉE un jour avec sa lyre ,  
Pénétra jusqu'aux sombres bords ;  
Pour moi , le zèle qui m'inspire  
Médite de plus grands efforts.  
Ma Lyre , pour vous satisfaire ,  
Cherche des sons harmonieux ;  
Si ses accords peuvent vous plaire ,  
Mon cœur se croira dans les Cieux.

## E N V O I.

Sur le noir & triste rivage  
Orphée a chanté son malheur ;  
Mon cœur , en vous faisant hommage ,  
Célèbre son plus grand bonheur.

\* On n'a jamais connu la Lyre que par tradition & par les tableaux ; c'est peut-être le seul instrument dont il ne soit resté de l'antiquité aucun vestige : Madame de Saint-Aubin , qui vient d'en faire faire une , a tout le mérite de son invention.

## O D E

*TIRÉE des Pseaumes & des petits Prophetes.*

**T**OMBEZ enfin , Dieux de prestiges ,  
Aux pieds du Roi de l'Univers !  
Cieux , Terre , annoncez les prodiges  
Qu'opere le Dieu que je fers !  
Ses Jugemens sont adorables ;  
Ses bienfaits sont inépuisables ,  
Et ses Loix pleines d'équité.  
A l'humble il est toujours propice ;  
Et les carreaux de sa justice  
Ne frappent que l'impiété.

O Seigneur ! ô mon divin Maître !  
Qui peut concevoir tes grandeurs !  
Et qui suis-je , ô Dieu , pour connoître  
Et pour sonder tes profondeurs ?  
Est-ce à l'homme plein d'ignorance  
A disputer sur l'existence  
De ce grand Dieu qui l'a formé ?  
Adorons cet Être si sage ;  
S'il a fait l'homme à son image ;  
Ce n'est que pour en être aimé.

H vj

Et voilà le vrai témoignage  
Digne d'honorer son Autel ;  
La pompe & l'éclat de l'hommage  
Touchent peu son cœur paternel.  
Le sang le plus pur des victimes,  
D'une ame endurcie en ses crimes,  
N'effacera point la noirceur.  
Aimons Dieu, cherchons sa justice,  
C'est-là l'unique sacrifice  
Qu'il exige de notre cœur.

Toi qui fais rougir la nature  
Par tes honteux dérèglemens,  
Malheureux, dont la vie impure  
N'offre que des débordemens,  
Tremble ! entends gronder la tempête ;  
La foudre, en éclats, sur ta tête  
Tombe pour punir tes forfaits :  
Dieu lui-même vient te confondre,  
Et ton ame va lui répondre  
Du mépris de tant de bienfaits.

Dans ta demeure criminelle,  
Tu disois : Dieu ne me voit pas...  
A sa connoissance éternelle  
Crois-tu cacher tes attentats ?  
Espoir trompeur : ce Dieu suprême,  
Jusqu'au fond de ton esprit même,

Voit tes complots audacieux ;  
 Et quand tu les formes dans l'ombre ,  
 Son oeil éclairant la nuit sombre ,  
 Lit dans ton cœur du haut des Cieux :

Périsse à jamais l'homme infâme ,  
 Qui se fait un jeu de ta Loi !  
 Viens, Dieu jaloux, lance ta flamme ;  
 Et qu'il expire devant toi.  
 Indigne de voir la lumière ,  
 Puissent la fange & la poussière  
 S'abreuver des flots de son sang !  
 Et pour ensevelir ses crimes ,  
 Que de ses lugubres abymes  
 L'Enfer ouvre l'horrible flanc !

M. l'Abbé DE REYRAC.

## QUATRAIN

*Sur une Statue de PIGMALION.*

Si Pigmalion la forma ,  
 Si le Ciel anima son être ,  
 L'Amour fit plus : il l'enflamma ;  
 Sans lui , que serviroit de naître ?

M. DE VOLTAIRE.

---

---

ODE  
ANACRÉONTIQUE,

A MADAME DE \*\*\*

**B**ORÉE aux ailes menaçantes,  
Du fonds de ses mortels climats,  
Sur Flore & ses filles naissantes  
Avoit appelé les frimats.

Le lis, la rose ouverte à peine,  
Étoient flétris dans leur bouton,  
Jusques à l'humble marjolaine,  
Qu'en vain protégeoit le gazon.

Cette Beauté simple, ingénue,  
Qui ne se pare que de fleurs,  
Sylvie à ce spectacle émue,  
Gémit, & dit avec des pleurs :

Ciel ! mon espérance est trahie !  
L'Empire de Flore est éteint ! ...  
Eh ! comptes-tu pour rien, Sylvie,  
Les fleurs qui brillent sur ton teint.

M. D'ARNAUD.

## ÉPITRE

D'UN AMANT;

A SON AMI,

*Sur la mort de sa Maîtresse assassinée par un  
Bonze.*

LES premiers traits du jour à peine vont éclore;  
Je devance pour toi le retour de l'Aurore :

L'Amour & l'Amitié, déités de mon cœur,

D'un sommeil paresseux accusent la langueur ;

Où, je veux dans ton sein épancher ma tendresse ;

Je veux à mon ami parler de ma Maîtresse.

Sans doute, dans les bras d'un paisible repos,

Ses yeux, fermés encor, sont chargés de pavots :

En air pur, se jouant sur ses levres de rose,

Entr'ouvre & rafraîchit sa bouche à demi-close.

Ainsi l'Amour sommeille, ou telle on voit Cypris

Sur un lit de gazon dormir avec les ris.

Toi qui formas ses traits, couvre-la de ton aile,

Amour, ô tendre Amour ! viens veiller auprès d'elle ;

Tiens verser à longs traits dans le fond de son cœur

La paix & l'espoir, images du bonheur.

Conduits par le silence, approchez, heureux Songes  
Volez, flattez ses sens par d'aimables mensonges;  
Folâtrez sur son sein, & que vos tendres jeux  
Dans un rêve enchanteur lui parlent de mes feux.

Confident & témoin de mes longues alarmes,  
Toi qui seul as connu ses rigueurs & mes larmes  
Ces larmes qu'autrefois me fit verser l'Amour,  
Ami, mon Artémire aime & brûle à son tour :  
Elle m'aime, & je touche à l'heureuse journée,  
Où, conduit par l'Amour, le Dieu de l'Hyménée,  
Unissant nos plaisirs, nos goûts, nos sentimens,  
Au pied de ses autels recevra nos sermens.

Hâte-toi, nuit trop lente ! ô jour, que ta lumière  
Recommence pour nous sa nouvelle carrière !  
Leve-toi ; reparois plus brillant & plus beau ;  
Au flambeau de l'hymen allume ton flambeau !  
Des plus jeunes Amours la troupe impatiente  
Sur le lit nuptial appelle mon Amante.  
O flatteuse pensée ! ô par combien de vœux  
J'ai hâté le moment qui doit me rendre heureux !

Peins-toi, dans ce moment & de flamme  
d'ivresse,

Dans ce premier moment où tout à sa Maîtresse,  
L'Amant jouit toujours, sent toujours de desirs,  
Respire pour l'Amour, & meurt dans les plaisirs :  
Peins-toi ces jours, ces nuits par le bonheur filées,



Dans les plus doux transports tendrement écoulées :  
 Cher ami , tels seront & les nuits & les jours  
 Qu'embelliront pour nous l'hymen & les Amours.

Que l'espoir est charmant quand il est sans nuage !  
 Ami , je suis aimé , je le suis sans partage.  
 Le Ciel, qui l'un pour l'autre a voulu nous former ,  
 Fit l'un des deux pour plaire , & l'autre pour aimer.

Unique & cher objet de la plus vive flamme ,  
 Quelle autre qu'Artémire eût regné dans mon ame ;  
 Entraîné sur ses pas , je puisai dans ses yeux  
 Tout ce que la beauté peut allumer de feux.  
 Talens , esprit , vertu , sentimens , caractère ;  
 Dans mon Amanté , enfin , tout avoit droit de plaire ;

Une noble décence , une douce pudeur ,  
 Sur le front d'Artémire exprimoient sa candeur.  
 L'Amour me séduisit , en m'offrant tant de charmes ;  
 Et lorsqu'à ses beaux yeux mon cœur rendit les  
 armes ,

J'ignorois de l'Amour & l'empire & les loix ;  
 Je la vis , & j'aimai pour la première fois.

O moment à jamais présent à ma mémoire ,  
 Où je lus sur son front sa défaite & ma gloire ,  
 Où , digne de l'objet qui m'avoit enflammé ,  
 Parmi tous mes rivaux je me vis seul aimé !

Enchaînés désormais sous ce charmant empire ,

Mes paisibles momens coulent près d'Artémire :  
 Je la vois chaque jour , & n'y trouve jamais  
 Qu'un de ces saints Docteurs , de ces hommes d'  
 paix

Que le Tien a choisis , & qu'au fond de son Temple ,  
 De sa gloire ébloui , l'œil des mortels contemple ;  
 Un langage modeste , un ton d'aménité  
 Répand dans ses discours un air de vérité ;  
 La simple piété régne sur son visage :  
 Près d'Artémire enfin je le vois sans ombrage ,  
 Sans doute , Ami , sans doute il nourrit dans son  
 cœur

Ce germe de vertu qu'inspire sa douceur ;  
 Il y grave des traits dont l'empreinte immortelle  
 Me rendra mon Amante & plus chère & plus belle.

Que mon bonheur est pur ! Mais il le feroit moins  
 Si tes yeux , cher Ami , n'en étoient les témoins.  
 Précipite tes pas , viens , vole ; qui t'arrête ?  
 On n'attend plus que toi pour embellir la fête.  
 L'amitié parmi nous , habitant à son tour ,  
 Va rendre plus parfaits les plaisirs de l'Amour....  
 Mais , adieu ; le jour croît , & sa clarté nouvelle  
 Réveille mon Amante , & m'appelle auprès d'elle..

.....

Mais qu'entends-je ? ô douleur ! ô vengeance  
 ô forfait !

monstre... un fer... Volons... Il frappe... C'en  
est fait...

Amante... ton sang... Artémire, Artémire,  
ouvre les yeux... C'est moi... Je t'embrasse... Elle  
expire...

expire; elle tombe..... Où suis-je? Ah! mal-  
heureux...

mes bras.... Quel objet! ... O jour! ô jour  
affreux!

quel spectacle, Grand Dieu! pour l'Amant le plus  
tendre!

t'appelle, Artémire, & tu ne peux m'entendre!

presse, en frémissant, ce corps défiguré,

reste précieux d'un objet adoré.....

ere ombre, je te suis.... Ce fer, qui nous sépare;

re rejoindre... On m'arrête... Ah! secours, trop  
barbare!

oi, mon ame, qu'en vain on cherche à retenir;

ur jamais à la sienne ira se réunir...

Ami, j'ai tout perdu; mon Amante est sans vie;

ais sçais-tu quelle main à mes vœux l'a ravie,

quel tigre de son sang s'abreuvoit à longs traits?

prends, prends enfin le comble des forfaits.

de Saint, dont j'admirois la piété sévère,

paré, par devoir, du profane vulgaire;

croiras-tu? .... ce Bonze... Oui, ce monstre  
fatal....

Il est son meurtrier ! ... Et c'étoit mon rival !

Il l'étoit , Artémire : & ma flamme outragée ,  
Dès qu'il osa t'aimer , n'a point été vengée !  
Chere Amante ! ah ! pourquoi me déguiser ce  
Ce feu dont il te fit le criminel aveu ! ...  
Il t'aima , le perfide ! Il osa te le dire !  
Tu rougis de ses vœux ; tu le crus , Artémire .  
Tu crus que tes mépris , ou ses propres remords  
Etoufferoient enfin ses coupables transports .  
Des remords ! Ah ! rempli du feu qui le dévore  
Le cruel est-il fait pour les sentir encore !  
Eh ! quel empire auroit ce reste de vertu  
Sur le cœur endurci d'un Bonze corrompu ?  
Ta pudeur l'irritoit ; & plus ton innocence  
Entr'elle & ses fureurs avoit mis de distance ,  
Et plus sa passion brûla de s'affervir  
L'objet , le seul objet qui pouvoit l'assouvir .  
Nuit effroyable ; ô nuit ! dont l'image sanglante  
A mon cœur déchiré sera toujours présente !

Artémire goûtoit un paisible sommeil :  
O surprise ! ô terreur ! ô funeste réveil !  
Le cruel , qu'enhardit l'Amour & le Silence ,  
Vers son lit , en secret , porte la violence :  
Transporté , furieux , brûlant à cet aspect ,  
Rien ne le retient plus , ni crainte , ni respect .  
Sur les voiles légers qui couvrent mon Amante

porte avidement sa vue étincelante.

Il n'est plus ce Ministre hypocrite & caché ;

Il est un tigre en fureur , à sa proie attaché.....

Artémire frémit à cette affreuse image ;

La vertu, ses frayeurs redoublent son courage.

Le barbare s'irrite ; & passant tour-à-tour

De l'espoir au dépit, de la rage à l'amour,

Le certain, effréné, n'épargnant sa victime

Se pour s'en rendre maître & consommer son

crime ,

Par le plus vif accès de son fougueux transport ,

Il lui laisse de choix que la honte ou la mort.

Tous tes coups sont portés , cruel : vois ton

ouvrage.

De ton sang, de mes pleurs, viens repaître ta rage..

Malas ! as-tu bien pu, dans ces momens d'horreur ;

Survivre, sans en frémir, ta jalouse fureur !

Objet qu'autrefois tu cherchois à séduire ,

Artémire, à la pitié n'a-t'il pu te réduire ,

De rendre sensible, en cette extrémité,

Les cris de la nature & de l'humanité ?

Les beaux yeux sur ton cœur n'avoient-ils plus

Le d'empire !

Artémire, tu ne pus souffrir la vertu d'Artémire.

Malheureux ! Si jamais, par un lâche retour ;

Artémire eût senti ton détestable amour ;

Si jamais , dans tes bras Artémire entraînée ,  
A tes fougueux transports se fût abandonnée ,  
Artémire vivroit ; & ton perfide cœur  
Jouiroit de ton crime , & de son déshonneur.

Elle n'est plus !... La mort a flétri son visage  
Ce front... ces yeux.... hélas ! tout ressent  
outrage !

Insensible & glacé , son cœur , son triste cœur  
D'un amour mutuel n'éprouve plus l'ardeur.  
Ton Amant vit encore ; & cet Amant si tendre  
Artémire , sur toi n'a plus rien à prétendre....

Seul & cher confident de ma juste douleur ,  
Ami , de cet état conçois-tu bien l'horreur ?  
Et , sans avoir aimé , sens-tu , comme moi-même  
Tout ce qu'un Amant perd , quand il perd ce  
aime ?

Sans secours , sans appui , seul dans cet Univers  
Mes yeux n'y trouvent plus que de vastes déserts

Mais son sang coule encore , & demande  
vengeance ;

J'y cours.... Cieux , Terre , Enfers , pour  
d'intelligence ,

Vengez-la , vengez-moi de ce monstre d'horreur  
Exterminez le traître , & servez ma fureur....  
Que la foudre l'écrase... Ouvrez-lui vos abîmes  
Démons , toujours armés pour punir les grands  
crimes.



Mais non ! Je veux moi-même , exécration affassin ,  
 onger , ensevelir le poignard dans ton sein ,  
 Ouvrir de mille coups tes entrailles fumantes ,  
 De ton sang odieux voir mes mains dégouttantes ;  
 Pour de tes tourmens , goûter l'affreux plaisir  
 De te voir lentement & souffrir & mourir.....

Mais il m'échappe ; il court sous un autre  
 hémisphere ,

ouiller l'air qu'il respire & le jour qui l'éclaire.

ty suivrai , barbare. Ah ! pour les assassins ,

ni , seroit-il donc des asyles certains ,

h l'on vit , à l'abri d'un pouvoir légitime ,

criminel en paix vivre heureux dans son crime ?

Mais non , grand Dieu ! fût-il caché dans les déserts ,

ans les antres profonds , au bout de l'Univers ,

on œil dans sa retraite éclaire le perfide.....

prime sur son front les traits d'un parricide !

il ne porte avec lui que honte & que terreur !

il soit connu par-tout , & par-tout en horreur !

Inutiles souhaits ! Ah ! qu'allez-vous produire ?

de quel prix pour moi , malheureuse Artémire ,

viendra tout le sang d'un rival odieux ,

ce sang répandu ne te rend à mes vœux !

Non , il n'est plus d'espoir , plus d'amour , plus  
 d'Amante ....



O mort ! entends ma voix , viens remplir mon a-  
tente !

Viens terminer des jours , des jours infortunés ,  
A d'éternels chagrins désormais condamnés !

Mais le voudras-tu bien , ô Ciel inexorable ,  
Mettre fin aux tourmens dont ta rigueur m'accable  
Ah ! si mes vœux sont vains , daigne au moins da-  
ce jour ,

Quand je vis malgré moi , me ravir mon amour  
Mon amour... je m'égare : ah ! pour en être maître  
Détruis donc , avant tout , & mes sens & mon être  
Cet être t'appartient , tu le crées pour toi ;  
Je te le rends , Grand Dieu ! Mais mon cœur e-  
à moi :

L'Amour seul y commande ; & ton pouvoir suprême  
S'il veut l'anéantir , m'anéantit moi-même.

Toi , de ma triste vie abandonne le soin :  
Sans Artémire , hélas ! je n'en ai plus besoin....  
Tous mes maux sont comblés.... Je sens que j-  
succombe....

Sous mes pas chancelans je vois s'ouvrir  
tombe....

Ami , viens recevoir , en me fermant les yeux ,  
Et mon dernier soupir & mes derniers adieux.

M. D\*\*\* F\*\*\*



LA GLOIRE,  
ODE.

J'ENTENDS la trompette éclatante,  
Héros des arts & des combats,  
La Gloire à vos yeux se présente,  
Je la vois, volez sur ses pas.  
Suivez tous votre Souveraine.  
Je sens l'ardeur qui vous entraîne,  
Mes chants vont encor l'exciter.  
O vous, Muses, Gloire, Harmonie,  
Voici le moment du génie,  
Inspirez-moi, je vais chanter.

Troupe orgueilleuse & mensongère,  
Fuyez, sophistes malheureux,  
Qui traitez de vaine chimère  
Ce desir des cœurs généreux;  
Fuyez, respectez mon ivresse,  
Votre fausse & triste sagesse  
Voudroit asservir mes accens,  
Et les plus beaux sons de la lyre  
N'ont jamais pris aucun empire  
Sur vos organes impuissans.

Tome IV.

Plaisir dont un grand cœur s'enivre,  
Espoir d'échapper au cercueil,  
Ambition de se survivre,  
Sublime & respectable orgueil,  
En vain la raison froide & dure  
Ose te nommer imposture,  
Tu dois régner sur les mortels.  
Tu les guides, tu les enflammes;  
L'erreur qui fait les grandes ames,  
A droit d'obtenir des Autels.

Tu parles, & ta voix puissante  
Rappelle au Guerrier sa valeur.  
Il s'arrache à sa jeune Amante,  
Pour voler au champ de l'honneur.  
Il te voit, te suit dans l'orage.  
De son bras lassé de carnage,  
C'est toi qui ranimes l'effort.  
Tu lui fais braver le tonnerre,  
Les feux, les pièges de la guerre,  
Et l'horrible aspect de la mort.

Souvent ce zèle magnanime,  
Ce noble mépris du danger,  
Est payé d'une foible estime,  
Et d'un éloge passager.  
Les humains sont ingrats sans doute;  
Mais servez-les, quoiqu'il en coûte.  
L'on n'est grand que par ses travaux,

Des services sans espérance,  
Et des bienfaits sans récompense,  
Voilà les titres du Héros.

Il a dit : » Je crains peu l'envie,  
» Le temps est toujours son vainqueur.  
» Ses poisons versés sur ma vie,  
» Ne passent point jusqu'à mon cœur.  
» Si jamais sa noirceur habile  
» Jusqu'à m'empêcher d'être utile,  
» Peut étendre ses attentats ;  
» Alors je répandrai des larmes,  
» Et mes généreuses alarmes  
» Seront encor pour des ingrats.  
» Lorsqu'au terme de ma carrière,  
» Ces mortels qui m'ont méconnu,  
» N'auront de moi que ma poussière,  
» Et l'exemple de ma vertu ;  
» Plus équitables & plus tendres,  
» Ils viendront pleurer sur mes cendres ;  
» Pénétrés d'un respect nouveau :  
» Et ces pleurs, ces regrets sincères  
» Seront leurs présens funéraires,  
» Et les honneurs de mon tombeau.

Ainsi nous portons notre vue  
Jusques dans la postérité ;  
Ainsi notre ame est soutenue

D'un instinct d'immortalité.  
Un cœur à la gloire sensible,  
De l'avenir incorruptible  
Craint le Tribunal rigoureux.  
C'est le Juge de l'innocence,  
Le frein de l'extrême puissance,  
Est l'effroi des crimes heureux.

Vous, à qui les dons du génie  
Semblent aujourd'hui réservés,  
Dont la plume sage & hardie  
Honore l'âge où vous vivez,  
Grands Hommes, si des voix injustes  
Osent flétrir vos noms augustes,  
Je ne sçais point les imiter,  
Je suis au pied de vos images,  
Heureux du moins si ces hommages  
M'apprennent l'art d'en mériter.

Gloire, ma Déesse, mon guide,  
O toi que j'encensai toujours,  
A qui dans mon espoir avide  
J'ai consacré mes plus beaux jours;  
De ma jeunesse audacieuse  
Nourris l'ardeur ambitieuse,  
De tes feux viens m'environner :  
Toi seule animas mon courage,  
Mes premiers chants sont ton ouvrage ;  
C'est à toi de les couronner.

# APOLLON

## ET DAPHNÉ.

LA Fille de Pénée, avec indifférence,  
 voyoit pour ses appas soupirer mille Amans :  
 la haine étoit le prix de leur persévérance,  
 la chasse faisoit ses seuls amusemens.  
 Dans ses plus jeunes ans, cette Nymphe sauvage  
 avoit suivi Diane, & sous ses étendards,  
 contre les animaux exerçant son courage,  
 de leur sang, avec joie, elle teignoit ses dards.  
 Des plus rudes faisons elle bravoit l'injure ;  
 l'arc en main, sans cesse elle erroit dans les champs,  
 flottant sur son beau sein sa blonde chevelure,  
 dérangée & sans art, flotter au gré des vents :  
 quelquefois ce désordre & cette négligence,  
 de ses charmes encore augmentoit la puissance ;  
 ses yeux lançoient par-tout d'inévitables traits :  
 parmi tant de cœurs épris de ses attraits,  
 Daphné, sans doute, eût pu faire un choix digne d'elle,  
 son ame à l'Amour eût été moins rébelle.

son Pere, qui souvent la pressoit sur ce choix,  
 disoit : » A mes vœux, ma fille, il faut te rendre ;

» Il est temps que l'Hymen te soumette à ses loix :  
» Je te dois un époux, & tu me dois un gendre

Mais à cette espérance il se livroit en vain.  
La Nymphé, en rougissant, lui répondoit : » mon pere  
» Laissez-moi vivre fille ; & si je vous suis chere  
» Ne permettez jamais que le don de ma main  
» D'un Amant, quel qu'il soit, favorise l'audace  
» Jupiter à Diane accorda cette grace :  
» La refuseriez-vous à mes tristes soupirs ?

Pénée alors, cédant à son amour pour elle,  
Consentoit, sur ce point, à remplir ses desirs  
Mais, Nymphé, ces appas qui te rendent si belle  
Semblent de tes souhaits démentir la rigueur,  
Et ta beauté s'oppose aux vœux de ta pudeur

Apollon en effet ne l'a pas si-tôt vue,  
Qu'il se sent consumer d'une flamme inconnue  
Dont le charme l'aveugle, & lui fait concevoir  
De séduire Daphné, le séméraire espoir.

Ce Dieu, fier du talent qu'il a de tout prédire  
Déjà dans l'avenir, qui se montre à ses yeux  
Croit lire le triomphe où son amour aspire ;  
Mais vainement, cet art qu'il a reçu des Cieux  
Annonce un sort propice à son ardeur extrême  
Et par son propre Oracle il est trompé lui-même

Cependant, animé par ce présage heureux,



poursuit la Beauté dont il est amoureux.  
 contemple ses traits, son visage, ses grâces ;  
 l'aspect de tant d'appas l'entraîne sur ses traces :  
 Apollon en repait ses avides regards ;  
 voyant ses cheveux confusément épars ,  
 sans ordre, sur son col, flotter à l'aventure :  
 Ah ! puisqu'ils ont le don de plaire en cet état,  
 Que seroit-ce, dit-il, si par quelque parure  
 Une sçavante main en relevoit l'éclat ?  
 Il n'admire pas moins sa gorge enchanteresse ,  
 Ses beaux yeux & sa bouche, & ses bras demi-nuds.  
 Par ces divers objets tous ses sens sont émus :  
 Il éprouve, à leur vue, une flatteuse ivresse ;  
 Et ce qu'il voit, lui fait juger facilement ,  
 Que ce qu'il ne voit pas est encor plus charmant.  
 En vain pourtant veut-il en faire sa conquête :  
 Avec rapidité Daphné fuyoit toujours ;  
 Et pour la retenir, il lui tient ce discours :  
 « Pourquoi prendre la fuite, aimable Nymphe ?  
 Arrête :  
 Celui qu'à te poursuivre engagent tes appas ,  
 N'est point un ennemi que la fureur anime.  
 Lorsque du fier lion la biche fuit les pas ,  
 Et l'agneau ceux du loup, leur crainte est légitime ;  
 Ce sont des ennemis qu'ils doivent éviter ;  
 Mais d'un fidèle Amant que peux-tu redouter ?  
 Ma poursuite est l'effet de l'amour le plus tendre :

- » Arrête ; & si ton cœur refuse de m'entendre  
 » Daigne, sensible au moins aux malheurs que  
 » crains ,  
 » Songer à quels dangers une chute t'expose.  
 » Quelque épine, en tombant, pourroit blesser tes  
 » mains ,  
 » Ces mains que j'idolâtre , & j'en ferois la cause  
 » J'apprehende sur-tout pour tes pieds délicats  
 » La rudesse des lieux où tu portes tes pas.  
 » Partage ma frayeur , modère un peu ta fuite  
 » Et je ralentirai moi-même ma poursuite ,  
 » O Fille trop aveugle , hélas ! si tu sçavois ,  
 » Quel est l'Amant qui rend hommage à tes attraits  
 » A ses empressements tu te rendrois peut-être  
 » Tourne du moins tes yeux vers lui pour le con-  
 » noître.  
 » Celui que sous ton joug l'Amour a sçu ranger  
 » N'est point un misérable & rustique Berger  
 » Ni de ces sombres bois un habitant barbare  
 » Et Delphes , & Claros , & Tenede , & Paros  
 » Sont soumis à mon sceptre , & respectent les loix  
 » Que mon autorité leur dispense à son choix  
 » Le Souverain des Dieux m'a donné la naissance  
 » Mes yeux de l'avenir pénètrent la science.  
 » Par mes feux bienfaisans le monde est animé  
 » Je prodigue mes soins à tout ce qui respire  
 » Et je suis l'inventeur de cet Art renommé ,

De marier la voix aux doux sons de la lyre.  
Les traits par moi lancés, toujours sûrs de leurs  
coups,

Signalent de mon bras la vigoureuse adresse;  
Et je n'en connois qu'un qui les surpasse tous:  
C'est, adorable Objet, ce trait, je le confesse,  
Qui, pour percer mon cœur, est parti de tes yeux.  
Je possède, il est vrai, le talent précieux,  
Par qui de tous les maux la guérison certaine,  
A souvent arraché des mortels au trépas;  
Mais pour moi, désormais, cette science est vaine,  
Et l'amour est un mal qu'elle ne guérit pas.

Le Dieu du jour sans doute en eût dit davantage,  
Daphné, qu'effarouche un semblable langage,  
D'une fuite plus prompte empruntant le secours,  
Avait de ses propos interrompu le cours.  
Toutefois cet Amant, qu'un vain desir entraîne,  
L'aime & la suit encor, malgré toute sa haine.  
Les vents avec l'Amour, pour irriter ses feux,  
Semblent contre la Nymphe être d'intelligence:  
Tantôt leur souffle fait voltiger ses cheveux;  
Tantôt de leurs soupirs l'heureuse violence,  
En agitant son voile, à ses yeux satisfaits,  
Découvre, tour-à-tour, mille charmes secrets.  
Alors, sans plus flatter d'un inutile hommage,  
Inflexible Beauté, dont le mépris l'outrage,

Par sa passion seule il se laisse emporter,  
Et vole sur ses pas, afin de l'arrêter.

Telle est d'un lévrier la poursuite rapide;  
Aussi-tôt que d'un lièvre il apperçoit les pas:  
Vers sa proie il s'élance; & l'animal timide,  
Sur le point d'être pris, tâche à ne l'être pas:  
Et par mille sentiers où le conduit sa crainte,  
De la dent meurtrière évite enfin l'atteinte.

C'est ainsi qu'à Daphné la peur long-tems fournit  
Et de nouveaux détours & des forces nouvelles  
Mais bientôt de plus près Apollon la poursuit,  
Et guidé par l'Amour, qui lui donne des ailes  
Déjà pour la saisir il avance la main,  
Et s'apprête à jouir d'un triomphe certain.

De ce revers affreux la Nymphe consternée  
Tournant alors ses yeux vers les eaux du Pénée  
Frémit, & de ce Fleuve implorant le secours,  
Elle adresse ces mots à l'Auteur de ses jours:

» Mon pere, s'il est vrai que ton pouvoir suprême  
» Soit mon unique asyle en ce péril extrême,  
» Et si comme on le croit, les Fleuves sont des Dieux  
» Sauve-moi des transports d'un Amant odieux  
» Et toi, daigne, à mes vœux également propice  
» Terre, pour m'engloutir, ouvrir un précipice  
» Ou détruire du moins ces appas malheureux  
» Qui, malgré moi, sans cesse allument tant de feux

Daphné n'eut pas plutôt achevé sa prière ,  
 Qu'un froid mortel , soudain s'empare de ses sens ,  
 Et glace de son corps les membres languissans :  
 Sa peau se convertit en écorce légère :  
 Étendus vers le Ciel , ses bras inanimés ,  
 Sont, dans le même instant, en rameaux transformés :  
 Ses cheveux sont changés en un feuillage sombre ,  
 Qui couvre ces rameaux & leur prête son ombre :  
 Dans la terre ses pieds demeurans enfoncés ,  
 D'un arbre , tout-à-coup , deviennent les racines ;  
 Et son front dépouillé de ces grâces divines ,  
 Qui charmoient tous les yeux à la gloire empreffés ,  
 Pour ornement n'a plus qu'une simple verdure ;  
 Mais , quoiqu'ainsi la Nymphé ait changé de figure ,  
 D'Apollon cependant elle fait les amours ,  
 Et tout arbre qu'elle est , il la chérit toujours :  
 Confus , désespéré , sur le tronc qu'il adore ,  
 Il met d'abord la main , & sous l'écorce encore ,  
 De la fiere Daphné sent palpiter le cœur.  
 Ne pouvant plus alors modérer son ardeur ,  
 Le Dieu donne à ce tronc des marques de tendresse ;  
 Il le serre de près , le flatte , le caresse ,  
 L'entoure de ses bras , & voudroit le baiser ;  
 Mais l'arbre à ses efforts semble se refuser.

« Ah ! puisque du Destin la barbare puissance ,  
 D'être un jour ton Époux m'a ravi l'espérance ,  
 Belle Daphné , dit-il , sois mon arbre du moins.

- » Laurier charmant, je t'aime, & ma faveur te donne  
 » Un éclat que toujours entretiendront mes soins.  
 » Tes rameaux désormais formeront ma couronne  
 » Ma lyre & mon carquois par eux seront ornés  
 » Les plus fameux Guerriers chérissant ton feuillage  
 » Se feront un honneur d'en être environnés;  
 » De briller sur leurs fronts il aura l'avantage  
 » Et par cet ornement, au retour d'un combat  
 » Ils croiront à leur gloire ajouter quelque éclat  
 » Du Palais des Césars tu garderas l'entrée;  
 » La foudre épargnera ta cime révérée :  
 » Et ( pour mettre le comble enfin à mes bienfaits  
 » Ainsi que mon visage étalera sans cesse,  
 » Les traits & la fraîcheur d'une aimable jeunesse  
 » De même tes rameaux ne vieilliront jamais;  
 » Et je veux qu'en tout temps, de leur noble verdure  
 » Ils puissent conserver l'éternelle parure.

M. GAZON DOURXIGNÉ.

## MADRIGAL.

FUYEZ, volez, instant fatal à mes desirs;

Mais, hélas ! espérances vaines,

Le temps qui fuit sur nos plaisirs,

Semble s'arrêter sur nos peines.



## ÉPIÎTRE

## A CHLOË.

CHLOË, ce tendre badinage

Ne fait qu'irriter nos desirs;

Occupons-nous des vrais plaisirs;

Laissons-là le papillonnage.

Auprès de toi je suis heureux;

Mais je puis l'être davantage.

Hier mes soupirs amoureux

Expiroient déjà sur ta bouche:

Je voulus tout tenter; mais sans être farouche;

Tu repouffas l'Amour égaré dans tes bras:

Je ravis des faveurs, & je n'en obtins pas.

L'honneur, ce vain fantôme, effrayoit ta tendresse;

Il dissipoit des feux l'impétueuse adresse:

Doit-il encor t'épouvanter?

Ennemi de l'Amour qu'il ne peut surmonter;

Sans sçavoir l'obtenir, disputant la victoire,

A combattre il borne sa gloire;

Il est toujours vaincu, mais il veut résister.

Tu m'aimes, je t'adore... ah! gardes-toi de croire

Que ce foible tyran puisse un jour nous dompter;

On le craignoit jadis, & le cœur de nos meres,



Ne goûtoit qu'en tremblant le bonheur de sentir ;  
De ce siècle poli les Loix sont moins sévères ;  
L'Amour à ses côtés n'a plus le repentir.

Nous rions aujourd'hui de ces prudes sublimes,  
Qu'effarouche un Amant, qui gênent leurs desirs ;  
Et ces plaisirs si doux dont tu te fais des crimes,  
Quand on les a goûtés ne sont que des plaisirs.

Vas, ton bonheur est d'être belle,  
Ton devoir est d'être fidelle,

Les Loix sont dans ton cœur, les Amours sont tes  
Dieux ;

Jeune Chloé, qu'ils soient tes guides :

Ce prélude voluptueux

Nous promet des biens plus solides.

Il a fatigué ta vertu ;

Tu sens l'ennui de te défendre ;

A l'honneur d'avoir combattu,

Hâte-toi d'ajouter le plaisir de te rendre.

## ÉPIGRAMME.

**P**RUD'HOMME un jour, Procureur émérite,  
Dans une affaire avoit fait un faux pas :  
Parbleu, Monsieur, dit l'un des Magistrats,  
Changez de nom, ou changez de conduite.

M. IMBERT.

## L E S O I R.

**L**E Soleil finit sa carrière,  
Le temps conduit son char ardent,  
Et dans des torrens de lumière  
Le précipite à l'Occident ;  
Sur des nuages qu'il colore,  
Quelque temps il se reproduit,  
Dans le flot azuré qu'il dore,  
Il rallume le jour qui fuit.  
La vapeur légère & fluide  
Que rassemble l'air tempéré,  
Va bientôt de la terre aride  
Rafraichir le sein altéré.  
Des Roses qu'il a ranimées,  
Zéphir embellit les couleurs ;  
Il voltige de fleurs en fleurs,  
Et de ses ailes parfumées,  
Répand les plus douces odeurs.  
Quittons le frais de cet asyle,  
Où loin du tumulte & du jour,  
Ma Muse légère & facile  
Offroit des chansons à l'Amour.  
Sensible aux accords de ma lyre,

Puisse Lifette , à son retour ,  
Applaudir aux vers qu'elle inspire !  
Mes yeux errans sur ce côteau ,  
Dans le lointain ont vu Lifette :  
Ah ! courons vite à sa houlette  
Attacher un ruban nouveau ;  
Que d'une guirlande nouvelle  
Ma main couronne sès cheveux ,  
Et qu'elle life dans mes yeux  
Le plaisir de la voir si belle.  
Mais les oiseaux par leurs concerts  
Cessent de troubler le silence ;  
L'ombre descend , la nuit s'avance  
En planant sur les champs déserts.  
Déjà sur ses ailes légères ,  
Morphée amene le repos :  
Dieu charmant ! suspends les travaux ,  
Endors les époux & les meres ;  
Mais ne verse point tes pavots  
Sur les yeux des jeunes Bergeres.  
De la nuit l'astre radieux  
Effleure l'onde qu'il éclaire ,  
Et sur l'Océan ténébreux ,  
Fait jouer sa foible lumiere ;  
Les rayons du globe argenté  
Tombent & pénètrent les ombres :  
La nuit fait tort à la beauté ,

Le grand jour à la liberté ;  
 Les lueurs pâles , les clartés sombres ,  
 Sont le jour de la volupté :  
 Du Rossignol la voix brillante  
 Éleve ses sons enchanteurs ,  
 Au sein du plaisir il le chante.  
 Tandis que ses accens flatteurs ,  
 Charmoient mon ame impatiente ;  
 Échappée aux regards jaloux ,  
 Lisette arrive au rendez-vous ;  
 D'un feu plus doux ses yeux s'animent ,  
 Les miens annoncent mes desirs ;  
 Nos regards confondus expriment  
 L'espoir & le goût des plaisirs.  
 Aimable fils de Cythérée ,  
 De l'ivresse de nos esprits ,  
 Tu ne peux augmenter le prix ,  
 Qu'en ajoutant à sa durée.  
 De ce délicieux moment  
 Fixe le passage insensible ,  
 Que dans sa course imperceptible ,  
 Le temps vole plus lentement.  
 Dans les fougues du plaisir même ,  
 Que sans cesse le sentiment  
 Ajoute à mon bonheur suprême ;  
 Que dans les bras de ce que j'aime ,  
 Je passe de l'empportement

A ce calme doux & charmant,  
 Où l'ame après la jouissance,  
 Sans tumulte & sans langueur,  
 Dans un voluptueux silence,  
 Se rend compte de son bonheur.  
 Mais la mollesse où tu nous plonges,  
 Sommeil, suspendra nos desirs :  
 Dans des tableaux vrais, que les songes  
 Nous retracent tous nos plaisirs !  
 Puissai-je encor dans ton empire,  
 Près de Lisette soupirer !  
 L'avoir dans mes bras, l'adorer,  
 Et m'éveiller pour le lui dire.

M. DE St. LAMBERT.

## LE MATIN.

V ERS l'Occident encore obscur,  
 La nuit portoit ses sombres voiles ;  
 D'un feu moins brillant, les étoiles  
 Éclairaient le céleste azur ;  
 De sa lumière réfléchie  
 Le Soleil remplissoit les airs,  
 Et par degrés à l'Univers,  
 Donnoit la couleur & la vie.

Du sommeil à la volupté,  
Mes sens éprouvoient le passage;  
Des songes me peignoient l'image  
Du bonheur que j'avois goûté:  
Je sentis qu'il alloit renaitre;  
Et par les songes exhorté,  
Je recevois un nouvel être.  
Libre des chaînes du sommeil,  
Mes yeux s'ouvroient pour voir Thémire;  
Je vois, j'adore, je soupire;  
Dieux ! quel spectacle & quel réveil !  
Près de moi Thémire étendue  
Ne déroboit rien à ma vue;  
Je détaillais mille beautés,  
Je m'applaudissois de ma flamme,  
Le trouble aveugle de mon ame  
En suspendoit les facultés.  
Tout à l'Amour, tout à Thémire,  
Jouissant de mes sentimens,  
Près de l'objet qui les inspire,  
Oui, disois-je, ces yeux charmans,  
Animés par un cœur fidèle,  
Sont au plus tendre des Amans;  
C'est pour moi que Thémire est belle.  
J'avois entr'ouvert les rideaux;  
Du Soleil la clarté naissante  
Doroit cette onde étincelante

Qui s'élevoit sur les berceaux ;  
Déjà du sein des prés humides ,  
S'élevoient ces foibles vapeurs ,  
Que la nuit en perles liquides ,  
Rassemble & fixe sur les fleurs.  
Des Habitans de ce bocage ,  
La joie inspiroit les concerts ;  
Un vent frais épuroit les airs ,  
Et murmuroit dans les feuillages.  
La terre sembloit s'embellir  
Pour s'offrir aux yeux de Thémire ;  
Elle étend ses bras , & soupire ,  
Et je sens mon cœur tressaillir.  
Elle ent'ouvre des yeux timides ,  
Qu'éblouit la clarté du jour ;  
Dans ses beaux yeux , mes yeux avides ,  
Cherchent , trouvent , puisent l'Amour.  
Sur ses charmes , ma main errante  
Se porte avec rapidité ;  
Sur sa bouche , mon ame ardente  
S'élance avec vivacité ,  
Et s'imprime avec volupté.  
Je sçus , près du bonheur suprême ,  
Le suspendre pour le goûter ;  
L'instant de le précipiter  
Fut marqué par Thémire même ;  
Et des plaisirs de ce que j'aime ,



J'ai senti le mien s'augmenter.  
J'ai joui, malgré mon délire  
Et mes transports impétueux,  
Du murmure voluptueux  
Des soupirs fréquens de Thémire :  
Ma bouche, à ses cris languissans,  
Répond à peine : ah ! je t'adore...  
Le plaisir fatiguoit nos sens,  
Et nos cœurs jouissoient encore ;  
Mais l'astre du jour dans les Cieux  
Poursuivoit sa vaste carrière,  
Et de son disque radieux,  
Répandoit des flots de lumière :  
De mille ornemens odieux,  
Je vis couvrir Thémire entière,  
Et se former une barrière  
Entre ses charmes & mes yeux,  
Plein d'amour & d'impatience,  
Sorti sans rémoin & sans bruit,  
J'allai languir jusqu'à la nuit  
Dans les horreurs de son absence.

## E N V O I.

Ce tableau d'un bonheur suprême ;  
Est peint par la main des Amours :  
Quel plaisir de l'offrir au tendre objet qu'on aime !  
Ah ! je voudrois dormir la moitié de mes jours ;  
Et puis me reveiller de même.

## L'ACCORDÉE DE VILLAGE

## CONTE MORAL.\*

**U**n Financier, rempli de sentiment,  
 (Qualité qu'on voit rarement,  
 Sous un habit doré,) possédoit une Terre,  
 Où son généreux caractère  
 S'appliquoit chaque jour à faire des heureux;  
 Étude rare, mais facile  
 A qui sçait estimer ces penchans vertueux,  
 Que nous ignorons à la Ville,

Mais que des champs les simples Citoyens,  
 Cultivent sagement, comme les premiers biens  
 Ceriche, quoique jeune, avoit vu dans le monde  
 Beaucoup d'hymens brillans, peu qui l'eussent tenu  
 Et son cœur éprouvoit une douleur profonde  
 De voir qu'on mit par-tout l'enchère à la beauté

Le hasard conduisit ce Sage

Au logis d'un Fermier, l'exemple du Village  
 Vénérable vieillard, bon pere & bon époux.  
 Il marioit sa fille, & ce jour-là son gendre  
 Touchoit la dot, gage d'un nœud si doux

\* Ce sujet est tiré du Tableau de M. GREUZE, qui a été exposé au Salon du Louvre.

gége moins cher pour lui qu'un cœur sincère & tendre !

En un réduit propre, mais sans éclat,  
Se faisoit la cérémonie.

Un Payfan, coëffé d'un chapeau plat,  
La manteau noir, bas blancs, culotte cramoisie ;

Dans un coin dresseoit le contrat.  
Le Patriarche assis, l'air noble & respectable,

Parloit au gendre avec bonté,  
Lui donnoit des leçons de mœurs, de probité,

Qu'embellissoit sa bouche aimable.  
L'autre debout, l'œil fixe, & l'air reconnoissant,

Avec émotion écoutant son beau-père,  
D'une main recevoit l'argent,

De l'autre attiroit la Beauté jeune & chère,  
Qu'à ses tendres desirs affuroit ce présent.

De ses doigts délicats cette Beauté timide,  
A peine osoit toucher la main de son Amant ;

Elle cédoit négligemment  
Aux transports de ce nouveau guide.

Aussi fraîche que le printemps,  
Ses regards trahissoient le trouble de ses sens ;

Qu'il étoit ému, contraint, la rendoit plus charmante.  
Le lin qui composoit ses légers vêtemens,

Embrassoit les contours de sa taille élégante.  
Sa jeune sœur, qui l'aimoit tendrement,

Sur son sein agité laissoit couler des larmes.

Une autre plus âgée, en cet heureux moment

Paroissoit envier ses charmes.

Sa mere, dont les bras ne pouvoient la quitter

Peignoit dans ses regards la tristesse & la joie

Sembloit la plaindre & la féliciter,

Sembloit chérir & regretter

Le sort d'une aussi belle proie.

Le jeune Financier, en voyant ce tableau,

Goûtoit d'un sentiment nouveau

Des délices inexprimables;

Et troublant à regret un spectacle si beau,

De sa chère que l'or il plaignoit ses semblables

Cependant il pria ses époux estimables,

D'accepter un riche présent.

Mais il leur dit, touché de l'ardeur vive & pure

Que faisoit éclater ce couple attendrissant:

Ce que fit pour vous la nature,

Ne peut être égalé par ce foible bienfait.

Je me retire satisfait,

J'ai vu deux cœurs unis & s'aimant pour eux-mêmes

Éprouver des douceurs extrêmes,

Que chez ceux de ma sorte étouffe l'intérêt.

M. l'Abbé AUBERT

# LE TEMPLE DE LA MORT.

## POÈME.

LA nuit sur les mortels répandoit ses pavots ;  
je m'abandonnois aux douceurs du repos ;  
Quand soudain dans l'horreur d'un songe épouvan-  
table ,

Dieux ! j'en frémis encore , une voix lamentable  
Vient porter par ses cris la terreur dans mes sens ;  
l'air retentit au loin de funebres accens.

Je cherche cette voix : ô spectacle terrible !  
Dans un champ dévasté je vois un spectre horrible ;  
Il traîne en chancelant de lugubres flambeaux ,  
Et semble s'élever d'entre mille tombeaux.

De mânes entourée , & de sang dégouttante ,  
Cette ombre , à pas tardifs , s'avance & m'épouvante ;  
Je veux fuir , vains efforts ! je me sens par l'effroi ,  
Vers ces tombeaux affreux entraîner malgré moi.

Dans ses yeux presque éteints je vois encor la rage ;  
Toutefois rappelant un reste de courage ,  
Arrête !... Quel es-tu ? lui dis-je avec transport :

Vois la Corruption , Ministre de la Mort ,

Tome IV.

K

Répondit-elle ; « viens, suis-moi, viens & contemple ;  
» Je conduirai tes pas jusqu'au fond de son Temple ;  
» Tu verras son séjour , ses Prêtres , ses Autels ,  
» Et tu pourras les peindre aux malheureux mortels.

Elle dit : à l'instant m'enlevant dans les nues ,  
Ce fantôme s'ouvrit des routes inconnues ;  
Et sur un monstre ailé traversant l'Univers ,  
Dans sa course rapide il infectoit les airs.  
Que vois-je !... Sous nos pas les plantes desséchées  
Sont par un souffle impur sur la terre couchées ;  
Les animaux plaintifs font gémir les forêts ;  
Les reptiles brûlans tarissent les marais :  
Déjà ce feu mortel ravage les familles ;  
Les mères vont périr sur les corps de leurs filles ;  
Les vieillards expirans , les enfans éperdus ,  
Dans la nuit du tombeau descendent confondus.

D'un Astre ensanglanté les feux pâles & sombres ,  
Découvrent à mes yeux la demeure des Ombres.  
Vers ce séjour fatal , un fleuve tortueux  
Roule dans un désert ses flots tumultueux ;  
Il est formé de sang , il se grossit de larmes ,  
Son effroyable bruit fait naître les alarmes ,  
Sur son rivage aride on voyoit des serpens ,  
De monstrueux aspics & des dragons rampans ;  
Ils fouilloient à l'envi ces rives sablonnées ,  
Pour extraire les sucres d'herbes empoisonnées ,



Et brûlans de revoir les gouffres infernaux,  
Ils se replongeoient tous dans ces horribles eaux.

Près de ces tristes bords, voisins du noir Tartare,  
Est un Temple fameux de structure barbare;  
Le crime en a jetté les premiers fondemens.  
Sur un vaste massif d'antiques ossemens,  
S'élève un double rang de colonnes informes;  
Leurs frêles chapiteaux & leurs bases difformes,  
Toujours souillés du sang des victimes des Dieux,  
Offrent de tous côtés un aspect odieux.  
L'architrave est chargé d'affreux hiéroglyphes;  
Et des crânes saillans séparent les triglyphes:  
Plus bas on voit régner mille créneaux obscurs,  
Le temps qui détruit tout, en affermit les murs.

Aux rayons pâlisans de leurs torches funebres,  
Des larves nous guidoient au milieu des ténèbres:  
Dans ce sombre Palais cent portiques ouverts,  
Reçoivent les mortels par des chemins divers.  
Nous entrons... Je frémis... Un morne & long silence,  
De la nuit éternelle annonce la présence;  
Une Ombre me conduit dans ce lieu redouté,  
Et me renverse aux pieds de la Divinité.  
Sur un Trône de fer, l'effroi de la nature,  
L'insatiable Dieu dont elle est la pâture,  
Dérobe à mes regards, sous des voiles épais,  
Ses traits, hideux sans doute, & ne parle jamais.



On voit auprès de lui, sous leurs drapeaux sinistres,  
La guerre & le duel, ses deux plus chers Ministres;  
Le temps régne au-dessus : plus loin je vis errans,  
Les craintes, les douleurs, les soucis dévorans,  
Le Dais présente aux yeux des fleches, des épées,  
Dans le sang des humains à tous momens trempées;  
Indigné de ma vue, & s'armant d'un poignard,  
Un spectre fuit & lance un farouche regard.

La Vérité sévère est au bas de ce Trône,  
Son front terrible est ceint d'une triple couronne,  
Ses traits y sont gravés : brillante dans les Cieux,  
Obscure parmi nous, redoutable en ces lieux.  
On découvre à ses pieds l'erreur, la calomnie,  
Le vil déguisement, la basse flatterie,  
Le mensonge pervers, languissans, abattus;  
Le temps leur arracha le masque des vertus.  
On voit à ses côtés des lémures, des urnes,  
Des branches de cyprès & des oiseaux nocturnes  
Là, des bras décharnés portant de sombres feux  
Éclairent d'un faux jour ce fallon ténébreux.  
Des tableaux effrayans suspendus aux murailles  
Offrent de toutes parts de sanglantes batailles;  
Dans leurs murs entr'ouverts des Peuples égorgés  
Par la fureur des eaux des Pays ravagés;  
La famine & la mort désolant les Campagnes;  
Des volcans enflammés renversant des montagnes  
Plus loin, on voit des vols & des assassinats;

La foudre dans les champs tomber en mille éclats ;  
 Des Vaisseaux engloutis, des Villes embrasées,  
 Sous leurs débris fumans des femmes écrasées,  
 Des enfans malheureux l'un sur l'autre expirans ;  
 Des tortures, des fers, des Bourreaux, des Tyrans.

La Vérité se leve & cherche des victimes :

Ce Juge pénétrant connoît les moindres crimes ;  
 Et règle dans ces lieux, par d'équitables loix,  
 L'irrévocable sort des Pâtres & des Rois.

Les Remords, ses Licteurs, l'inflexible Vengeance,  
 Près de son siége assis exercent sa puissance.

Mais quels tristes aecens !... & quel bruit souterrain !..

Le spectre fugitif annonce un Souverain ;

Il paroît : il n'a plus cette démarche fiere,

Ces regards foudroyans, ni cette voix altiere ;

Ici, l'œil triste, morne, & le front abaissé,

Il avance en tremblant sous le crime affaibli.

Eh quoi ! tu sembles craindre un trop juste reproche,

Dis ce Juge éclairé, „ viens, malheureux, approche,

Tes yeux cherchent en vain tes amis, tes flatteurs,

De tes vices honteux, lâches adorateurs ;

Pour la premiere fois tu vas sans doute apprendre

Les dures vérités que tu craignois d'entendre :

Ces lieux sont de la mort l'effroyable séjour ;

Tremble, Nadir, (a) ton cœur va paroître au

grand jour.

(a) Kouli-Kan, Usurpateur de Perse, mort en 1747.

» Du foible Chah-Tahmas (a) l'aveugle confiance,  
 » Te donne dans l'Empire une entière puissance;  
 » Ton pouvoir est marqué par les plus noirs forfaits;  
 » Tu massacres ton Roi pour prix de ses bienfaits,  
 » Tes secrets Partisans t'offrent le Diadème,  
 » Et semblent te forcer à cet honneur suprême  
 » Tu régnes : on t'élève en tous lieux des Autels  
 » Insensé, tu te crois égal aux Immortels.  
 » La mollesse & l'orgueil s'emparent de ton ame;  
 » De tes plaisirs affreux l'ordonnateur infâme,  
 » Revêtu par ton choix de ton autorité,  
 » Tyran, a bien servi tes feux, ta cruauté.  
 » Pour assouvir ton cœur tout est mis en usage  
 » Le glaive, le poison, la flamme, le carnage  
 » Sous ton Sceptre de fer tes Peuples gémissans  
 » Font retentir les Cieux de leurs cris impuissans  
 » L'innocent est puni, le coupable respire,  
 » La veuve est dans les fers & l'orphelin expire  
 » Par des Satrapes durs tes États sont foulés,  
 » Les Cités sont en pleurs & les Champs désolés  
 » Si leurs murmure vain parvient à ton oreille  
 » Contre ces malheureux ta rage se réveille,  
 » Et du sein des plaisirs insultant à leur sort,  
 » Ta voix terrible éclate & porte au loin la mort  
 » Pour combler leurs malheurs, bientôt la fausse  
 gloire,

(a) Sophi, détrôné par Nadir.

» Te montre des lauriers & t'offre la victoire ;  
 » Impatient, tu veux moissonner de tes mains ,  
 » Ces palmes des Guerriers, les fléaux des humains.  
 » Les fameux Conquérans qui dévastent la terre ,  
 » Sont donnés par le Ciel au défaut du tonnerre.  
 » Mais on voit dans tes yeux s'allumer la fureur ,  
 » Et tu brûles déjà d'exercer ta valeur :  
 » Tu fais naître à l'instant une injuste querelle ,  
 » Tu voles : à ta voix la Victoire fidelle ,  
 » Vient par-tout seconder tes funestes desseins.  
 » Tes avides Soldats, moins guerriers qu'affassins ,  
 » Pillent, renversent tout ; & dans leur brigandage ,  
 » Sûrs de l'impunité, rien n'arrête leur rage.  
 » Tu n'as plus d'ennemis... & tes cruels projets ,  
 » Font retomber ces maux sur tes propres Sujets.

» Plus la Perse gémit & plus ton cœur s'enivre ,  
 » Tyran, n'avois-tu pas des exemples à suivre ?  
 » Ces Monarques chéris, modèles des vertus ,  
 » Les (a) Charles, les Trajans, les (b) Louis, les Titus,  
 » Ces Maîtres des humains, pour toute politique ,  
 » Suivent les mouvemens de leur ame héroïque ;  
 » Ils honorent les Arts, les hommes vertueux ,  
 » Et ne sont fortunés qu'en faisant des heureux.  
 » Tu voulois imiter, dans ta fureur brutale ,  
 » Le sacrilège Éryx, Néron, Sardanapale.

(a) Le Roi de Prusse, le Roi de Sardaigne. (b) Louis XV.

- » Tes vœux ont réussi, tu t'es fait redouter ;  
» Barbare : tu fis plus, tu te fis détester.  
» On ne parloit de toi qu'en frémissant de rage.  
» Chacun enfin lassé de son dur esclavage,  
» Hautement aspirait à l'honneur immortel,  
» D'enfoncer le couteau dans ton sein criminel.  
» Tu vas frémir : ce trait va faire ton supplice ;  
» Ton fils, ton propre fils, de tes crimes complice,  
» Par la soif de régner, altéré de ton sang,  
» Dans les bras du sommeil vient te percer le flanc.  
» Il veut fuir : aussi-tôt tes Gardes en alarmes,  
» Désertent ton Palais, & vont courir aux armes ;  
» Ton meurtrier est pris le poignard à la main ;  
» Le Peuple accourt en foule, & profitant soudain  
» De ce moment heureux que le Ciel a fait naître,  
» Armé par la fureur, il égorge ce traître ;  
» Il massacre ta femme & tes autres enfans,  
» Et veut éteindre en eux la race des Tyrans.  
» Ils te joindront bientôt sous ces lugubres voûtes ;  
» Leurs reproches amers que déjà tu redoutes,  
» Allumeront ta rage, & leurs vives douleurs  
» Vont mettre pour jamais le comble à tes malheurs.  
» Tes Peuples maintenant, dans l'excès de leur joie  
» Rendent grâces au Ciel des biens qu'il leur envoie  
» Entends-tu ces clameurs, & ces heureux transports ?  
» Mais c'en est trop, cruel : les temps sont venus...  
fors.

Ministres de mes Loix, entraînez ce barbare  
 Dans les gouffres profonds que l'Équité prépare ;  
 Inventez des tourmens inconnus dans ces lieux :  
 Allez , que de ce Monstre on délivre mes yeux.

Elle dit : à ces mots la Vengeance attentive,  
 Du malheureux Nadir saisit l'ombre craintive.  
 Elle ordonne aux Remords d'ouvrir leurs noirs  
 cachots ,

Et la met au pouvoir des Esprits infernaux.  
 Ils s'emparent soudain de leur pâle victime ;  
 Vont suivre leurs pas jusqu'au fond de l'abyme.  
 Horreur !... Quel bruit sourd, & quels gémissemens !  
 Quels cris ! Le désespoir , par de longs hurlemens ,  
 Remplit de son horreur ce noir séjour des gênes ;  
 Des Mânes criminels il irrite les peines :  
 Ce Monstre incorruptible & toujours agité ,  
 Répand sur l'avenir une triste clarté ;  
 Aux remords dévorans il doit son origine ,  
 Et sert avec fureur la colere divine.

Au fond de ces cachots gémissent dans les fers ,  
 Les Ministres cruels , les Scélérats divers.  
 Là , je vis ces Héros qui mirent tout en cendre :  
 Ces fiers imitateurs de l'impie Alexandre ,  
 Reconnoissent ici , dans leurs pleurs superflus ,  
 Qu'une victoire injuste est un crime de plus.

Là , sont dans les tourmens tous les Grands de  
 la Terre,



Dont l'odieux pouvoir opprimoit le vulgaire;  
 Ils se croyoient formés d'un limon plus parfait  
 » Vos yeux se sont ouverts , leur dis-je , c'en est fait  
 » Vous frémissiez de voir que vous étiez des hommes  
 \* Vains , cruels , vicieux , autant que nous le sommes  
 » D'un chimérique nom & d'un haut rang jaloux  
 » Vous crûtes les mortels faits pour ramper sous vous  
 » Barbares , vous n'aviez de loix que le caprice  
 » La dure oppression , la fraude , l'injustice ,  
 » Étoient les sceaux affreux de cette autorité ,  
 » Et le plaisir fut seul votre divinité.  
 » Les Phrinés , les Dipfas , (a) avides de largeesses  
 » En vous déshonorant abforboient vos richesses  
 » Tandis que la vertu coulant de tristes jours  
 » A grands cris vainement imploroit vos secours.  
 » Rien n'est sacré pour vous : nos Temples , les  
 Cieux mêmes ,  
 » Objets de vos mépris , l'étoient de vos blasphèmes  
 » Tout étoit , selon vous , formé par le hasard  
 » Vous êtes détrompés , malheureux , mais trop tard  
 » La vérité terrible à vos yeux s'est montrée ,  
 » D'éclairs , de traits vengeurs , de remords entourée  
 » La cruelle à punir ne se lasse jamais.  
 » Tremblez , vous leurs pareils ! ou changez de  
 formais.

(a) Voyez Ovide , IV. Élegie , du I. Livre des Amours



Là, dans l'immensité d'un effroyable gouffre,  
Sont plongés dans des flots de bitume & de soufre,  
Les fils dénaturés, les parens inhumains,  
Les Juges corrompus, les cruels assassins,  
Les mortels enrichis par le vol & l'usure,  
Les Sporus, (a) leurs Amans, l'horreur de la nature,  
Les trompeuses Laïs, les obscènes Auteurs,  
De la tendre innocence infâmes corrupteurs.  
Ici sont les Époux désunis, infidèles,  
Les Rois voluptueux, & les Sujets rebelles.  
Plus loin sont tourmentés, par d'horribles serpens;  
Les pâles Envieux, les Traîtres, les Méchans:  
Les Tigres engraisés des miseres publiques,  
Les Dévots imposteurs, les pieux Fanatiques.  
O souvenir! ô crime! en sortant des Autels,  
Ces Monstres ont percé le plus Grand (b) des Mortels.

Mais soudain m'appellant d'une voix souterraine,  
Mon affreux Conducteur loin de ces lieux m'en-  
traîne;  
Et d'un sinistre vol m'enlevant sur les Mers,  
Le cruel m'abandonne au vaste sein des airs:  
Je me sens aussi-tôt précipiter dans l'onde,  
Et je vois s'écrouler les fondemens du monde.

(a) Voyez Suetone, vie de Néron.

(b) Henry. IV.

ODE  
ANACRÉONTIQUE

A MADAME DE \*\*\*

DE la Beauté que j'adore,  
Je sçais chanter les rigueurs ;  
Je sçais chanter mieux encore  
Ses attraits & ses faveurs.

Quelquefois du tendre Ovide  
Je touche le luth galant ;  
J'ai même osé d'Euripide  
Prendre le poignard sanglant.

Ces talens dont, moins timide,  
Je pourrois vanter le prix,  
Que sans le secours d'un guide,  
Je parois avoir appris.

Qui me les a fait connoître,  
Les enseigner à mon tour ?

Eh ! mes Amis, j'eus un Maître ;

Comptez-vous pour rien l'Amour.

M. D'ARNAUD

## L'ENVIE.

## O D E.

**O**UI, je la reconnois ; c'est l'implacable envie ;  
 Qui pour exécuter ses projets odieux ,  
 Sort de cet antre infidieux ,

De Mégere, ou plutôt de tout l'enfer suivie.  
 Son visage hideux , livide , décharné ;  
 La pâleur de son front de serpens couronné ;  
 Des fureurs de son cœur m'offrent l'horrible image :  
 Déjà l'air est souillé de son souffle pervers.

Ciel ! si tu n'enchaînes sa rage ,  
 Elle va de forfaits inonder l'univers.

Je frémis : quel objet de l'affreuse immortelle ,  
 Ranime tout-à-coup les transports furieux !

Le mérite a frappé ses yeux.  
 Le mérite , Grands Dieux ! quel spectacle pour elle !  
 Soudain d'un trait fatal son cœur est pénétré :

De quel dépit jaloux se vois-je dévoré !  
 Quels soupirs forcenés échappent de sa bouche !  
 Ses serpens hérissés se gonflent de venin ,

Dans son regard sombre & farouche ,  
 Je lis le désespoir renfermé dans son sein.

Vertus, talens, bonheur, dans sa fureur extrême,

Le monstre à vous poursuivre est sans cesse occupé,  
De votre gloire trop frappé,  
A vous anéantir il met son bien suprême.  
Quoi! sur vous à ses yeux tous les yeux sont fixés!  
Par-tout où le jour brille il vous voit encensés!  
Ah! l'enfer à son cœur offre moins de supplices;  
Et cet affreux séjour de tourmens rassemblés,  
Lui seroit un lieu de délices,  
S'il pouvoit n'y point voir l'éclat dont vous brillez.

Des illustres mortels, d'un œil impitoyable,  
Je la vois observer toutes les actions:  
Leurs moindres inattentions,  
Deviennent des forfaits pour ce juge implacable;  
Elle empoisonne tout, & ne pardonne rien,  
Exagere le mal & rabaisse le bien.  
Le bien! c'est lui sur-tout dont l'aspect la déchire;  
Et son cœur agité par les jaloux accès  
Que l'orgueil frémissant inspire,  
Pardonneroit plutôt cent crimes qu'un succès.  
Réduite à se cacher avec un soin extrême,  
L'Euménide voudroit d'un masque spécieux  
Se couvrir à ses propres yeux;  
Elle craint de se voir, & rougit d'elle-même.  
Lâche, elle aime à frapper sans éclat & sans bruit:  
C'est toujours à l'abri des voiles de la nuit,  
Que sa tremblante main lance son dard perfide;

Et son cœur malheureux est toujours partagé

Entre la rage qui le guide,

Et l'effroi du grand jour dont il est assiégé.

Je vois, fille d'enfer, tes coupables ministres :

L'artifice odieux, l'infame trahison,

Semant sourdement son poison,

Ajouter leurs noirceurs à tes forfaits sinistres.

Je te vois du mérite occupée à regret,

L'encenser en public, le noircir en secret,

T'armer pour l'accabler d'une double imposture ;

Et s'il a jamais lieu de craindre un trait obscur,

C'est lorsque ta bouche parjure,

A l'hommage public joint son hommage impur.

Mais que tu caches mal le trouble qui t'agite !

Que ces dehors plâtrés déguisent mal ton cœur !

A travers un calme imposteur,

Je vois les maux qu'il sent, les forfaits qu'il médite.

Quand ta bouche prononce un éloge glacé,

Quand tu feins d'approuver par un souris forcé,

Je te vois dévorer, & tes pleurs & ta rage ;

Elle perce à travers ton maintien concerté.

Ta contrainte grossit l'orage,

Moins dangereux cent fois s'il avoit éclaté.

Le Ciel, qui sçait au crime égaler le supplice ;

Et qui juge & témoin de tous tes attentats,

Semble ne s'en offenser pas ;

Ce Ciel, pour châtiment te laisse ta malice.

Des plus mortels ennuis sans relâche assiégé ;  
Ton cœur est un vautour par lui-même rongé.  
Le tranquille sommeil fuit loin de ta paupière.  
A l'aspect de ta joie on t'entend soupirer :

Tremblante , tu fuis la lumière ;  
Et pour comble de maux n'oses les déplorer.  
Mais je vois rire enfin l'Euménide implacable.  
Tremblez , talens , vertus , rien ne suspend ses  
pleurs ,

Que vos fautes ou vos malheurs.  
Ah ! plus que sa fureur sa joie est redoutable ;  
Votre gloire un moment auroit pu s'éclipser !  
Un instant de vertige auroit pu la blesser !  
Je frissonne pour vous... mais le monstre se trouble.  
Le prestige est détruit ; & prompt à vous venger ,  
Votre éclat vainqueur qui redouble ,

Dans son premier enfer vient de la replonger.  
N'espérez point pourtant que sa haine se lasse ;  
Ce n'est qu'en méritant le mépris des humains ,  
Qu'on échappe à ses traits malins :

La seule obscurité près d'elle trouve grace ;  
Elle est , comme la gloire , attachée à vos pas :  
C'est un arrêt des Cieux ; ne vous en plaignez pas.  
Sa censure est un frein , & sa haine un hommage ;  
Et je vois un malheur plus à craindre pour vous ,

Que les noirs accès de sa rage :  
C'est de n'exciter plus son désespoir jaloux.

---

---

# ÉPITRE

## AUX HOMMES.

**S**EXE, qui vous croyez le maître,  
Soyez au moins digne de l'être ;  
Justifiez votre fierté,  
Et puis ce sera notre affaire,  
Quand vous l'aurez bien mérité,  
De vous surpasser pour vous plaire.  
Pardonnez-moi cette candeur,  
Ma plume obéit à mon cœur ;  
Différer est votre partage :  
Mais différer est-ce être sage ?

Notre frivole aréopage  
Donne des loix à nos héros,  
Et des pompons du badinage  
Nous semons vos graves bureaux :  
Vous sçavez manier des armes ;  
Un grand sabre a pour vous des charmes ;  
Vous vous battez bien mieux que nous :  
Chez vous la force aide au courroux.  
Oui, sur ce point, je dois le dire,  
Vous avez sûrement l'empire ;



Notre force à nous n'est point là :  
Que pouvons-nous faire à cela ?

Le Ciel aussi nous dédommage ;  
Dans nos cœurs il met le courage ;  
Nos combats, hélas ! sont affreux :  
Les vôtres sont moins douloureux,  
Et l'ennemi qu'il vous faut craindre,  
Ne sachant ni plaire, ni feindre,  
Moins cher, est bien moins dangereux,  
Vous faut-il dévorer des larmes,  
Résister à votre vainqueur ?  
Sans honte vous rendez les armes.  
Mais sous une feinte douceur,  
Quand l'amour blesse notre cœur,  
Trop sincères pour ne pas croire,  
Pleurant la peine ou le bonheur,  
Et la défaite, & la victoire,  
Et le triomphe de l'honneur,  
Ou la perte de notre gloire,  
Nous trouvons par-tout le malheur.  
Sçavez-vous vaincre la nature ?  
Connoissez-vous tous ces tourmens,  
Vous esclaves de vos penchans,  
Vous que l'impunité rassure ?  
J'ai tort, je vous condamne en vain ;  
Tous mes reproches sont des crimes :  
N'avez-vous pas votre Latin,

Qui vous rend des êtres sublimes ?  
Oui, Messieurs, le sexe jaseur  
Doit tout au sexe raisonneur :  
Trop heureuses, je suis sincère,  
Que des demi-dieux tels que vous,  
Daignent descendre jusqu'à nous,  
Et s'humaniser pour nous plaire.  
Des Philosophes, des Penseurs,  
Des Géomètres, des Docteurs,  
Dont les discours sont admirables,  
Et les écrits inexplicables,  
S'occuper de jolis enfans !  
En perdre par fois le bon sens !  
Autour de nous jouer sans cesse !  
S'abaisser à notre foiblesse !  
Tel est pourtant notre pouvoir.  
Que la Nature forme un Sage :  
Si le Sage vient à nous voir,  
Reconnoît-elle son ouvrage ?  
Enfin, tout adore nos fers,  
Tout suit l'instinct qui nous dirige :  
Par nos grâces, par nos travers,  
Si l'on veut, par notre vertige,  
Nous enchaînons cet univers ;  
Nous lui prouvons, grace au prestige,  
Qu'en vous ébauchant avant nous,  
Le Ciel de votre honneur jaloux,

Pour la fin garda son prodige ,  
 Et que la main du Créateur  
 Commença vite par la tige ,  
 Pour donner ses soins à la fleur.

Madame la C. D \*\*\*

# MADRIGAL

A MADAME \*\*\*

*En lui envoyant , le jour de sa Fête , un bouquet  
 de fleurs naturelles & artificielles.*

**R**ECEVEZ , belle Iris , cette offrande légère ,  
 Où la nature & l'art , par des efforts jaloux ,  
     Se réunissent pour vous plaire :  
     L'art , heureusement téméraire ,  
 Sûr de tromper les yeux , se montre devant vous ;  
     Et la nature aujourd'hui sa rivale ,  
 Qui vous offre à l'envie ses présens les plus beaux ,  
     Voit avec dépit qu'on l'égale :  
 Elle voudroit que l'art , imitant ses travaux ,  
     En fit un portrait moins fidelle ;  
     Mais , ce qui doit la consoler ,  
     C'est que chez vous elle est si belle ,  
 Que rien à cet égard ne peut lui ressembler.

## O D E

## SUR LA MORT D'UN AMI.

AINSI rien ne sçauroit lasser ta barbarie ;  
 Du repos des humains , implacable ennemie ,  
 Rien ne peut te fléchir , tout t'irrite , ô douleur !  
 Ainsi ton souffle impur , par un cruel outrage ,  
 Flétrit du plus bel âge  
 La délicate fleur !

Age aimable ! où des ris la jeunesse entourée ;  
 De la coupe des jeux à toute heure enivrée ,  
 Voit , au sein des amours , renaître les desirs ;  
 Ta main bientôt sur eux a distillé l'absinthe ,  
 Et ta mortelle atteinte  
 A détruit les plaisirs , ...

Suspends au moins tes coups , l'amitié t'en  
 conjure ....  
 Quoi ! ta fureur redouble ? ô Duquesne ! ô nature !  
 O Ciel ! mon cœur recule à ce spectacle affreux :  
 Que m'annoncent les yeux , où la langueur réside ;  
 Ce rein pâle & livide ,  
 Et ce front ténébreux ?

Qu'est devenu ce feu , dont la vive étincelle ,  
Pénétrant mon esprit d'une clarté nouvelle ,  
Porta le sentiment jusqu'au fond de mon cœur ?  
Source pure , où , puisant une nouvelle vie ,

Mon trop foible génie

Retrouvoit sa chaleur !

Ils sont passés ces temps de repos & de charme  
Où , confondant nos cœurs , nos plaisirs & nos  
larmes ,

Je t'appris à penser , tu m'appris à sentir ;

Ils sont passés , ami , ces temps , où nos deux âmes

Brûlant des mêmes flammes ,

Ne pouffoient qu'un soupir.

Là , j'ai vu sur ton front l'allégresse éclipsée ;

J'ai , sous le poids des maux , vu ton âme affaîssi

La douleur te dévore & ne peut t'émouvoir !

Je gémis : de mes pleurs tes maux semblent s'  
croître ,

Et ta constance naître

Du sein du désespoir !

Les voilà donc ces jours tissus d'or & de soie

Cet avenir brillant , cette tranquille joie ,

Respectable amitié , que tu nous promettois !

Espoir trompeur , hélas ! l'infortuné Duquesne

Ne respire qu'à peine ,

Il souffre , & je le vois !

Deux fois l'astre des nuits a fourni sa carrière,  
 L'ombre a soixante fois fait place à la lumière,  
 Depuis que la langueur épuise ses esprits ;  
 S'échappe, il s'écoule... & sa grande ame ploie ;  
 Lasse enfin d'être en proie  
 Aux plus affreux ennuis.

Ses yeux sont à l'instant couverts d'ombres  
 funebres :

Mais, prêt à se plonger dans le sein des ténèbres ;  
 Son esprit réveillé fait un dernier effort ;  
 Il brave la douleur, & sur ce ton horrible,  
 De son séjour terrible,  
 Il évoque la mort.

O mort, des malheureux seul & dernier asyle ;  
 O mort, viens moissonner ma jeunesse stérile ;  
 Viens, sur mes tristes jours, appesantir ta faux !  
 Et comble, en m'arrachant au destin qui m'ac-  
 cable ,

» D'une main secourable ,  
 » L'abyme de mes maux ! »

Il dit : la mort paroît, & redoublant d'audace ;  
 Envise alors le coup qui le menace....  
 Elle approche.... elle frappe.... & je ne n'ai plus  
 d'ami !

La nature a donc brisé les nœuds de la matière !

A la masse première  
Son corps est réuni !

Tu meurs , mon cher Duquesne (a) ... & je puis  
te survivre ! ...

En vain je te réclame , & je voudrois te suivre ;  
Les cris de l'amitié ne sont point entendus.  
Le sort a prononcé : Sa volonté barbare ,  
Pour jamais nous sépare ;  
Je suis ! & tu n'es plus !

Mon ame toute entière , au désespoir ouverte  
Elle-même s'oublie , & ne voit que ta perte ;  
O généreux ami , tu n'entends plus mes cris...  
Où suis-je , justes Dieux ! ... seul , isolé , sans guide  
J'erre en un affreux vuide ,  
Où je m'anéantis !

(a) M. Duquesne est mort du poumon , après avoir langui  
pendant deux mois.



ARIAN



## ARIANE

A

T H É S É E.

H É R O Ï D E.

**N**ON, il ne fut jamais Amant traître & sans foi,  
 De tigre plus féroce & plus cruel que toi.  
 Lis cette Lettre, ingrat; elle t'est adressée  
 De ce même rivage où tu m'as délaissée.  
 Près de toi, du sommeil j'y goûtois la douceur,  
 Lorsque de me trahir ton ame eut la noirceur :  
 La nuit favorisa ton coupable artifice,  
 Et de ta perfidie elle fut la complice.

Les rayons de l'aurore éclatoient dans les Cieux ;  
 Et déjà des oiseaux les chants harmonieux ,  
 Annonçoient le retour du Dieu de la lumière ;  
 Je m'éveille , & soudain entr'ouvrant la paupière ;  
 Préoccupée encor d'un songe plein d'appas ,  
 Avec empressement vers toi je tends les bras ;  
 Mais en vain, toute en proie à ma brûlante ivresse ,  
 Je cherche à mes côtés l'objet de ma tendresse ;

Tome IV.

L

Et croyant t'embrasser , ô transports superflus !  
Je n'embrasse qu'un lit , hélas ! où tu n'es plus.

Je me leve aussi-tôt surprise de ta fuite ;  
Et dans le triste état où je me vois réduite ,  
Je déchire mon sein , j'arrache mes cheveux ,  
Et venge ainsi sur moi l'affront fait à mes feux.

Un mouvement plus doux succédant à ma rage ,  
Après avoir des yeux parcouru le rivage ,  
Sur ses bords dangereux je dirige mes pas ;  
Les fatigues , les soins ne me rebutent pas :  
Je vais , reviens sans cesse , & dans cette Isle aride ,  
Le sable en vain s'oppose à ma course rapide.  
Épuisée à la fin , je m'arrête ; & mes cris  
Redemandent Thésée aux rochers attendris :  
L'écho même , touché de ma douleur extrême ,  
Prononce , ainsi que moi , le nom de ce que j'aime ;  
Et plus que toi , sensible à mes gémissemens ,  
Semble te reprocher ton crime & mes tourmens.

Là , d'un mont dont la cime est presque inabordable ,  
Pendoit en précipice un roc inébranlable ;  
Toutefois , mon audace égalant mes revers ,  
J'y monte , & du sommet examinant les mers ,  
J'apperçois ton vaisseau , que , loin de ma présence ,  
Entraîne un vent propice à ta lâche inconstance.

Soit que je l'eusse vu, soit que mes sens trompés,  
 Par une illusion fussent alors frappés,  
 A cet aspect funeste, un froid mortel me glace :  
 Mais bientôt au dépit mon trouble ayant fait place,  
 Par de nouveaux accens j'implorois ton secours,  
 Infidèle Thésée ; & lorsque mes discours  
 Etoient interrompus par le cours de mes larmes,  
 Ma main, en me frappant, t'expliquoit mes alarmes ;  
 Et trop d'espace enfin te séparant de moi,  
 Par des gestes encor je m'adressois à toi ;  
 Des maux que j'éprouvois ils te traçoient l'image ;  
 Et pour te rappeler je mis tout en usage.

Cependant ton vaisseau disparut, & mes yeux  
 S'occupèrent long-temps à pleurer en ces lieux :  
 Eh ! quel plus doux emploi pouvois-je leur prescrire,  
 Loin du parjure Amant qui caufoit mon martyre ?  
 Tantôt d'une Bacchante imitant les fureurs,  
 Je cours & remplis l'air d'effroyables clameurs :  
 Tantôt lasse d'errer, plus calme & plus tranquille ;  
 Je m'étends sur le roc, & j'y reste immobile.  
 Quelquefois retournant vers ce malheureux lit,  
 Témoin du piège affreux que mon cœur te tendit,  
 Pour calmer mon ennui, je m'y jette, l'embrasse ;  
 Je baigne de mes pleurs l'endroit où fut ta place ;  
 Et je m'écrie : » O toi ! qui nous reçus tous deux,  
 Lit fatal, qu'as-tu fait de l'objet de mes vœux ?

» Et pourquoi, n'écoutant qu'une ardeur inconstante,  
« L'ingrat est-il parti sans sa fidelle Amante ?

Que deviendrai-je ici ? Sur ces stériles bords  
La Nature jamais n'étala ses trésors :  
Aucun champ cultivé dans cette Isle sauvage,  
Des soins du Laboureur n'offre à mes yeux l'ou-  
vrage,

Et je n'y vois par-tout que d'horribles rochers ;  
Je n'ai, pour en sortir, ni vaisseau ni nochers ;  
Et quand même j'aurois cette triste ressource,  
En quels climats, ô Ciel ! bornerois-je ma course ?  
Où fuir ? où me cacher ? Quel seroit mon espoir ?  
Minos dans ses Etats voudra-t-il me revoir ?  
Hélas ! à mes desirs la mer en vain docile,  
Au bout de l'Univers m'ouvreroit un asyle :  
Exilée en tous lieux, un long bannissement  
Seroit toujours le prix de mon aveuglement.  
Non, je ne verrai plus cette contrée heureuse,  
Par cent belles Cités, renommée & fameuse,  
Ce florissant Empire où regnoient mes aïeux,  
Et qui fut le berceau du Monarque des Dieux !  
La Crete, où j'ai trahi mon devoir & mon pere,  
Est pour moi désormais une terre étrangere.

Quand ma main te donna ce fil, qui de tes jours  
Au milieu des dangers, conserva l'heureux cours

„Oui, j'atteste des Dieux la puissance immortelle,  
 „Que, tant que nous vivrons, je te serai fidelle,  
 Disois-tu : nous vivons cependant, si pour moi  
 Ce soit vivre en effet que de vivre sans toi.  
 Cruel ! que n'ai-je été par toi-même égorgée !  
 Ta foi par mon trépas eût été dégagée ;  
 Et dans l'affreux désert où tu me fais languir,  
 Je n'aurois pas du moins mille morts à souffrir.

Depuis que dans ces lieux tu m'as abandonnée,  
 Thésée, au moindre bruit mon ame consternée,  
 Croit voir de toutes parts, à ma perte animés,  
 Des Tigres, des Lions & des Loups affamés :  
 Des monstres de la mer j'y crains aussi la rage,  
 Ou de quelque brigand le téméraire outrage ;  
 Et que, pour achever de combler mes revers,  
 Une insolente main ne me charge de fers.  
 Le Ciel, qui jusqu'ici persécuta ma vie,  
 M'auroit-il réservée à cette ignominie ?  
 Moi ! je pourrois servir ! moi, fille de Minos,  
 Moi qui naquis du sang des Dieux & des Héros,  
 Et qui m'étois flattée enfin que l'Hyménée,  
 Pour jamais à ton sort joindroit ma destinée !  
 Dieux ! privez-moi plutôt de la clarté du jour.

Hélas ! plus mes regards observent ce séjour,  
 Plus j'y vois de dangers qui me livrent la guerre :  
 J'y redoute sans cesse, & la mer & la terre :

Tout ce qui m'environne augmente mon effroi ;  
Et j'y crains jusqu'aux Cieux irrités contre moi.

Mais que dis-je ? cette Isle est peut-être habitée :  
Ah ! je n'en suis encor que plus épouvantée.  
Si ces lieux abhorrés cachent quelques mortels ,  
Ce sont des étrangers farouches & cruels :  
Oserois-je vers eux porter mes pas timides ?  
Non, je sçais trop combien les hommes sont perfides.  
Falloit-il , pour venger mon frere massacré ,  
Qu'une loi rigoureuse à la mort t'eût livré ?  
Et lorsque , dans sa vaste & profonde retraite ,  
Ton bras du Minotaure eut délivré la Crete ,  
Pourquoi , trop généreuse , armai-je alors tes mains  
Du fil qui t'en fraya les tortueux chemins ?

Ce triomphe , après tout , honore peu Thésée :  
Ce fut pour toi , cruel , une entreprise aisée.  
Du monstre homme & taureau quel que fût le  
courroux ,  
Ton cœur te suffisoit pour parer tous ses coups.  
Avec un cœur si dur il n'est point de victoire  
Qu'on ne puisse obtenir sans péril & sans gloire.

O toi ! de cet ingrat confident odieux ,  
Sommeil , qui de ton ombre enveloppas mes yeux  
Afin de leur cacher sa fuite criminelle ,  
Que ne les couvris-tu d'une nuit éternelle ?

Vent, par qui son vaisseau fut guidé sur les flots,  
 Devois-tu protéger le plus noir des complots ?  
 Et toi, perfide Amant, par une ardeur trompeuse,  
 Falloit-il abuser mon ame malheureuse ?  
 Cette ardeur, le sommeil & le vent à la fois,  
 Contre mon foible cœur conspirerent tous trois.

Ainsi donc sur ces bords je vais perdre la vie,  
 Sans pouvoir espérer qu'une mere chérie,  
 En me fermant les yeux, soulage mes douleurs,  
 Et sans voir mon trépas adouci par ses pleurs !  
 Il faudra qu'en ces lieux, privée de sépulture,  
 Des avides oiseaux mon corps soit la pâture ;  
 Et mes mânes errans y chercheront en vain,  
 Pour assurer leur sort, quelque pieuse main !

Pour toi, tu reverras Athenes ; & ton courage  
 De mille adulateurs y recevra l'hommage :  
 Tu leur diras comment ton bras victorieux  
 Fit tomber sous ses coups un monstre furieux ;  
 Et par quel art tu scûs, prodiguant les miracles,  
 Du labyrinthe obscur franchir tous les obstacles :  
 Mais vante-toi sur-tout, à leurs yeux satisfaits,  
 D'avoir causé ma mort, pour prix de mes bienfaits.  
 Ce merveilleux exploit vaut bien que tu t'en flattes :  
 La trahison doit plaire à des ames ingrates ;  
 Et tu vas bientôt voir de si beaux sentimens  
 Multiplier pour toi leurs applaudissemens.



Non, d'Egée & d'Ethra tu n'as point reçu l'être;  
 Un sang si glorieux n'eût pas produit un traître;  
 Et la mer infidelle a pu seule enfanter  
 Un monstre tel que toi, né pour me tourmenter.

Que n'as-tu pu, barbare, hélas! de ton navire,  
 Etre témoin des maux dont mon ame soupire?  
 Ce spectacle, sans doute, eût fléchi ta rigueur,  
 Et la compassion eût désarmé ton cœur.  
 Mais si ce n'est des yeux, vois du moins en idée  
 Les éternels ennuis dont je suis obsédée;  
 Vois Ariane en pleurs, qui, l'œil triste, abattu,  
 Languit sur un rocher par les vagues battu:  
 Vois tous ces ornemens qui relevoient mes charmes,  
 Et mon voile flottant, arrosés de mes larmes.  
 Mon cœur cede aux tourmens dont il est accablé,  
 Semblable à ces moissons, qu'en un champ désolé  
 Courbe d'un vent fougueux l'impétueuse haleine;  
 Je frissonne; mon corps ne se soutient qu'à peine,  
 Et tes yeux en verront un signe trop certain  
 Dans ces traits mal formés par ma tremblante main.

C'en est fait, je renonce à la vaine espérance  
 D'inspirer à ton cœur quelque reconnoissance:  
 Mais si par des bienfaits on ne peut l'émouvoir,  
 L'humanité sur lui n'a-t-elle aucun pouvoir?  
 C'est assez d'être ingrat; n'étends point ta furie  
 Jusqu'à donner la mort à qui sauva ta vie:

Vois à travers les flots qui t'éloignent de moi ,  
Ces mains qu'avec effort je souleve vers toi ;  
Considere ce sein ensanglanté par elles.

Rien n'égale l'excès de mes douleurs mortelles :  
Quels cœurs , en les voyant , ne seroient pas  
touchés ?

Presque tous mes cheveux par moi-même arrachés,  
Sont de mon désespoir une preuve funeste :

Toi seul peux de ma rage en garantir le reste.  
Hâte-toi donc , Thésée ; & par un prompt secours ,  
Au glaive de la mort viens dérober mes jours ;  
Je sens qu'elle s'approche , & déjà ses ténèbres  
Obscurcissent mes yeux de leurs vapeurs funebres ;  
Mais ton retour suffit pour arrêter ses coups.

Le vent change ; & flattant mes souhaits les plus  
doux ,

A rentrer dans ce port son souffle heureux t'invite :

Répare les chagrins où m'a plongé ta fuite ;  
Que ta pitié pour moi me tienne lieu d'amour.

Reviens ; & si la mort , prévenant ton retour ,  
A terminé les maux d'une Amante trop tendre ,  
Daigne , en plaignant mon sort , prendre soin de  
ma cendre ,

A mes os , du bûcher accorder les honneurs ;  
Et sur ma Tombe enfin répandre quelques pleurs.

M. GAZON DOURXIGNÉ.

L V.

---

# LE PHILOSOPHE DES ALPES.

O D E.

**P**RÈS des sources du Rhône & de ces Monts  
énormes ,

Qui vont porter l'orgueil de leurs cimes difformes ,

Dans les hauteurs des Cieux :

Avide de jouir , avide de connoître ,

Alcidonis goûtoit , dans un réduit champêtre ,

Des jours délicieux.

Dans la pompe des Cours , dans le fracas des Villes ,  
Les plaisirs fastueux & les grandeurs serviles

L'avoient trop occupé.

A la voix de l'erreur il se laissa conduire ;

Il avoit éprouvé tout ce qui peut séduire ;

Il étoit détrompé.

Une lyre à la main , dans ces vallons paisibles ,  
Vous , disoit-il un jour , ô Monts inaccessibles ,

Sommets majestueux ,

Vous , siège des hivers & trône des tempêtes ,

J'aime à vous contempler , à fixer sur vos faites

Un œil respectueux.

Troncs noirs & dépouillés, dont la tige robuste  
Étale tout l'honneur d'une vieilleffe auguste,  
Vous entendrez mes chants.

Redites-les, rochers, dans vos profondeurs sombres;  
Bois épais, consacrés par l'horreur de vos ombres,  
Écoutez mes accens.

Au milieu des Cités, loin de ces bords sauvages,  
Dans le cercle des Loix, des mœurs & des usages,  
Tout l'homme est resserré.  
Il est couvert d'un masque ou flétri sous les chaines,  
Et soumis aux erreurs d'ames foibles & vaines,  
Dont il est entouré.

Ah! dans ce lieu désert où l'on pense sans Maître,  
L'appellé les humains, qui des droits de leur être  
Sont encore jaloux.  
Alpes, c'est à vos pieds, loin d'un joug méprisable,  
Que l'esprit est hardi, fécond, inébranlable,  
Immenfe comme vous.

Je m'éleve, je crois être assis sur vos cimes,  
Y juger l'Univers, les erreurs & les crimes,  
Les Rois & les Destins.  
Sans crainte, sans dédain mon oeil les envisage.  
C'est de cette hauteur que les regards du Sage  
Tombent sur les humains.

Où sont-ils ces Guerriers, dont la valeur altière  
Franchit de vos sommets l'effrayante barrière,

Par des sentiers nouveaux ?

Le temps a mis un terme à leur illustre audace ;

Et vous, sur vos rochers vous conservez la trace

De leurs fameux travaux.

Des siècles renaissans vous bravez la puissance ;

Nous qui pouvons sentir l'orgueil de l'existence,

Nous repaissons les vers ;

Nous, fiers de la raison & du titre de Maîtres,

Nous vivons un moment, tandis qu'il est des êtres

Vieux comme l'Univers.

Je ne le perdrai point l'instant de ma durée.

De ce jour, de cette heure à moi seul consacrée,

Je connois tout le prix.

Dans le sein du repos & de la solitude,

De mon propre bonheur faisant ma seule étude,

Mes jours seront remplis.

Fleuves que je vois naître, enfans de ces montagnes,

Sujets de l'Océan, & trésors des Campagnes,

Parlez, où fuyez-vous ?

Vous allez sur vos bords, dévoués au ravage ;

Voir périr les mortels victimes de leur rage,

Et des Rois en courroux.

Vous allez voir le sang ruisseler sur vos rives

Les droits cruels du fer, les fureurs destructives

Et les combats affreux.

Comtez aux Nations que leurs forfaits punissent,  
Que près de ces rochers d'où vos sources jaillissent,  
Est le mortel heureux.

Ma main incessamment s'égare sur ma lyre,  
J'obéis à mon cœur, j'obéis au délire,  
Sans étude & sans soin.

Au tribunal des Arts je craindrai la censure,  
Je chante ici pour moi, je chante la Nature,  
Et je l'ai pour témoin.

Mais quelle obscurité funebre & menaçante,  
A dérobé du jour la clarté bienfaisante,  
A mes yeux effrayés !

L'air s'agite & frémit, & l'écho solitaire  
Roule & répète au loin les éclats du tonnerre  
Cent fois multipliés.

La Nature en courroux plaît à mon ame émue.  
J'aime dans les horreurs qu'elle étale à ma vue  
Son auguste fierté.

Que l'éclair est brillant ! que la voix des orages,  
Grondant profondément dans le sein des nuages,  
Parle avec majesté !

Il chantoit, & les vents dans leur course bruyante,  
Précipitant au loin la foudre étincelante,  
Déployoient leur fureur ;

Et tandis que les Cieux s'enflammoient sur sa tête,  
Le sage Alcidonis, seul avec la tempête,  
En contemploit l'horreur.

Enfin la nuit plus sombre, enveloppant la terre,  
 Aux tranquilles douceurs d'un repos nécessaire,  
 L'invite à se livrer.  
 Mais avant de revoir ses foyers qu'il adore,  
 Parcourant l'horison, ses yeux cherchoient encore  
 Le plaisir d'admirer.

## L'AMATEUR.

DANS notre siècle on ne fait rien qui vaille,  
 Disoit un Amateur tenant une médaille,  
 Qu'il retournoit d'un & d'autre côté;  
 Ma foi vive l'Antiquité !  
 Oui.... oui, cette tête est divine !  
 Rome fut son berceau ; qui la voit la devine...  
 D'Églé dans le moment il vante les appas ;  
 Mais celle - ci finement lui réplique :  
 Eh ! Monsieur , vous n'y pensez pas ,  
 Me prenez - vous pour une Antique ?





## É L É G I E

*SUR un Cimetière de Campagne, imitée de  
l'Anglois de M. Cray.*

DÉJA l'Astre du jour terminant sa carrière,  
Dérobe à mes regards l'éclat de sa lumière;  
Le Berger vigilant ramene ses troupeaux,  
Pour goûter les douceurs d'un paisible repos;  
Le Laboureur actif a quitté la campagne,  
Et vient avec effort rejoindre sa compagne.

Un silence profond régne sur l'Univers.  
Des insectes ailés, dans le vague des airs,  
Par leur bourdonnement & leur triste murmure,  
Semblent jeter l'effroi dans toute la Nature.  
Mais, d'où partent ces sons & ces gémissemens?  
La crainte, la frayeur s'emparent de mes sens...  
Sur d'anciens monumens que couvre le lierre,  
La chouette a fixé son séjour ordinaire;  
J'ai troublé son repos en venant dans ces lieux;  
Et ses lugubres cris sont portés jusqu'aux cieux.

Sous ces arbres touffus, sous ces ormeaux sauvages,  
Dont les fronts orgueilleux affrontent les orages,  
Sous ces tristes cyprès on voit les vieux tombeaux

Denos anciens Bergers, l'honneur de ces Hameaux;  
La mousse que le temps a réduit en poussière,  
Les dérobe à nos yeux, à la nature entière:  
Insensibles aux sons d'un champêtre instrument,  
Ils ne sortiront point de leur lit effrayant;  
Les parfums que Zéphyre aura reçu de Flore,  
Ne seront point pour eux apportés dès l'aurore.

Combien de fois, hélas! pour prix de leurs travaux,  
Les présens de Cérès sont tombés sous leur faux?  
Et d'un courfier fougueux modérant le courage,  
Ils menaient en triomphe un grossier attelage.  
L'ornement des forêts, ce chêne audacieux,  
Qui, fier de ses rameaux, sembloit toucher aux cieus,  
A gémé sous les coups de leur hache pesante;  
La terre en vain pour eux devient plus indulgente;  
Et forcée à céder, ingrate jusqu'alors,  
Elle leur ouvre en vain son sein & ses trésors.

Mais du fatal destin l'arrêt irrévocable  
Nous marque également le temps inévitable:  
Les rangs sont confondus, le sceptre, le râteau;  
Le chemin de la gloire aboutit au tombeau.  
Aitière ambition, simulacre frivole,  
Ils détestent ton culte & brisent ton idole;  
Et, foulant à leurs pieds tes biens & ta faveur,  
Dans des coupes de frêne ils goûtent le bonheur.

Et ne desirant point le faste & l'opulence ,  
Ils n'ont d'autre trésor que leur seule innocence :  
Guidés par la raison , ils suivent son flambeau ;  
Le plus juste d'entr'eux est le Roi du Hameau.

Des éloges pompeux prononcés dans nos temples ,  
De leur rare vertu n'offriront point d'exemples ;  
Et n'ayant point acquis l'éclat d'un nom fameux ,  
Ils seront oubliés , ainsi que leurs aïeux.  
Inutiles honneurs , pompe vaine & frivole ,  
Rien ne rappellera ce souffle qui s'envole ;  
En vain pour eux l'encens fume sur nos Autels :  
La mort est insensible aux regrets des mortels.  
Celui qui dort ici dans une paix profonde ,  
Peut-être étoit-il fait pour commander au monde ;  
Et d'un rayon céleste étoit-il animé ,  
Qui , n'ayant point d'effor , est resté renfermé :  
Des dépouilles du temps la science enrichie ,  
N'a point ouvert son livre , éclairé son génie ;  
Et la pâle indigence a glacé dans son cœur  
Tous les germes heureux d'un esprit créateur :  
Ainsi , dans les déserts où rampent les reptiles ,  
La fleur répand au loin ses parfums inutiles.

Là , repose un Héros qui , défenseur des loix ;  
Contre la tyrannie eût élevé la voix :  
Ici c'est un Milton , ignoré dans l'Histoire ,  
Qui vécut sans écrire & qui mourut sans gloire ;

Là peut être un Cromwel, dans d'indignes liens  
Il n'a point fait mourir de justes citoyens.

Si leur vertu grossière est restée enchaînée,  
Leur ame ne fut point au crime abandonnée :  
Aux pleurs des malheureux ne fermant point leur  
cœur,

On voyoit sur leur front les traits de la candeur ;  
On ne les a point vus sur les degrés du trône,  
A leur Roi légitime enlever la couronne.

J'apperçois au milieu de ces vieux monumens  
Un tombeau garanti des outrages du temps,  
Et l'on voit que, parmi la mousse & le lierre,  
Quelques vers sont gravés à peine sur la pierre.

» Comment abandonner les enceintes du jour,  
» Quand tout finit pour nous sans espoir de retour ;  
» Et pour être à jamais victime du silence,  
» Qui quitta sans regrets sa flatteuse existence ?  
» Cette ame qui s'envole emporte des soupirs,  
» Et forme pour la vie encor de vains desirs :  
» Nos yeux, en se fermant, sollicitent des larmes ;  
» La nature combat contre ses propres armes,  
» Et du fond des tombeaux jette des cris affreux :  
» De nos cendres on voit éclore encor des feux.

Un jour, si quelque ami de cet endroit champêtre,  
Les louant dans mes vers, desire me connoître ;

Si son cœur est sensible aux cris de la pitié ,  
S'il connoît tout le prix de la douce amitié ,  
Peut-être qu'un berger , sous le poids des années ,  
Dont les peines bientôt vont être terminées ,  
Lui dira : je l'ai vu dès la pointe du jour ,  
Qui , du soleil trop lent , attendoit le retour.  
Je l'ai vu dans ces champs , au lever de l'aurore ;  
Fouler aux pieds les fleurs qui s'empressoient  
d'éclorre ;

Là , sous ce chêne antique , au bas de ces côteaux ,  
Assis , il écoutoit le murmure des eaux.

Il suivoit , attentif , l'onde pure & tranquille ,  
Dans son cours arrosant une plaine fertile :

Tantôt dans la forêt , d'un air triste & rêveur ,

Il promenoit ses pas , déplorant son malheur ;

Et proférant des mots qu'on entendoit à peine ,

De sa sombre tristesse image trop certaine ,

Il se plaignoit au Ciel de la rigueur du fort ,

Il détestoit la vie & demandoit la mort :

S'enfonçant dans le bois , il fuyoit la lumière ,

Voulant se dérober à la nature entière.

» Destin , s'écrioit-il , dans ces momens affreux ,

» Avec les élémens confonds un malheureux ;

» Le sommeil n'est pour moi qu'un changement de  
peines ;

» Et la plus sombre nuit ne peut rompre mes

» chaînes ;

Mais bientôt oubliant son ancienne vertu,  
Dans un morne silence il gémit abattu.

Un jour, hélas ! faut-il s'en souvenir encore ?  
On ne l'aperçut point au lever de l'aurore,  
Et le soleil en vain parut sur l'horison ;  
On ne l'entendit plus sur le tendre gazon,  
Couché négligemment à l'ombre de ce hêtre ;  
Effayer quelques airs sur un hautbois champêtre.

Un funebre appareil & de lugubres chants  
Me dirent : il n'est plus ; & bientôt à pas lents  
Je l'ai vu transporter dans sa sombre demeure ;  
Son fils désespéré le regrette, le pleure :  
Plein de reconnoissance il saisit le ciseau,  
Et lui-même il grava ces vers sur son tombeau.  
» Reçois-le dans ton sein, ô terre bienfaisante !  
» Il ne brigua jamais les biens & les honneurs :  
» Des Grands toujours dédaignant les faveurs,  
» Aux pauvres il tendoit une main indulgente ;  
» Il aimoit à verser des larmes avec eux.  
» Passant, si la sagesse éclaira son enfance,  
» Dans le cours de sa vie il resta vertueux,  
» Réuni par son fils au sein de ses aïeux.  
» IL REPOSE DANS L'ESPÉRANCE.

M. COURET DE VILLENEUVE, fils.

---



---

## LES DISPUTES.

VINGT têtes, vingt avis; nouvel an, nouveau goût;  
Autre Ville, autres mœurs; tout change, on détruit  
tout.

Examine pour toi ce que ton voisin pense;  
Le plus beau droit de l'homme est cette indépendance;  
Mais ne dispute point; les desseins éternels  
Cachés au sein de Dieu sont trop loin des mortels;  
Le peu que nous sçavons d'une façon certaine,  
Frivole comme nous, ne vaut pas tant de peine;  
Le monde est plein d'erreurs; mais delà je conclus,  
Que prêcher la raison n'est qu'une erreur de plus.

En parcourant au loin la planète où nous sommes,  
Que verrons-nous? les torts & les travers des  
hommes.

Ici c'est un Synode, & là c'est un Divan;  
Nous verrons le Muphti, le Derviche & l'Iman;  
Le Bonze, le Lama, le Talapoin, le Pope, (a)  
Les antiques Rabbins, & les Abbés d'Europe,  
Nos Moines, nos Prélats, nos Docteurs agrégés;  
Êtes-vous disputeurs, mes Amis? voyagez.

(a) Nom des Prêtres Russes.



Qu'un jeune ambitieux ait ravagé la terre ;  
Qu'un regard de Vénus ait allumé la guerre ,  
Qu'à Paris , au Palais , l'honnête Citoyen  
Plaide pendant vingt ans pour un mur mitoyen ;  
Qu'au fond d'un Diocèse un vieux Prêtre gémissé,  
Quand un Abbé de Cour enlève un Bénéfice ,  
Et que dans le Parterre un Poète envieux ,  
Ait en battant des mains un feu noir dans les yeux :  
Tel est le cœur humain. Mais l'ardeur insensée  
D'affervir ses voisins à sa propre pensée ,  
Comment la concevoir ? Pourquoi , par quel moyen  
Veux-tu que ton esprit soit la règle du mien ?  
Je hais sur-tout , je hais tout causeur incommode  
Tous ces demi-Sçavans gouvernés par la mode  
Ces gens qui pleins de feu , peut-être pleins d'esprit  
Soutiendront contre vous ce que vous aurez dit ;  
Un peu Musiciens , Philosophes , Poètes ,  
Et Grands Hommes d'État formés par les gazettes  
Sçachant tout , lisant tout , prompts à parler de tout  
Et qui contrediroient Voltaire sur le goût ,  
Montesquieu sur les loix , de Broglie sur la guerre  
Ou la jeune d'Egmont sur le talent de plaire.  
Voyez-les s'emporter sur les moindres sujets ,  
Sans cesse répliquant , sans répondre jamais :  
» Je ne céderois pas au prix d'une couronne ;  
» Je sens : le sentiment ne consulte personne ;  
» Oui , le Roi seroit là... je verrois là le feu...

« Messieurs, la vérité mise une fois en jeu,  
 « Doit-il nous importer de plaire ou de déplaire ?  
 C'est bien dit ; mais pourquoi cette roideur austère ?  
 Hélas ! c'est pour juger de quelques nouveaux airs,  
 Ou des deux Poinfinets lequel fait mieux des Vers.

Auriez vous, par hasard, connu feu Monsieur  
 Daube,

Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube ?  
 Contiez-vous un combat de votre Régiment ;  
 Il sçavoit mieux que vous, où, contre qui, comment ;  
 Vous seul en auriez eu toute la renommée,  
 N'importe, il vous citoit ses lettres de l'Armée ;  
 Et Richelieu présent, il auroit raconté,  
 Ou Genes défendue, ou Mahon emporté ;  
 D'ailleurs homme d'esprit, de sens & de mérite ;  
 Mais son meilleur Ami redoutoit sa visite.  
 L'un bientôt rebuté d'une vaine clameur,  
 Gardoit en l'écoutant un silence d'humeur ;  
 J'en ai vu dans le feu d'une dispute aigrie ;  
 Prêts de l'injurier, le quitter de furie,  
 Et rejetant la porte à son double battant,  
 Ouvrir à leur colere un champ libre en sortant.  
 Ses neveux qu'à sa suite attachoit l'espérance,  
 Avoient vu dérouter toute leur complaisance ;  
 Un voisin asthmatique, en le quittant un soir ;  
 Lui dit : mon Médecin me défend de vous voir ;  
 Et parmi cent vertus, cette unique foiblesse,

Dans un triste abandon réduisit sa vieillesse.  
 Au sortir d'un sermon, la fièvre le saisit,  
 Las d'avoir écouté sans avoir contredit;  
 Et tout prêt d'expirer, gardant son caractère,  
 Il faisoit disputer le Prêtre & le Notaire.  
 Que la bonté du Ciel, arbitre de son sort,  
 Lui donne le repos que nous rendit sa mort,  
 Si du moins il s'est tû devant ce grand Arbitre!

Un jeune Bachelier, bientôt Docteur en titre,  
 Doit, suivant une Affiche, en tel jour, en tel lieu,  
 Répondre à tout venant sur l'essence de Dieu.  
 Venez-y; venez voir, comme sur un Théâtre,  
 Une dispute en regle, un choc opiniâtre,  
 L'entithème ferré, les dilemmes pressans,  
 Poignards à double lame & frappant en deux sens  
 Et le grand syllogisme en forme irrégulière,  
 Et le sophisme vain de sa fausse lumière:  
 Des Moines échauffés, vrai fléau des Docteurs  
 De pauvres Hibernois, complaisans disputeurs,  
 Qui fuyant leur Pays pour les saintes promesses  
 Viennent vivre à Paris d'argumens & de Messies  
 Et l'honnête Public, qui même écoutant bien,  
 A la saine raison de n'y comprendre rien.  
 Voilà donc les leçons qu'on prend dans nos Écoles  
 » Mais tous les argumens sont-ils vains ou frivoles  
 » Socrate disputoit jusques dans les festins,  
 » Et tout nud quelquefois argumentoit aux bains

Étoit-ce

« Étoit-ce dans un Sage une sorte manie ?  
 « La contrariété fait sortir le génie ;  
 « La veine d'un caillou récele un feu qui dort ,  
 « Image de ces gens froids au premier abord ;  
 « Mais qui dans la dispute , à chaque répartie ,  
 « Sont pleins d'une chaleur qu'on n'avoit pas sentie.

C'est un bien , j'y consens ; quant au mal , le voici ;  
 Plus on a disputé , moins on s'est éclairci ;  
 On ne redresse point l'esprit faux , ni l'œil louche ;  
 Ce mot , j'ai tort , ce mot nous déchire la bouche ;  
 Nos cris & nos efforts ne frappent que le vent ;  
 Chacun dans son avis demeure comme avant.  
 C'est mêler seulement aux opinions vaines ,  
 Le tumulte insensé des passions humaines ;  
 Le vrai peut quelquefois n'être pas de saison ;  
 Et le plus grand des torts est d'avoir trop raison.

Autrefois la Justice & la Vérité nues ,  
 Chez les premiers humains furent long-temps con-  
 nues ;  
 Elles régnoient en sœurs ; mais on sçait que depuis ;  
 L'une a fui dans le Ciel , & l'autre dans un puits.

La vaine opinion règne sur tous les âges ;  
 Son Temple est dans les airs porté sur les nuages ;  
 Une foule de Dieux , de Démons , de Lutins ,  
 Sont aux pieds de son Trône , & tenant dans leurs

maines  
 Tome IV.

M

Mille riens enfantés par un pouvoir magique,  
Nous les montrent de loin sous des verres d'optique;  
Autour d'eux, nos vertus, nos biens, nos maux  
divers,

En bulles de savon sont épars dans les airs;  
Et le souffle des vents y promene sans cesse;  
De climats en climats le Temple & la Déesse:  
Elle fuit & revient; elle place un mortel,  
Hier sur un bûcher, demain sur un Autel.  
Le jeune Antinoüs eut autrefois des Prêtres:  
Nous rions aujourd'hui des mœurs de nos ancêtres;  
Et qui rit de nos mœurs, ne fait que prévenir  
Ce qu'en doivent penser les siècles à venir.

Une Beauté frappante, & dont l'éclat étonne,  
Les François la peindront sous les traits de Brionne,  
Sans croire qu'autrefois un petit front ferré,  
Un front à cheveux d'or fut toujours adoré.  
Ainsi l'opinion changeante & vagabonde,  
Soumet la Beauté même, autre Reine du monde;  
Ainsi dans l'Univers, ses magiques effets,  
Des grands événemens sont les ressorts secrets.  
Comment donc espérer qu'un jour aux pieds d'un

Sage,  
Nous la voyions tomber du haut de son nuage;  
Et que la Vérité se montrant aussi-tôt,  
Vienne au bord de son puits voir ce qu'on fait en  
haut?

Il est pour les Sçavans & pour les Sages même,  
 Une autre illusion ; c'est l'esprit de système,  
 Qui bâtit en rêvant des mondes enchantés,  
 Et fonde mille erreurs sur quelques vérités.  
 C'est ainsi qu'égarés après de vaines ombres,  
 L'inventeur du calcul chercha Dieu dans les nombres;  
 L'Auteur du mécanisme attacha follement  
 La liberté de l'homme aux loix du mouvement;  
 L'un du Soleil éteint veut composer la Terre:  
 La Terre, dit un autre, est un globe de verre.  
 Delà ces différends soutenus à grands cris,  
 Et sur un tas poudreux d'inutiles Écrits,  
 La dispute s'affied dans l'asyle du Sage.

La contrariété tient souvent au langage :  
 On peut s'entendre moins, formant un même son;  
 Que si l'un parloit Basque & l'autre Bas-Breton.  
 C'est-là, qui le croiroit ? un fléau redoutable ;  
 Et la pâle famine, & la peste effroyable  
 N'égalent pas les maux & les troubles divers  
 Que les mal-entendus sèment dans l'Univers.

Peindrai-je des Dévots les discordes funestes ;  
 Les saints emportemens de ces ames célestes ;  
 Le Fanatisme, au meurtre excitant les humains ;  
 Des poisons, des poignards, des flambeaux dans  
 les mains ;

Nos Villages déserts, nos Villes embrasées ;  
 Sur nos foyers détruits, nos meres écrasées ;



Dans nos Temples sanglans abandonnés du Ciel ;  
Les Ministres rivaux égorgés sur l'Autel ;  
Tous les crimes unis , meurtre , inceste , pillage ;  
Les fureurs du plaisir se mêlant au carnage ;  
Sur des corps expirans , d'infames ravisseurs ,  
Dans leurs embrassemens reconnoissant leurs sœurs  
L'Étranger dévorant le sein de ma Patrie ,  
Et sous la piété déguisant sa furie ;  
Les peres conduisant leurs enfans aux bourreaux  
Et les vaincus toujours trainés aux échafauds ?  
Dieu puissant ! permettez que ces temps déplorables  
Un jour pour nos neveux soient mis au rang des fables  
Mais je vois s'avancer un fâcheux Disputeur ;  
Son air d'humilité couvre mal sa hauteur ,  
Et son austérité , pleine de l'Évangile ,  
Paroit offrir à Dieu le venin qu'il distille.

« ---Monsieur, tout ceci cache un dangereux poison  
» Personne, selon vous, n'a ni tort, ni raison  
» Et sur la vérité n'ayant point de mesure ,  
» Il faut suivre pour loi l'instinct de la nature.  
---Monsieur, je n'ai pas dit un mot de tout cela  
» ---Oh ! quoique vous ayez déguisé ce sens-là  
» En vous interprétant, la chose devient claire  
---Mais en termes précis j'ai dit tout le contraire.  
Cherchons la vérité, mais d'un commun accord  
Qui discute à raison, & qui dispute à tort :  
Voilà ce que j'ai dit, & d'ailleurs qu'à la guerre



A la Ville , à la Cour , souvent il faut se taire.

« Mon cher Monsieur, ceci cache toujours deux sens ;

« Je distingue...---Monsieur , distinguez , j'y consens ;

« J'ai dit mon sentiment , je vous laisse les vôtres ,

« En attendant pour moi ce que j'accorde aux autres :

« ---Mon fils , nous vous avons défendu de penser ,

« Et pour vous convertir , je cours vous dénoncer.

Heureux , ô trop heureux ! qui loin des Fanatiques ,

Des causeurs importuns & des jaloux critiques ,

En paix sur l'Hélicon pourroit cueillir des fleurs !

Tels on voit dans les champs de sages Laboureurs ,

D'une ruche irritée évitant les blessures ,

En dérober le miel , à l'abri des piquures.

## ENVOI

A MADAME DE \*\*\*

Un jour on disputoit sur ce qui plaît d'abord ,

Et qui plaît toujours davantage.

L'un dit, c'est un air noble,--Oh non ! vous avez tort ,

C'est un air fin. ---Et moi j'aimerois fort

Un air de volupté joint avec un air sage.

On citoit , on nommoit , on disputoit encor ,

Quand on vous vit paroître , & parler & sourire :

Messieurs , voilà ce que j'ai voulu dire ,

S'écrierent tous trois ; ils parurent d'accord ,

Sans cesser de se contredire.

M. DE RHULIERES.

M iij

---

**A MADAME DE\*\*\***

*EN lui envoyant une nouvelle Édition des  
Fables de la Fontaine.*

**V** OICI le bon-homme qui fit  
Cent prodiges qui nous enchantent ;  
Des Fables qui jamais ne mentent ,  
Et des bêtes pleines d'esprit.  
La Morale a besoin , pour être bien reçue ,  
Du masque de la Fable & du charme des Vers ;  
La Vérité plaît moins quand elle est toute nue ,  
Et c'est la seule Vierge en ce vaste Univers ,  
Qu'on aime à voir un peu vêtue.  
Si Minerve même ici-bas ,  
Venoit enseigner la sagesse ,  
Il faudroit bien que la Déesse ,  
A son profond sçavoir joignît quelques appas :  
Le genre-humain est sourd , quand on ne lui plaît pas.  
Pour nous éclairer tous , sans offenser personne ,  
La sçavante Minerve a pris vos traits charmans :  
En vous voyant , je le soupçonne ;  
J'en suis sûr , quand je vous entends.

M. le Chev. de BOUFFLERS.

**O D E**  
**AUX FRANÇOIS,**  
***SUR LA GUERRE PRÉSENTE.***

**D**ÉJÀ le doux printems, ceint de roses nouvelles,  
Ouvre aux jeunes Guerriers le cirque des combats ;  
La discorde en fureur promene sur ses ailes  
Bellone & le trépas.

Je vois de toutes parts, dans leur pompe homicide,  
Écinceler le glaive & flotter les drapeaux :  
Mars apprête son casque, & Pallas son égide,  
Et la mort ses flambeaux.

François, éveillez-vous aux cris de la victoire :  
Aux armes, CITOYENS ! il faut tenter le sort ;  
Il n'est que deux sentiers dans les champs de la  
gloire ,  
Le triomphe ou la mort.

Celui que Mars couronne au bout de la carrière ,  
Sur ses pâles rivaux leve un front radieux :  
Telle, au sein des forêts, brille la tête altière  
D'un cedre, ami des Dieux.

M iv

La palme suit de près un espoir magnanime ;  
Le doute des succès déjà touche aux revers.  
Accourez , combattez ; la France vous anime ,  
Les prix vous sont offerts.

L'entendez-vous gémir cette auguste Patrie ?  
Elle vous tend les bras , & ses yeux sont en pleurs ;  
Ses lauriers sont épars ; sa guirlande flétrie  
Implore des vengeurs.

O mes fils ! vous dit-elle , ô douleur trop amère ,  
Quelle ombre vient ternir vos palmes & mes lys ?  
D'un Peuple généreux je me croyois la mère ;  
N'êtes-vous plus mes fils ?

Jadis , quand la victoire enflammoit vos ancêtres ,  
Le Capitole eut peine à sauver ses Romains :  
La Maîtresse du monde eut vos aïeux pour maîtres ,  
Rome fut dans leurs mains.

Que devient aujourd'hui cette audace si fière ?  
Du destin des héros n'êtes-vous plus jaloux ?  
Prêts à franchir de Mars la sanglante carrière ,  
Soldats , où fuiriez vous ?

Vous Guerriers ! ... vous François ! ... vous  
mes fils ! ... si vous l'êtes ,  
Vengez-moi , vengez-vous ; daignez être vain-  
queurs :

Les périls , les combats sont les seules retraites  
Ouvrées aux grands cœurs.

Revenez , ô mes fils , avec , ou sur vos armes !<sup>(a)</sup>  
Ainsi Sparte guerrière éleva ses enfans ;  
Contente de les voir au retour des alarmes ,  
Ou morts ou triomphans.

Si la mort , qui toujours suit les fuites honteuses ,  
Dans l'éternelle nuit vous plongeait à mes yeux ;  
De quel œil vous offrir aux ombres belliqueuses  
De vos braves aïeux ?

Un seul de leurs regards sçauroit trop vous  
confondre ;  
Que diroient les Cliftons , les Dunois , les Bayards ?  
Enfans des voluptés , qu'oseriez-vous répondre  
A ces enfans de Mars ?

Là , vous verrez Moncalm <sup>(b)</sup> , ombre chère &  
sanglante ;  
Ce sang coula pour moi , pour venger mes revers :  
S'il respiroit encor , l'Amérique tremblante  
N'eût point reçu des fers.

Que dis-je ? l'Amérique... On insulte mes rives ;

(a) Rien n'est plus beau ni plus connu que ce trait d'une Lacédémonienne qui recommande à son fils , partant pour le combat , de revenir avec , ou sur son bouclier.

(b) C'est avec justice que M. de Moncalm fut nommé le Héros de l'Amérique.

L'Anglois m'ose ravir, & la terre & les eaux :  
 François, verrai-je encor mes dépouilles captives  
 Enrichir ses Vaisseaux ?

O mes fils !... à ces mots, le trouble, les alarmes  
 De sa voix maternelle interrompent le cours.  
 François, vous l'entendez ; c'est la Patrie en larmes  
 Qui vous tient ce discours.

Vengez-la (a) ; repoussez des Nations jalouses,  
 De vos aïeux du moins défendez le tombeau,  
 Le sceptre de vos Rois, le lit de vos épouses,  
 Et vos fils au berceau.

Quels sont vos ennemis ? Des lâches, des parjures ;  
 Implorant tour-à-tour, (b) & bravant les Traités ;  
 Des restes fugitifs de légions obscures,  
 Par vous-mêmes domptés.

Vous n'eûtes pour vainqueur, ni le fer homicide,  
 Ni ces pièges de flamme échappée en volcans ;  
 Votre ennemi fatal, c'est ce luxe timide,  
 Citoyen de vos camps.

C'est cet orgueil jaloux, ces haines intestines ;  
 Qui, divisant les Chefs, immolent les soldats :

(a) Tout vrai Citoyen doit applaudir aux sages vues du  
 Ministère qui tend à rétablir notre Marine, & au zèle patriotique  
 qui s'empresse de fournir des Vaisseaux.

(b) Ceci regarde les Hanovriens & le Traité de Closter-seven.

Malheur à qui s'élève en foulant les ruines  
Du Trône & de l'Etat.

Sachez que nos destins sont enfans de nous-mêmes ;  
La fortune est un nom , le hasard a des loix ,  
Et ne fait point sans nous flotter les diadèmes  
Sur la tête des Rois.

Pourquoi de nos malheurs rendre les Dieux  
complices ?  
Nos revers sont toujours l'ouvrage de nos mains :  
Ce qu'on nomme du sort les aveugles caprices ,  
Sont les jeux des humains.

De Crévelt , de Minden , si la triste mémoire  
Imprimoit dans vos cœurs ou la honte ou l'effroi ,  
Rappelez-vous Lawfelt , (a) Rappelez-vous la  
gloire

Des champs de Fontenoi. (b)

Du sang de nos rivaux ces plaines y sont fumantes ;  
Le soc y vient heurter leurs ossemens épars ;  
Et l'Escant roule encor jusqu'aux mers écumantes  
Les casques & les dards.

(a) Sa Majesté battit à Lauffelt , le 2 Juillet 1747 , l'Armée confédérée des Autrichiens , des Anglois & des Hollandois.

(b) La Bataille de Fontenoi fut , depuis celle de Bovines , une des plus glorieuses pour les Armes Françaises. Louis XV en personne , ayant avec lui M. le Dauphin , & sous ses ordres M. le Maréchal de Saxe , remporta le 11 Mai 1745 une victoire signalée contre les Anglois & les Hollandois.



A travers les rochers, les torrens, les abymes;  
Conti dût vous apprendre à vaincre les hafards; (a)  
Et des Alpes en feu vous domptâtes les cimes,  
Guidés par ses regards.

Les palmes d'Hastembeck, (b) filles de votre  
audace,  
Et Minorque soumise à vos premiers efforts, (c)  
Tout devoit, dissipant la terreur qui vous glace,  
Enflammer vos transports.

Ah ! si de vos lauriers la tige s'est flétrie ;  
Vrais Achilles, quittez les myrtes de Scyros ;  
Combattre pour ses Rois & vanger sa Patrie,  
Est le sort d'un héros.

Plus ardent que ces feux, qui des sombres Ardennes  
Embrasent les Forêts de sapin en sapin ;  
Plus fier que l'Aquilon précipitant les chênes  
Du haut de l'Apennin.

(a) La campagne d'Italie fut une des plus brillantes de la dernière guerre. S. A. S. Mgr. le Prince de Conti, commandant l'Armée Française, prit Nice, Démon, Château-Dauphin, Montalban, &c. força tous les passages des Alpes, & gagna la Bataille de Coni contre Sa Majesté le Roi de Sardaigne.

(b) Bataille d'Hastembeck, gagnée en 1757 par M. le Maréchal d'Estrées. M. de Chevert, chargé de l'attaque de la droite, battit un corps des ennemis sur les hauteurs & dans les bois, & força leur Armée à la retraite.

(c) L'activité, le courage & le bonheur de M. de Richelieu nous rendirent maîtres de Mahon, lorsqu'on osoit le moins s'en flatter.

Il vole, il fait briller la flamme vengeresse,  
 La terreur le devance & la mort suit ses coups;  
 Le fer, le feu, le sang échauffe encor l'ivresse  
 De son noble courroux.

Au sortir des combats, l'immortelle victoire  
 Fait asseoir ce Mortel sur ses genoux sacrés;  
 Tandis que les neuf Sœurs éternisent sa gloire  
 Par des chants révéérés.

Dans les plaines de Mars s'il doit trouver sa tombe;  
 Sa tombe est un Autel respectable aux guerriers;  
 Et couvert de cyprès, heureux vainqueur, il tombe  
 Sur un lit de lauriers.

Ainsi tomba jadis, dans les champs de Ravenne;  
 Entouré d'Espagnols immolés par son bras,  
 Ce Nemours indompté, que Mars suivait à peine  
 Dans le feu des combats.

Vous eussiez vu la gloire, en ces momens funestes;  
 De son voile de pourpre entourant ce héros,  
 Le porter tout sanglant sur les voutes célestes,  
 Loin des yeux d'Atropos.

Mais celui, dont la fuite ose acheter la vie;  
 Revient, les yeux baissés, par de sombres détours;  
 Il craint tous les regards; la peur, l'ignominie  
 Enveloppent ses jours.

C'est d'opprobre éternel des bords qui l'ont vu  
naître,

Du sein qui l'a nourri, des flancs qui l'ont porté ;  
D'un pere, d'une épouse il se voit méconnoître,  
Ses fils l'ont rejeté.

Vil aux yeux de l'amour, vil aux yeux du courage,  
Lui-même il se dédaigne, il respire l'affront ;  
Le fardeau de la vie est un poids qui l'outrage,  
Et lui courbe le front.

La fange du mépris s'attache aux pas timides ;  
Tandis qu'un Cygne altier fend les Cieux les plus  
purs,

L'oiseau né des marais, autour des joncs humides  
Traîne ses jours obscurs.

Ah ! de ces vils destins vos ames indignées ;  
S'embrasent à ma voix des feux de la valeur ;  
Et le glaive, assoupi dans vos mains dédaignées ;  
S'éveille pour l'honneur.

Soldats, vouez ce glaive aux dangers de la France,  
Ne quittez point ce fer de carnage altéré,  
Que ce fer n'ait éteint sa soif & sa vengeance  
Dans un sang abhorré.

Pour guider vos exploits, du fond des rives  
sombres  
Évoquons Luxembourg, ou Turenne, ou Villars :

Héros de nos aïeux, faites marcher vos ombres  
Devant nos étendards.

Toujours on vit l'audace enchaîner la fortune;  
Faites à la victoire expier son erreur :  
Dans le sein d'Albion, chez les fils de Neptune,  
Renvoyez la terreur.

Tels d'affreux Léopards, dans leurs courses  
sanglantes,  
Ravagent de Barca les déserts escarpés ;  
Mais l'aspect d'un Lion, Roi des plages brûlantes ;  
Les a tous dissipés.

Dieux ! avec quels transports une épouse, une  
mere,  
Vont presser le vainqueur entre leurs bras chéris :  
Qu'il est beau de couvrir les cheveux blancs d'un  
pere,  
Des lauriers de son fils !

Ce fils verra les siens, un jour dans sa vieillesse,  
Autour de lui pressés, suspendus à sa voix,  
Eveiller leur audace, enflammer leur jeunesse,  
Au bruit de ses exploits.

C'est alors que ma lyre, amante du courage,  
Consacrant ce vainqueur par d'immortels accens,  
Fera d'un nom si beau retentir, d'âge en âge,  
Tout l'empire des temps.

## VERS

A. M. PIRON,

*Sur le bruit qui avoit couru de sa mort.*

QUAND la Parque eut appris là-bas  
Que naguere, en lugubre pompe,  
Parcourant ses vastes Etats,  
La Renommée à son de trompe  
Avoit annoncé ton trépas :  
Quoi ! dans mes doigts, s'écria-t-elle,  
On pense arrêter mon fuseau !  
L'homme qui vit sous ma tutelle,  
Croit-il en son foible cerveau  
Qu'on mene en lessive une immortelle ?  
Aleçon, à bas le ciseau !  
Et recommençons de plus belle.  
Soudain renouvelant exprès  
Sa quenouille presque épuisée,  
Elle devide sa fusée,  
Et de filer sur nouveaux frais,  
Heureux Piron, puisse l'envie  
( Du même succès en tout tems,  
Si sa vaine audace est suivie )  
Te faire mourir tous les ans,  
Et te laisser toujours en vie !

M. IMBERT.

## LES TOMBEAUX.

## POÈME.

Au pied de ces côteaux, où, loin du bruit des  
Cours,

Sans crainte, sans desirs, je coule d'heureux jours;  
Où des vaines grandeurs je connois le mensonge,  
Où tout, jusqu'à la vie, à mes yeux est un songe,  
S'élève un édifice, asyle de mortels,  
Aux larmes dévoués, consacrés aux Autels.  
Une épaisse forêt, de la demeure sainte,  
Aux profanes regards cache l'austère enceinte;  
L'aspect de ce séjour sombre, majestueux,  
Suspend des passions le choc impétueux;  
Et portant dans nos cœurs une atteinte profonde,  
Il y peint le néant des plaisirs de ce monde.

Leur Temple vaste, simple, & des temps respecté,  
Inspire la terreur par son obscurité;  
Là, cent Tombeaux, pareils aux Livres des Pro-  
phètes,  
Sont des loix de la mort les tristes interprètes.  
Ces marbres éloquens, monumens de l'orgueil,  
Ne renferment, ainsi que le plus vil cercueil,

Qu'une froide poussière, autrefois animée ;  
 Et qu'enivroit sans cesse une vaine fumée.  
 De ces lieux sont bannis l'ambition, l'espoir ;  
 La dure servitude & l'odieux pouvoir ;  
 Là, d'un repos égal jouissent l'opulence,  
 La pauvreté, le rang, le sçavoir, l'ignorance.  
 Orgueilleux ! ... c'est ici que la mort vous attend ;  
 Connoissez-vous ... peut-être il n'est plus qu'un  
 instant :

Cœurs foibles ! qui craignez son trait inévitable ;  
 Osez voir, sans frémir, ce séjour redoutable,  
 Parcourez ces Tombeaux, venez, suivez mes pas,  
 Et préparez vos yeux aux horreurs du trépas.

Quel est ce monument dont la blancheur extrême  
 De la tendre innocence est sans doute l'emblème ?  
 C'est celui d'un enfant, qu'un destin fortuné  
 Enleva de ce monde aussi-tôt qu'il fut né.  
 Il goûta seulement la coupe de la vie ;  
 Mais sentant sa liqueur, d'amertume suivie,  
 Il détourna la tête, & regardant les Cieux,  
 A l'instant pour toujours il referma les yeux.  
 Mere ! sèche tes pleurs, cet enfant dans la gloire ;  
 Jouira sans combats des fruits de la victoire.

Ici, sont renfermés l'espoir & la douceur  
 D'un pere qui gémit sous le poids du malheur.  
 Il demande son fils, l'appui de sa vieillesse,



L'unique rejetton de sa haute noblesse ;  
 Il le demande en vain : l'impitoyable mort ,  
 Au midi de ses jours a terminé son sort.  
 Sa couche nuptiale étoit déjà parée ;  
 A marcher aux Autels l'Amante préparée ,  
 Attendoit son Amant pour lui donner sa foi ;  
 Mais la fête se change en funebre convoi.  
 Calme-toi , jeune Elvire ! insensible à tes larmes ;  
 Dans les bras de la mort Iphis brave tes charmes.

Quels sont les attributs de cet autre Tombeau ?  
 Dans un ruisseau de pleurs l'Amour plonge un  
 flambeau.

On voit à ses côtés les Grâces gémissantes ,  
 Baïsser un triste front , & des mains languissantes ;  
 La jeunesse éplorée , & les jeux éperdus ,  
 Semblent encor chercher la beauté qui n'est plus.  
 Quelle main oseroit en tracer la peinture ?  
 Hortense fut , hélas ! l'orgueil de la Nature ;  
 Mais de cette beauté , fière de ses attraits ,  
 Osons ouvrir la Tombe & contempler les traits :  
 O Ciel ! ... de tant d'éclat ... quel changement  
 funeste !

Une masse putride est tout ce qui lui reste.  
 Vous frémissiez ... ainsi nos corps , dans ce séjour ;  
 D'insectes dévorans seront couverts un jour.  
 Hommes vains & distraits ! quelle trace sensible

Laisse dans vos esprits ce spectacle terrible ?  
La même , hélas ! qu'empreint le dard qui fend les  
airs ,  
Ou le vaisseau léger qui fillonne les mers.

Des sépulcres des Grands voici la sombre entrée,  
De quelle horreur votre ame est-elle pénétrée ?  
Tout est tranquille ici : suivons ces pâles feux ;  
Le silence & la mort régner seuls en ces lieux :  
La terreur qui les fuit , errante sous ces voûtes ,  
Ne peut nous en cacher les ténébreuses routes ;  
Descendons , parcourons ces Tombeaux souterrains ,  
Où , séparés encor du reste des humains ,  
Ces Grands , dont le vulgaire adoroit l'existence ,  
Ont voulu conserver leur triste préséance.  
De l'humaine grandeur pitoyables débris !  
Eh ! que sont devenus ces superbes lambris ,  
Ces plaisirs , ces honneurs , ces immenses richesses ;  
Ces hommages profonds ... ou plutôt ces bassesses ?  
Grands ! votre éclat , semblable à ces feux de la  
nuit ,  
Brille un moment , nous trompe , & soudain se  
détruit.

A l'obscur clarté de ces lampes funebres ,  
Sur ces marbres inscrits voyons leurs noms cé-  
lebres :  
Lisons : *ci-gît le Grand* , ... brisez-vous , imposteurs ,

Eh ! quoi des os en poudre ont encor des flatteurs ?

Je l'ai vu de trop près : dédaigneux & bizarre,

Il fut à la fois haut, rampant, prodigue, avare ;

Sans vertus, sans talens, & dévoré d'ennui,

Il cherchoit le plaisir qui fuyoit loin de lui.

De cet autre, ô regrets ! l'Épithaphe est sincère ;

Il fut des malheureux le protecteur, le père ;

Affable, juste, vrai, rempli d'humanité,

Il prévint les soupirs de l'humble adversité :

La Patrie anima son zèle, son courage,

Azor ! il eut enfin tes vertus en partage.

Des vrais Grands, par ces traits, connoissons tout  
le prix,

Mais leurs fantômes vains sont dignes de mépris.

Dans ces lieux, un moment, recueille-toi, mon  
ame !

Tombeaux ! votre éloquence, avec un trait de  
flamme,

A gravé dans mon cœur le néant des plaisirs ;

Cessons donc ici-bas de fixer nos desirs,

Tout n'est qu'illusion, d'illusions suivie,

Et ce n'est qu'à la mort où commence la vie.

M. FEUTRY.



---

---

ENVOI DES TOMBEAUX  
ET DU TEMPLE DE LA MORT

*A Madame la Marquise de COUTANCE,  
à Nantes.*

C'EST aux talens, à la beauté,  
Aux vertus, à l'esprit, aux grâces,  
Que j'ose offrir un encens mérité,  
Et ces funebres vers, enfans de mes disgraces;  
Ah! si plutôt j'eusse vu tes attraits,  
Belle Eglé! mon ame ravie  
Dans ces sombres couleurs n'eût pas puisé ses traits;  
Et ma Muse eût donné le Temple de la vie.

*Par le même.*

---

---

VERS

*Mis au bas d'un Portrait de la Madelaine;  
dessiné par M\*\*\* de Sens.*

VICTIME de l'Amour, par le crime enivrée,  
Dans le sein des plaisirs j'ai trouvé les tourmens;  
De l'amour de mon Dieu mon ame pénétrée,  
Voit naître son bonheur des pleurs que je répands.

## LES PROCEDÉS.

**J**E ne suis point de ces Messieurs,  
Qui ridicules précieux,  
Ne voulant jamais se connoître,  
A l'orgueil de paroître heureux  
Immolent le bonheur de l'être:  
Je ne suis point avantageux.  
Content d'une bonne fortune,  
Je ne me vante point de deux:  
Quand elle est bonne, il suffit d'une;  
Je m'apprécie, & j'en vaux mieux.  
Je crois à la vertu des femmes,  
Et j'y crois bien sincèrement:  
Voilà des procédés, Mesdames!  
Et par ce beau trait seulement,  
On peut me compter justement  
Parmi des plus crédules ames,  
Qu'ait fait le Ciel assurément.  
A la porte d'Étiolante,  
Le Chevalier qui la poursuit,  
Pour qu'on la nomme son Amante;  
Fait geler ses chevaux la nuit.  
J'en conviens, l'audacé est extrême!

On devrait le dévisager :

Et ce n'est pas là ménager

L'honneur de la Beauté qu'on aime.

Elle, elle ! la sagesse même,

Qui n'a que douze ou treize Amans !

Pourquoi jouer le quatorzième ?

Ah ! Chevalier, forttez des rangs.

## M A D R I G A L

*A Madame la Marquise de L\*\*\* sur son  
goût pour le Chant.*

**O**RPHÉE avoit perdu sa femme ;

Il va la chercher aux Enfers, alors

Pluton charmé de ses concerts,

La rend aussi-tôt à sa flamme ;

Mais loin de souffrir que la Dame

Sortit du séjour ténébreux,

A coup sûr, charmante Thémire,

Il les eût gardés tous les deux,

Si l'un eût eu ta voix, & l'autre ton sourire.



MANIERE

## MANIERE

DE

## PRENDRE LES OISEAUX.

## ÉGLOGUE.

Si j'ai jamais le choix d'aimer,  
 Je veux une Beauté champêtre,  
 Aimable, sans penser à l'être,  
 Et qui, sans art, sçache charmer,  
 Le vrai plaisir fuit la Nature :  
 J'ai vu l'Amour, plus d'une fois,  
 Jouer sur un lit de verdure ;  
 Il s'endort sur celui des Rois.  
 Tout parle au cœur dans les retraites :  
 Vous rameaux, qui vous embrassez ;  
 Vous oiseaux, qui vous caressez,  
 Qui n'entend vos leçons secrettes ?  
 Aminte n'avoit que vingt ans,  
 Quand aux champs il vit Amarille ;  
 Bergere, en son premier printemps ;  
 Innocente autant que gentille :  
 Il l'aima ; qui n'auroit aimé ?

Tome IV.

N



Adieu les Arts, adieu la Ville ;  
Des Maîtres qui l'avoient formé ;  
Adieu la cohorte inutile.  
L'Amour, qui le mene au Hameau ;  
Lui fait don d'une panetiere,  
D'où pend un léger chalumeau ;  
Des Bergers il prend la maniere ;  
Il se façonne à leurs travaux ;  
Et bientôt sous ses doigts habiles ,  
Le jonc & l'osier , plus dociles ,  
Forment des ouvrages nouveaux.  
Il les présente à sa Bergere ;  
Mais n'osant lui parler d'amour ,  
Il peint les objets d'alentour ,  
Qu'anime sa flamme légère ,  
Et lui rend, ainsi chaque jour ,  
Cette langue moins étrangere.  
Vénus a mis leurs entretiens  
Aux archives de son Empire ;  
C'est d'elle-même que je tiens  
Celui que je vais vous redire.

*Aminte & Amarille.*

A M I N T E.

Si les rencontres du matin  
Sont pour nous de quelque présage ,  
Quiconque voit un beau visage ,

D'un beau jour doit être certain;  
Et j'ai ce bonheur, Amarille,  
Puisque le sort r'offre à mes yeux:  
Que te voilà fraîche & gentille!  
Mais que faisois-tu dans ces lieux?  
Est-ce le soin de ta parure  
Qui t'amène à cette onde pure?  
Le voisinage des ruisseaux  
Est délicieux pour les Belles,  
Pour les fleurs & les arbrisseaux.

## A M A R I L L E.

Il plaît de même aux tourterelles;  
Et j'y viens seulement pour elles:  
De filets tissus avec art  
J'ai garni l'une & l'autre rive;  
Et je vais attendre à l'écart  
Le moment que ma proie arrive.

## A M I N T E.

Eh, quoi! c'est avec des réseaux  
Que tu fais la guerre aux oiseaux?  
Innocente! il est, pour les prendre,  
Un secret que je veux t'apprendre.

## A M A R I L L E.

Tu rendras mes desirs contents:  
Les filets coûtent bien du temps,  
Quand il faut les tendre & détendre.

N ij

A M I N T E.

Écoute, & les mains suffiront  
Pour réussir dans cette chasse;  
Observe l'instant & la place  
Où deux oiseaux se baiseraient;  
Et quand, d'une amoureuse étreinte;  
Leurs petits becs se mêleront,  
Cours aussi-tôt. ....

A M A R I L L E.

Tu ris, Aminte;  
Et les oiseaux s'envoleront.

A M I N T E.

Amarille, que cette crainte  
Montre bien que, jusqu'à ce jour;  
Ton cœur a peu connu l'amour,  
Et le charme de ses caresses!  
Si tu sçavois ce qu'un baiser,  
Aux êtres qu'il daigne embraser;  
Cause de douceurs & d'ivresses!  
Comme, dans ce ravissement,  
La vie est toute suspendue  
Entre la Maîtresse & l'Amant!  
Tantôt prise, tantôt rendue,  
Mais foible, mais sans mouvement;  
Ou du moins semblable à ces songes  
Qui sollicitent nos ressorts,

Par de doux & rians menfonges ,  
Sans pourtant agiter le corps !

## A M A R I L L E.

Ce que tu dis-là , ! je l'ignore ;  
Mais les oifeaux , comme je croi ,  
Ne font pas plus fçavans que moi ,  
Et le ressentent moins encore.

## A M I N T E.

Les oifeaux aiment comme nous ;  
Et le Dieu , qui lance fes coups  
Sur les Bergers & les Bergeres ,  
Perce auffi leurs plumes légères ;  
Ces chants fi variés , fi doux ,  
Que l'écho fe plaît à redire ,  
C'est l'Amour qui les leur inspire.  
Qu'ils font charmans dans leurs defirs !  
Eux dont le chant est le langage ,  
Et qui n'ont de voix en partage ,  
Que la voix même des plaisirs !  
Mais n'as-tu point , dans ces Campagnes ,  
Remarqué les tendres apprêts  
D'oifeaux careffans leurs compagnes ?

## A M A R I L L E.

J'en ai vu plusieurs d'affez près ;  
Et je n'étois point , ce me semble ,  
Un objet par eux redouté ;

Comme si le bien d'être ensemble  
Leur tenoit lieu de sûreté.

## A M I N T E.

Amarille, as-tu bien pris garde  
De quel oeil ce couple amoureux,  
Tourne, s'approche, se regarde,  
Et comme il excite ses feux  
Par les coups de bec qu'il se darde ?  
Qui ne diroit, à leurs efforts,  
Au trémousslement de leurs ailes,  
Qu'ils poussent leur vie au dehors,  
Et qu'elle doit changer de corps  
Dans ces secousses mutuelles ?  
L'Amour en est le maître alors ;  
Comme il aime à la reproduire,  
Sans doute il la fait s'exhaler ;  
Ils n'ont plus d'yeux pour se conduire ;  
Ils n'ont plus d'ailes pour voler.

## A M A R I L L E.

Tu crois que ces être agiles  
Sont sans force, sont immobiles ?

## A M I N T E.

Dans l'excès de la volupté,  
Leur force se perd ou s'égare ;  
C'est l'ivresse qui les sépare,  
Plutôt que la satiété ;

Mais aux baisers qui l'ont fait naître,  
 Leur trouble survit quelque temps;  
 Ils goûtent, pendant des instans,  
 La renaissance de leur être;  
 On les voit frémir, essayer  
 Si leurs organes sont flexibles,  
 Et mollement les déployer  
 Par des mouvemens insensibles;  
 Comme un papillon ranimé  
 Par le Printemps qui le provoque,  
 S'essaye, au sortir de la coque,  
 Où l'Hiver l'avoit renfermé.

## A M A R I L L E.

Aminte, ton récit m'enchanté;  
 Mais ces objets m'ont échappé.  
 Que de leur image touchante  
 Mon cœur est vivement frappé!  
 Ah! puisse bientôt leur rencontre....

## A M I N T E.

Pour voir tout ce qu'elle a de beau,  
 Il faut que l'Amour te le montre  
 A la lueur de son flambeau;  
 Nous ne pouvons rien sans sa flamme;  
 Et le bandeau qu'il porte exprès,  
 Nous dit que c'est des yeux de l'ame  
 Qu'on doit contempler ses secrets.

A M A R I L L E.

Mais, où s'apprend cette science ?

A M I N T E.

Par-tout où de son joug charmant  
On fait l'heureuse expérience ;  
Nous nous instruisons en aimant ;  
L'esprit s'ouvre & se développe  
Dans des transports délicieux ;  
Il eût rampé comme l'hysope ;  
Comme un cedre il s'élève aux cieux,

A M A R I L L E.

Hélas ! que veux-tu que je fasse ?  
Si le goût & l'occasion  
Font en moi quelque impression,  
La contrainte aussi-tôt l'efface :  
Une mere observe mes pas ;  
J'ignore ce qu'elle peut craindre ;  
Mais toujours je l'entends me peindre  
Des dangers que je ne vois pas.  
Mon cœur, à sa voix menaçante,  
Est comme une rose naissante,  
Qu'un souffle cruel fait mourir  
Au moment qu'elle alloit s'ouvrir.  
Loin de cette injuste contrainte,  
Vous vous caressez donc sans crainte,  
Oiseaux, que mes mains auroient pris ;  
Si, plus au fait de vos délices,



Je sçavois les instans propices,  
Et qu'Amour me les eût appris!

A M I N T E.

Le choix de l'instant est facile;  
Prête ta bouche seulement,  
Et, par l'usage d'un moment,  
Tu sçaurois profiter de mille.

A M A R I L L E.

Que veux-tu?

A M I N T E.

Te faire goûter  
Tous les plaisirs qu'ils peuvent prendre;  
Et t'enseigner à les surprendre,  
En te faisant les imiter.

A M A R I L L E.

Mais un baiser ternit la bouche :  
On dit qu'en naissant, la pudeur  
Met sur nos levres une fleur,  
Qui meurt aussi-tôt qu'on la touche.  
D'un Berger le souffle amoureux,  
Pour elle est plus à craindre encore,  
Que l'hiver le plus rigoureux  
N'est redoutable aux dons de Flore.

A M I N T E.

Ainsi l'on te trompe à dessein :

N v.

Dis-moi, lorsque la fleur nouvelle  
A reçu l'abeille en son sein,  
As-tu vu qu'elle en fût moins belle ?  
Après avoir, tout le matin,  
Sucé ses feuilles entr'ouvertes,  
L'abeille est riche de butin ;  
La fleur n'a fait aucunes pertes.

## A M A R I L L E.

Il est vrai ; mais de ton secret  
L'essai me paroît redoutable,  
Puisque l'effort de ton attrait  
Rend le péril inévitable.  
Si, dans l'ardeur de leurs baisers,  
Les oiseaux, d'ailleurs si légers,  
Perdent le pouvoir de la fuite,  
Sans doute qu'en les imitant,  
Ma force au même état réduite,  
Il m'en arriveroit autant.  
Aminte, le plaisir, qui coûte  
Le repos & la sûreté,  
N'est point fait pour que je le goûte :  
Les oiseaux ont leur liberté ;  
La Nature en règle l'usage ;  
Et peut-être que, sous ses loix,  
Les sens ont toujours l'avantage,  
Et que la prudence est sans voix.

Du moins les hôtes de ce bois,  
D'une mere triste & sévère,  
N'ont point à craindre la colere.  
Ah ! si, des frayeurs que je sens,  
Ils pouvoient partager l'atteinte,  
Ces êtres que tu peins, Aminte,  
Si tendres & si caressans,  
Verzoient mourir, dans leurs alarmes,  
Ces feux pour eux si pleins de charmes !  
Déjà le Soleil, dans son tour,  
Va marquer la moitié du jour ;  
Adieu, prévenons la surprise :  
J'aime mieux garder mes filets,  
Que de tenter quelques secrets  
Où je sois la première prise.

M. BETTENCOURT.

---

---

## IN-PROMPTU

*A Madame DE POMPADOUR, occupée à  
dessiner une Tête.*

**P**OMPADOUR, ton crayon divin  
Devroit dessiner ton visage ;  
Jamais une plus belle main  
N'auroit fait un plus bel Ouvrage.

M. DE VOLTAIRE.

N vj

---

---

FRAGMENS  
D'UNE ODE DE PINDARE,  
A LA FORTUNE.

FILLE de Jupiter, Fortune impérieuse,  
Les conseils, les combats, les querelles des Rois;  
La course des Vaisseaux sur la Mer orageuse,  
Tout reconnoît tes loix.

Le Ciel mit sur nos yeux le sceau de l'ignorance;  
De nos obscurs destins nous portons le fardeau;  
De revers en revers trainés par l'espérance  
Jusqu'au bord du tombeau.

Le bonheur nous séduit, le malheur nous accable.  
Mais nul ne peut percer la nuit de l'avenir;  
Tel qui se plaint aux Dieux de son sort déplorable,  
Demain va les bénir.



## LA CRÉATION.

## P O È M E.

QUEL transport inconnu faisit soudain mon ame ?  
Dieu lui-même m'anime, il m'éclaire, il m'enflâme  
La Nature à mes yeux offre un aspect nouveau,  
Ce spectacle m'inspire, & je prends le pinceau ;  
Je vais peindre de Dieu l'active providence,  
La Majesté suprême & le pouvoir immense.  
Ce Dieu du monde entier, dont il est Créateur ;  
Est l'ame universelle & le conservateur.  
Profondeur ineffable ! impénétrable abyme !  
Égalons notre style à ce sujet sublime.

Levez les yeux, Mortels, & regardez les Cieux ;  
Du jour & de la nuit ces flambeaux radieux ;  
Parlez, de ces grands corps l'admirable structure  
N'annonce-t-elle pas l'Auteur de la Nature ?  
Eh ! quel autre qu'un Dieu, qu'un Être intelligent,  
Peut être leur Moteur & leur premier Agent ?  
Oui, son esprit fécond, embrassant tout l'espace,  
Fit éclore le monde, en entretient la masse.  
Tout n'étoit que néant, qu'un ténébreux cahos :  
L'esprit de Dieu flotloit sur la face des eaux ;  
Dieu dit, & tout fut fait, la forme & la matière ;

L'affreuse nuit soudain enfanta la lumière :  
La terre offrit alors un théâtre plus beau ,  
Tout fit voir à l'instant un spectacle nouveau.  
Dieu divisa le temps en deux parts inégales,  
Du jour & de la nuit régla les intervalles ;  
Le Soleil fut créé pour présider aux jours ,  
La Lune pour les nuits détermina son cours :  
Dieu fit entrer la nuit & les ténèbres sombres ,  
Par degrés dans le jour , & le jour dans les ombres.  
Où du plus pur Ether finit le vaste champ ,  
La volonté de Dieu fixa le Firmament :  
Sa main y suspendit ces globes de lumière ,  
Qui , dans des temps égaux , fournissent leur carrière :

Balancé dans l'espace & dans l'immensité ,  
Chaque globe depuis roule avec majesté.  
Alors des élémens on vit cesser la guerre ,  
Avec son tourbillon Dieu fit tourner la terre :  
L'assemblage des eaux , dans ses flancs renfermé ,  
Fit circuler par-tout un principe animé ;  
Et des Êtres divers , ce principe de vie  
Fut le lien puissant , Pere de l'harmonie ,  
Les causes , les effets , l'un à l'autre enchaînés ,  
Par d'immuables loix furent déterminés.  
Tout l'Univers , soumis à l'ordre invariable ,  
Porta de son Auteur la marque respectable.  
Chaque élément bientôt se peupla d'habitans ,

La Mer eut ses poissons, l'Air ses hôtes volans,  
Et la Terre nourrit dans ses plaines fertiles,  
Insectes, végétaux, quadrupedes, reptiles.  
A chaque Créature, à ses moindres besoins,  
Avec proportion Dieu dispensa ses soins ;  
Et dans tout Être alors mit cet instinct suprême,  
Par qui tout Être peut se conserver soi-même.  
Un air pur & serein, un éternel printemps,  
Faisoient verdier les prés, fertilisoient les champs.  
Les animaux épars bondissoient dans les plaines,  
Un sang libre & nouveau pétillait dans leurs veines :  
*Croissez, multipliez*, leur dit le Tout-puissant,  
Et *perpétuez-vous*, en vous reproduisant.  
Chaque espèce, docile à la voix de son Maître,  
A mille individus transmet depuis son Être.

Dieu créa l'Homme enfin : ce chef-d'œuvre  
nouveau

Fut fait à son image & marqué de son sceau.  
Les Anges étonnés, sur la celeste Cime,  
Célébrèrent de Dieu la sagesse sublime.  
Le limon, sous ses doigts, est bientôt animé,  
La poussière respire, & l'Homme fut formé ;  
Grand Dieu, de ton esprit une étincelle émane,  
Soudain l'Ame s'échappe, & pénètre l'organe.  
L'Homme, du Créateur, reçut lors, en naissant,  
Le privilège heureux de seul être pensant :



Rayon de Dieu, son ame asservit la matiere ;  
Embrasse le contour de la Nature entiere ;  
La Terre est son domaine, & , Roi de l'Univers ;  
Les hôtes des forêts , les habitans des airs  
Ont reconnu dans l'Homme , en lui rendant hom-  
mage ,

La majesté de Dieu peinte sur son visage.

Comblé d'honneurs , de biens , & maître respecté ,

Lui seul connoît l'Auteur de sa félicité ;

Lui seul , dans l'Univers , est né pour le connoître ,

Pour l'aimer , l'adorer , lui rapporter son Être.

L'Homme est libre & le sçait : il le veut , & son  
pouvoir ,

Pour bornes , ne connoît que la loi du devoir.

Déjà l'Astre du jour , de sa vive lumière ,

Avoit six fois doré l'un & l'autre Hémisphere ,

Quand l'Éternel enfin , après tant de travaux ,

Contemple son ouvrage , & se rend au repos.

Miroir de sa grandeur , le monde est un spectacle ;

Où tout offre à nos yeux un éternel miracle ;

Si tout fut fait de rien par son Verbe puissant ,

Sans cesse sa bonté le tient hors du néant.

Homme , Dieu pour toi seul a fait toutes ces choses :

Après tant de bienfaits , sois ingrat , si tu l'oses.

---

O D E  
A U N A M I,  
*SUR LE GAIN D'UN PROCÈS.*

**P**ARLEZ, hommes pervers, cœurs altérés de crimes,

C'en est donc fait, Thémis, fidelle à ses maximes,  
S'acquitte enfin vers nous :

J'ai vu le pâle éclair s'échapper de la nue ;  
Et la foudre long-temps dans les airs suspendue ;  
Roule & descend sur vous.

Dans des sentiers obscurs, éclairés par l'envie ;  
Vous tramiez les complots de votre perfidie ,

Pour flétrir l'innocent ;  
Et déjà la vertu, simple & sans artifice,  
Lasse de résister, cédoit à l'injustice  
Du riche & du puissant.

La haine, au regard sombre, à l'haleine empestée,  
Évoqua des enfers l'imposture effrontée,

Et l'affreuse noirceur :  
Aux yeux de l'équité le monstre osa paroître ;  
Et ses emportemens n'ont que trop fait connoître  
Jusqu'où va sa fureur.

316      L E P L U S   J O L I

Fier appui des méchans , effroi de l'innocence ,  
Précipitant les flots de sa vaine éloquence ,  
    Quel mortel élève sa voix ?

Le monstre furieux , dont sa langue est l'organe ,  
En contemplant le fiel , qui de sa bouche émane ,  
    S'applaudit de son choix.

Il triomphoit déjà , quand , du sein de la nue ,  
Au milieu des éclairs , Thémis est apparue  
    Aux yeux de l'innocent :

Son front étoit armé d'une colere auguste ,  
Son œil de ce regard qui rassure le Juste ,  
    Et confond le méchant.

Encor loin du destin , que le Ciel lui prépare ;  
De son impunité le crime en vain se pare ,  
    Et se nourrit d'espoir ;  
Dès Dieux sur l'Univers telle est la providence :  
Tôt ou tard , à nos yeux , leur terrible vengeance  
    Atteste leur pouvoir.

Trop long-temps on a vu l'infame calomnie ,  
Te poursuivre , ô C\*\*\* , & verser sur ta vie  
    Son funeste poison ;  
Mon cœur alors du tien partageoit les alarmes ;  
J'étois le confident , le témoin de tes larmes ,  
    Dans ton affliction.

Cher Ami , tu le sçais , j'ai plains ton infortune ,  
J'ai conjuré du sort la rigueur importune ,

De s'adoucir pour toi :

J'ai rougi d'être né dans le siècle où nous sommes :  
Tes maux m'ont fait gémir , & détester les hommes  
Sans honneur & sans foi.

J'ai vu dans ces momens ta force & leur foiblesse ;  
J'ai vu ta grandeur d'ame , & l'indigne bassesse  
De leurs cœurs scélérats :

Soutenu par l'effort de ton esprit sublime ,  
Je t'ai vu , sans frémir , envisager l'abyme  
Qu'ils creussoient sous tes pas.

Tel qu'un chêne orgueilleux , assailli par l'orage ;  
Brave des fiers Autans l'impétueuse rage ,  
Et se roidit contr'eux ;

Tel ton courage altier dédaigne & déconcerte  
De tes lâches rivaux , qui conjuroient ta perte ,  
Les projets odieux.

Souffre qu'un homme vrai , qui t'admire & qui  
t'aime ,

Rende un sincère hommage à ta vertu suprême ,  
En t'adressant ces vers ;

Souffre qu'en ce grand jour , témoin de ta victoire ,  
Mon cœur se satisfasse , & sensible à ta gloire ,  
L'annonce à l'Univers.



## LES PASSIONS.

O D E.

**Q**UEL effain d'ennemis terribles  
Nourris-tu dans ton sein, mortel infortuné ?  
Sous quel joug accablant ces tyrans inflexibles  
Tiennent-ils ton cœur enchaîné ?

Tantôt de ces liens il sent le poids funeste ;  
Il en gémit, il le déteste ;  
Il fait , pour les briser , mille efforts généreux :  
Tantôt esclave infame , & digne de ses peines ,  
Plus il sent aggraver ses chaînes ,  
Plus il ose se croire heureux.

Sous mille formes différentes ,  
Ces monstres furieux s'offrent à mes regards.  
L'un , farouche lion aux prunelles ardentes ,  
Sème l'effroi de toutes parts :  
L'autre , serpent perfide , en secret s'insinue :  
Son venin échappe à la vue.  
De voiles imposteurs plusieurs sont revêtus ;  
Et trop sûrs d'inspirer , sous leur forme ordinaire ,  
Une horreur souvent salutaire ,  
Ils se déguisent en vertus.

Frere du nom de grandeur d'ame,  
 L'aveugle ambition enivre les guerriers,  
 Éteint l'humanité dans leur cœur qu'elle enflamme  
 Du desir de ses vains lauriers.  
 Je vois par ses fureurs la terre ensanglantée,  
 La licence au comble portée,  
 Le crime triomphant de la foible équité.  
 Je vois des forcenés, de sang humain avides,  
 S'affurer par des homicides  
 Une affreuse immortalité.

Sous une forme plus humaine,  
 Le captieux Amour sçait nous tyranniser.  
 Un cœur ne sent le poids de sa cruelle chaîne;  
 Que lorsqu'il ne peut la briser.  
 Il paroît : que d'appas ! mais bientôt que de larmes !  
 Quels supplices ! quelles alarmes !  
 Quel trouble renaissant ! est-ce assez ? Quels forfaits !  
 Son feu languit, s'éteint, s'il devient légitime ;  
 Ciel ! j'en frémis : l'attrait du crime  
 Est le plus doux de ses attraits.

Trop digne fille d'un tel pere,  
 La jalousie en proie aux plus noires fureurs,  
 Voit tout à la lueur du flambeau de Mégere,  
 Source de fatales erreurs.  
 A nourrir ses ennuis toujours industrieuse,  
 Toujours follement curieuse,

Elle cherche en tremblant une triste clarté.  
 La trouve-t-elle enfin ? Quels transports frénétiques !  
 Ciel ! quels événemens tragiques  
 Vont signaler sa cruauté.

Ton air sombre , ton œil avide  
 Te trahissent : en vain tu crois nous imposer ,  
 Cupidité fatale , implacable Euménide ,  
 Toi seule apprends à tout oser.  
 La fraude , l'injustice , & le meurtre barbare ;  
 Coupables enfans du Ténare ,  
 Te suivent , toujours prêts à t'immoler les Loix :  
 Tu parles ; le devoir en vain prend leur défense ;  
 L'homme avec toi d'intelligence ,  
 Feint de méconnoître sa voix.

Ta sœur (a) lâchement enchainée ,  
 Au funeste métal qu'elle croit posséder ,  
 Des hommes , d'elle-même , ennemie obstinée ,  
 Se consume à le regarder.  
 Par un juste supplice , au sein de la richesse ,  
 Un besoin éternel la presse :  
 L'éclat de ses trésors ne sçauroit m'éblouir.  
 Ils ne font , quoiqu'en dise une foule imbécille ;  
 Qu'un amas de boue inutile ,  
 Pour qui n'ose point en jouir.

(a) L'avarice.



L'envie à nuire toujours prête,  
 Par ses frémissemens m'inspire la terreur.  
 Quels horribles serpens environnent sa tête !

Quel vautour déchire son cœur !  
 Sans relâche elle cherche à noircir le mérite :  
 L'aspect de la vertu l'irrite,  
 Dans la publique joie elle verse des pleurs :  
 Bientôt le désespoir deviendrait son partage ;  
 Ses pleurs se changeroient en rage,  
 Sans nos fautes & nos malheurs.

Toujours de noirs soucis troublée,  
 La haine ne connoît que projets inhumains ;  
 Quelquefois découverte, & bien souvent voilée  
 Pour porter des coups plus certains.  
 La colere la fuit, & dans sa prompte ivresse,  
 Menace, tonne, frappe, blesse :  
 De son bras meurtrier rien n'arrête l'effort :  
 La victime sanglante à ses genoux expire,  
 Tout son sang pourra-t-il suffire  
 A calmer son cruel transport ?

Tels sont de votre aveugle rage ;  
 Cruelles passions, les funestes effets.  
 La terre, des enfers trop ressemblante image ;  
 N'offre à mes yeux que vos forfaits.  
 Quel frein arrêtera votre fougue insensée ?  
 Thémis justement courroucée,

En vain pour la dompter épuise ses rigueurs.  
Tandis que sous le poids de ses coups redoutables  
On voit expirer les coupables,  
Vous réglez encor dans leurs cœurs.

Mais, Ciel ! quelle clarté suprême !  
La Sagesse... (a) Tremblez, tyrans impérieux ;  
Que son divin aspect , terrible à l'enfer même ,  
Calme vos transports furieux.  
Mortel , par son secours , ta raison souveraine ,  
Arrachant ton cœur à leur chaîne ,  
Peut braver à son tour leur orgueil abattu.  
Ose de la sagesse , ose achever l'ouvrage ,  
Le Ciel attend de ton courage  
Le triomphe de la vertu.

M. DE LA VISCLEDE.

(a) C'est Minerve.

## VERS ANACRÉONTIQUES, A MADEMOISELLE \*\*\*

QUAND l'Amour me guidant sur ses ailes rapides  
Me fit faire à vos pieds l'aveu qui m'a trahi,  
Mon cœur étoit placé sur mes lèvres timides,  
Un doux baiser me l'a ravi.

M. H \*\*\*

ÉPITRE

## É P I T R E

A MADEMOISELLE DE S. L.

*Sur sa retraite dans un Couvent, en qualité  
de Pensionnaire.*

ENFIN, mon aimable recluse,  
Pour un temps vous avez quitté  
Cet enchanteur qui nous abuse,  
Le monde où notre vanité  
Et nous-promene & nous amuse;  
Où d'un peu de malignité,  
Notre sottise vous accuse  
D'avoir chargé votre gaité;  
Mais où la basse & lâche envie,  
Que votre cœur ne connoit pas,  
Vint assiéger les premiers pas  
Que vous avez fait vers la vie.  
Loin de ce monde sot & vain,  
Vous allez donc, dans le silence,  
Nourrir encor ce feu divin  
Que l'Amour, avec violence,  
Sçut allumer dans votre sein!  
Oui, dans la Chapelle d'Ursule,

*Tome IV.*

O

Où vous allez vous enterrer,  
L'Amour sans crainte & sans scrupule,  
Avec vous sçaura pénétrer ;  
Et jusques dans votre cellule  
Son flambeau va vous éclairer.  
Par-tout vous verrez son image ;  
Vous trouverez par-tout ce Dieu  
Qui reçut votre premier vœu,  
Ainsi que mon premier hommage !

Que votre pere doit gémir  
Du désespoir qui vous entraîne !  
Pourroit-il sur vous, sans frémir,  
Du malheur étendre la chaîne ?  
Eh ! quel pere est assez cruel,  
Pour proscrire ainsi sa famille,  
Pour fermer son cœur paternel  
Aux tendres soupirs de sa fille ?  
Ah ! croyez que votre malheur  
N'est que l'erreur de son système,  
Et non le crime de son cœur :  
Il est puni, puisqu'il vous aime.  
Vous le verrez à vos genoux  
Déplorer son erreur fatale,  
Lui-même un jour pour votre époux,  
Dresser la couche nuptiale,  
Et l'y placer auprès de vous,

Cet avenir qui vous console,  
Porte & nourrit le désespoir  
Dans vingt cœurs qu'un triste devoir,  
Sans cesse sous vos yeux immole :  
Oui, du calice où vous buvez  
Ils voudroient goûter l'amertume,  
S'ils avoient dans leur infortune  
Le doux espoir que vous avez.  
Votre Gardienne moins sévère,  
Vous voyant d'un air de pitié,  
Consoleroit par l'amitié  
L'Amante qui se désespère :  
Mais l'hymen le plus solennel  
Pour vous prépare une couronne,  
Et d'un célibat éternel,  
Le sombre appareil l'environne :  
Vous êtes dans votre printemps ;  
Elle a déjà passé l'automne ;  
Nous vous adorons long-temps :  
Comment veut-on qu'on vous pardonne ?

M. LÉGIER.



---

## LE JUGEMENT DE PÂRIS.

**C**ETTE devise : *A la plus Belle,*  
Peut semer la guerre en cent lieux ;  
Elle eût troublé la terre , elle troubla les Cieux ,  
Quand la discorde criminelle  
Osa , sur la table des Dieux ,  
Jetter ce fruit sédition  
Que réclamoit chaque immortelle.  
C'est ce que fit Junon , c'est ce que fit Pallas ,  
Et l'on présume bien , chose assez naturelle ,  
Que Vénus n'y renonçoit pas.  
Jupiter est nommé Juge de la querelle :  
On veut qu'à l'instant même il décide le cas ;  
Mais contre les Titans une guerre nouvelle  
Lui causeroit moins d'embarras.  
Éconduire Vénus est un point difficile :  
D'autre part il voudroit ne point choquer Junon.  
Chacun sçait trop qu'aux Cieux , comme à la Ville ,  
Un mari , tant soit peu fripon ,  
A sa femme est toujours docile ,  
Lorsqu'au repos de sa maison  
Cette complaisance est utile.

Jupiter un instant abaisse ses sourcis ,  
Dont le seul mouvement peut ébranler le monde.

L'instant d'après la foudre gronde.

C'est l'usage : les Dieux dans leurs moindres foudris  
Trouvent quelque douceur à confner la terre ,

Et c'est par des coups de tonnerre

Que de leurs démêlés nous sommes avertis.

Enfin , le Dieu que l'Olympe révere ,

Prend un air plus serein , plus doux ,

Et dit aux trois Beautés : pour juger entre vous ,

Chacune de vous m'est trop chere.

Ce qui peut flater l'une , à l'autre doit déplaire.

Vous êtes trois , & je ne vois qu'un prix :

De trois , au moins , je voudrois faire usage.

Consultez donc , je ne dis pas un sage ,

Je ne dis pas un grave personnage ;

Mais aux champs Phrygiens allez trouver Pâris ,

Il est expert en pareil arbitrage ;

Jeune , bienfait , amoureux & beau fils ;

C'est triompher deux fois que d'avoir son suffrage ;

On part. Mercure est nommé conducteur

De cette cohorte rivale.

De l'Olympe à la terre on franchit l'intervale ;

On est déjà près du jeune Pasteur.

Un tel aspect l'éblouit & l'étonne.

Mercure lui tient ce discours :

O iij



» Berger, c'est Jupiter qui par ma voix t'ordonne  
» De présider à ce concours.

» Voi la Reine des Cieux, voi la Reine des Armes,  
» Voi la Déesse des Amours :

» Sois aujourd'hui l'arbitre de leurs charmes ;

» Et que ce fruit si beau, par ta main présenté,

» Devienne en ce moment le prix de la Beauté.

Il dit, & disparoit. Pâris est immobile.

Il ne sent point en lui cet orgueil magistral

Qu'au Juge le plus imbécile

Communique à l'instant le moindre Tribunal.

Mais on veut qu'il prononce. On l'exhorte, on le  
presse.

On exige, du ton dont on prie à la Cour.

Il leve enfin les yeux ; il ose, tour-à-tour,

Envisager chaque Déesse.

Il voit dans leurs regards des regards supplians ;

Junon tempere enfin sa hauteur arrogante :

Pallas a dépouillé sa fierté menaçante :

Vénus laisse à ses yeux leurs charmes attrayans.

Tel est son heureux lot : pour séduire & pour plaire ;

Ses rivales font tout ; Vénus n'a rien à faire.

Pâris détaille alors leurs charmes apparens ,

Et porte sur le reste une vue inquiète.

Sa rare intégrité, pour être satisfaite,

Voudroit mettre à l'écart ces riches ornemens,

Ces voiles redoublés, qu'aux yeux les plus perçans

Oppose l'art de la toilette.

Déesſes , leur dit-il , je préſume & je ſens  
Que chacune de vous en tous points eſt parfaite ;

Mais vous juger avec ces ornemens ,

C'eſt vous juger ſur l'étiquette.

Examiner de près eſt l'unique moyen

De prononcer avec pleine ſcience.

Quittez cet attirail , & je répons d'avance

Que vos charmes n'y perdront rien.

Volontiers , dit Vénus : Junon ſe tait encore.

Pallas eſt interdite , & ſon front ſe colore.

Mais que ne peut l'eſpoir doublement ſéducteur

D'avoir ſur ſa rivale un public avantage ?

La vaincre eſt un triomphe en tous ſens bien flatteur ;

L'humilier eſt encore davantage.

Déjà , de ſes atours divins

Junon a décoré la plus proche Colline ,

Et Pallas , de ſes chaſtes mains ,

Détaché ſon égide & ſa jupe divine.

On voit les enfans de Cypris ,

A l'envi dépouiller leur mere

De cette robe éclatante & légère ,

Qu'entr'eux ſe diſputoient les zéphyrs & les ris.

Que de charmes divers frappent l'heureux Pâris ?

Chaque inſtant lui fait voir mille beautés nouvelles.

Ses regards enchantés , mais non pas aſſouvis ,

Voltigeant , tour-à-tour , ſur les trois Immortelles.

O iv

Leurs charmes séparés, leurs charmes réunis ;  
Eblouissent ses yeux, balancent son suffrage.

Ainsi dans nos jardins fleuris

On voit le papillon volage ,

Incertain dans son choix , promener son hommage  
De l'œillet à la rose & de la rose au lys.

Junon , fiere de sa puissance ,

Et sûre que les dons firent plus d'une fois

De la sage Thémis incliner la balance ,

De son Juge par eux croit captiver la voix.

Renonce, lui dit-elle, aux rustiques emplois ;

Et ma main t'offre une couronne :

Tu feras de l'Asie un des plus puissans Rois.

Pallas lui dit : Berger, vole aux champs de Bellone ;

Et je vais en tous lieux seconder tes exploits.

Entre les honneurs & la gloire ,

Entre le sceptre & la victoire ,

C'est à toi de choisir ; mais fais un digne choix ;

Le Berger balançoit l'un & l'autre avantage ;

Quand la Déesse au regard enchanteur ,

Au fouris tendre, au plus tendre langage ,

Lui dit : Berger , dédaigne la grandeur ,

Et ces exploits, dont le hasard dispose.

Je t'offre plus , je t'offre le bonheur ;

Il est certain quand Vénus le propose.

Si tu sçais nous juger , si le prix est pour moi ,

Pars, Hélène t'attend, & son cœur est à toi

Ce nom décide tout , & la pomme est donnée.  
 Junon est en fureur , Pallas est consternée ,  
 Et toutes deux , chacune à part ,  
 De la plus triste destinée  
 Ont menacé Pâris , qui songe à son départ.  
 Ce n'est point la grandeur qui séduit un jeune  
 homme.  
 Belles , qui prétendez enchaîner ses desirs ,  
 Si vous promettez les plaisirs ,  
 J'ose vous promettre la pomme.

M. DE LA DIXMERIE.

## A UNE FEMME

*QUI me menaçoit de me rendre heureux.*

O Ciel ! je suis perdu ! Quoi ! déjà des faveurs !  
 Quand j'ai promis d'être fidèle ,  
 Quand je vous ai juré les plus tendres ardeurs ;  
 Je m'étois attendu que vous seriez cruelle ;  
 Je m'étois arrangé pour trouver des rigueurs.  
 Ah ! si je vous suis cher , soyez plus inhumaine ;  
 Laissez à mon amour le charme des desirs ;  
 Pour le faire durer , faites durer sa peine :  
 Je ne vous réponds pas qu'il survive aux plaisirs.

M. le Chev. DE BOUFFLERS.

## LA FOLIE ET LA RAISON.

## F A B L E.

**O**H! combien je te remercie,  
 Disoit un jour à la grave Raison,  
 L'aimable & riante Folie!  
 Je te dois tout... Eh! comment, je vous prie,  
 Dit la pédante, en prenant le haut ton!  
 L'homme n'est vraiment fou qu'au moment qu'il  
 raisonne,  
 Reprit l'autre Déesse, avec l'air étourdi;  
 C'est, alors qu'il dédaigne un instinct monotone,  
 Qu'il cherche un plus solide appui;  
 Et moi je m'empare de lui,  
 Sitôt que l'instinct l'abandonne:  
 Je le mene où je veux, d'invisibles filets  
 Je sème avec art sa carrière:  
 Vainement ton flambeau l'éclaire,  
 Je fais briller mes feux folets;  
 Et le voilà qui court après,  
 En les prenant pour ta lumière.

M. DORAT.

*Fin du Tome quatrième.*

# T A B L E

*DES Pièces contenues dans ce Volume.*

A LA NATION, Poëme,	pag. 1
EPITRE à Manon,	22
ROMANCE,	28
LE PAPILLON, Idylle à Madame ***	29
BON MOT d'Henri IV,	30
EPITRE à Thémire, sur l'ennui,	31
LE CARROSSE ET LE MOULIN A VENT, Fable,	38
EPITRE à M. Thomas, sur le génie considéré par rapport aux Beaux-Arts,	39
EPITRE à M. le Baron d'Aiguines, sur les beautés de l'Art & de la Nature dans les Campagnes,	51
VERS à M. l'Intendant & à Madame l'Intendante d'Orléans,	63
VERS à Madame l'Intendante d'Orléans, qui quêtoit pour des Incendiés,	64
ODE sur la Gloire,	65
LE BONHEUR, à Mademoiselle F***	67

h

## TABLE.

ODE au Prince de Condé,	71
EPIGRAMME,	74
EPITRE à Lisette,	75
VERS imités de l'Anglois,	82
LE VALLON, Idylle à Madame ***	83
LA FEMME COMPATISSANTE, Conte,	84
EPITRE à Chloé,	85
A MADAME DE *** Du Château des Délices,	88
PORTRAIT d'un Prince Religieux, Ode,	89
LA PEINTURE A LA MODE,	91
ODE ANACRÉONTIQUE à Madame de ***	92
EPITRE à Thisbé,	93
RÉFLEXION,	95
VERS à Madame D ***	96
LA COQUETTERIE, Ode à Mlle. Henriette de B ***	97
L'AMOUR ET L'ESPÉRANCE, Ode Anacréon- tique à Madame D ***	102
EPITRE à Monsieur D ***	103
MADRIGAL à Mademoiselle C ***	105
BOUQUET à M. P ***	106
EPITRE à M. de Voltaire,	107
BOUQUET à ma Femme,	111
ODE ANACRÉONTIQUE à Madame de ***	112



# T A B L E.

iiij

71	EPITRE à une D�votte ,	113
74	EPITRE � M. de Marville ,	118
75	EPIGRAMME ,	120
82	EPITRE � Madame ***	121
83	ODE ANACREONTIQUE � Madame de***	122
84	EPITRE � Mademoiselle de***	123
85	ODE ANACREONTIQUE ,	124
des	EPITRE � Madame ***	125
88	VERS � M. de K*** le Fils , adressés le	
89	jour de sa naissance ,	127
91	LE SOMMEIL DU BON , ET LE SOMMEIL DU	
92	MÉCHANT ,	128
93	EPITRE � Monsieur ***	129
95	LE BESOIN D'AIMER ,	132
96	L'ENFANT ET LA POUPÉE , Fable ,	133
ette	MADRIGAL ,	134
97	LE JOUEUR DES GOBELETS , ET LES	
on-	VILLAGEOIS , Fable ,	135
02	EPITRE à un jeune Prince ,	137
03	VERS ,	141
05	ODE ANACREONTIQUE , � Madame ***	142
06	LAUSUS � LYDIE , Héroïde ,	143
07	MADRIGAL � Mademoiselle ***	154
11	BOUQUET � Jeanneton , en lui envoyant	
12	un miroir ,	155

MADRIGAL à Madame P*** mariée depuis peu ,	159
ÉPITRE à Madame ***	160
ODE ANACRÉONTIQUE, à Madame ***	166
ODE ANACRÉONTIQUE à Sylvie, pour le jour de sa Fête ,	167
LA NAVIGATION, Ode aux François ,	179
LE CŒUR ET L'ESPRIT, Vers Anacréontiques à Madame de St. Aubin ,	187
COUPLET in - promptu à Madame la Duchesse de Grammont ,	188
ODE tirée des Pseaumes & des petits Prophetes ,	189
QUATRAIN sur une Statue de Pigmalion ,	191
ODE ANACRÉONTIQUE, à Madame de***	192
ÉPITRE d'un Amant, à son Ami, sur la mort de sa Maîtresse assassinée par un Bonzé ,	193
LA GLOIRE, Ode ,	203
APOLLON ET DAPHNÉ ,	207
MADRIGAL ,	214
ÉPITRE à Chloé ,	215
ÉPIGRAMME ,	216
LE SOIR ,	217
LE MATIN ,	220

# TABLE.

puis	L'ACCORDÉE DE VILLAGE, Conte moral,	224
159	LE TEMPLE DE LA MORT, Poëme,	227
160	ODE ANACRÉONTIQUE, à Madame de***	238
166	L'ENVIE, Ode,	239
le	EPITRE aux Hommes,	243
167	MADRIGAL à Madame *** en lui envoyant	
179	le jour de sa Fête un Bouquet de fleurs	
ques	naturelles & artificielles,	246
187	ODE sur la mort d'un Ami,	247
la	ARIANE A THÉSÉE, Héroïde,	251
188	LE PHILOSOPHE DES ALPES, Ode,	260
etits	L'AMATEUR,	264
189	ELÉGIE sur un Cimetiere de Campagne,	
191	<i>imitée de l'Anglois de M. Cray,</i>	265
192	LES DISPUTES,	271
la	A MADAME DE *** en lui envoyant une	
un	nouvelle édition des Fables de la Fon-	
193	taine,	280
203	ODE aux François sur la Guerre pré-	
207	sente,	281
214	VERS à M. Piron, sur le bruit qui avoit	
215	couru de sa mort,	290
216	LES TOMBEAUX, Poëme,	291
217	ENVOI des Tombeaux & du Temple de la	
220	Mort,	296

# **T A B L E.**

<b>VERS</b> mis au bas d'un Portrait de la Madelaine ,	296
<b>LES PROCÉDÉS</b> ,	297
<b>MADRIGAL</b> à Madame la Marquise de L*** sur son goût pour le Chant ,	298
<b>MANIERE DE PRENDRE LES OISEAUX</b> , Eglogue ,	299
<b>IN-PROMPTU</b> à Madame de Pompadour , occupée à dessiner une tête ,	309
<b>FRAGMENT</b> d'une Ode de Pindare , à la Fortune ,	310
<b>LA CRÉATION</b> , Poème ,	311
<b>ODE</b> à un Ami sur le gain d'un Procès ,	315
<b>LES PASSIONS</b> , Ode ,	318
<b>VERS ANACRÉONTIQUES</b> , à Mlle.	322
<b>EPITRE</b> à Mademoiselle de S. L. sur sa retraite dans un Couvent en qualité de Pensionnaire ,	323
<b>LE JUGEMENT DE PARIS</b> ,	326
<b>A UNE FEMME</b> qui me menaçoit de me rendre heureux ,	331
<b>LA FOLIE ET LA VÉRITÉ</b> , Fable ,	332

*FIN de la Table.*

